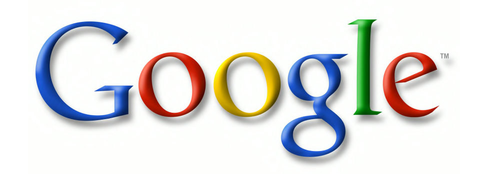





Robert Shackleton



ABAILARD

LETTRES

LETTRES

ET

ÉPITRES AMOUREUSES

D'HÉLOÏSE

ET D'ABEILARD.

TOME Ier.

ABEILARD



Si dans les Livres saints, où ma raison s'épuise,
Je jette mes regards, je n'y vois qu'Heloïse
De la Religion les pures vérités
Ne peuvent consoler mes esprits agités.

LETTRES
ET
ÉPITRES AMOUREUSES
D'HÉLOÏSE
ET D'ABEILARD.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME PREMIER.



A LONDRES.

M. DCC. LXXX.



PRÉFACE
HISTORIQUE
ET APOLOGÉTIQUE.

Abeilard et Héloïse sont si connus par leurs amours, leurs malheurs & leur érudition profonde dans les langues orientales, que les éloges que nous en pourrions faire, n'étendroient pas davantage la juste réputation qu'ils se sont acquise depuis plus de six siecles.

Qu'il nous soit permis seulement de parler du *Recueil intéressant* dont nous offrons au Public une nouvelle édition; mais, avant tout, nous le supplions d'être intimement persuadé des sentimens de reconnoissance dont nous sommes

pénétrés, de l'accueil favorable qu'il a bien voulu faire à la derniere. Le juste hommage que nous lui rendons ne nous acquittera jamais envers lui. Les soins que nous avons apportés à celle-ci, tant à la partie littéraire qu'à la partie typographique, nous font espérer la même indulgence. Cette édition est non-seulement revue & corrigée avec la plus scrupuleuse attention, mais elle est encore augmentée considérablement, entr'autres, de deux *Epîtres d'Abeilard à Héloïse, en vers*, qui n'avoient pas encore paru : heureux, si le Public les lit avec autant de plaisir que l'*Epître d'Héloïse à Abeilard de M. Saurin*, dont nous avons cru devoir enrichir aussi cette Collection, que nous avons ornée des portraits d'*Abeilard* & d'*Héloïse*, gravés d'après

les originaux de *Gardner*, fameux peintre de Londres. Nous n'avons enfin épargné ni peine ni dépenſe pour rendre cette édition ſupérieure à la précédente ; & nous oſons croire qu'elle ſera au moins auſſi recherchée, renfermant tout ce qui a été écrit juſqu'à ce jour ſur ces célebres & malheureux Amans.

Nous avons été dans la néceſſité de faire quelques légers changemens dans la *Vie d'Abeilard & d'Héloïſe* qui eſt à la tête de ce Recueil, & dont le Lecteur ne nous ſaura pas mauvais gré. *Abeilard & Héloïſe* ſi connus & en même temps ſi inconnus (1), y paroîtront au naturel.

(1) Lorſque nous parlons d'ABEILARD & d'HELOÏSE inconnus, ce n'eſt que pour ceux qui ne connoiſſent ce grand homme & ſon

On y verra *Abeilard*, né avec un grand efprit, capable des fciences les plus fublimes, devenu grand philofophe, malgré

époufe que d'après des hiftoires de leurs amours, plutôt romanefques que véritables, & dont il a paru plufieurs copies imprimées, une entr'autres, en 1700, fous le titre d'*Hiftoire des Amours d'*ABEILARD *&* *d'*HELOÏSE, dans laquelle l'Auteur a donné une libre carriere à fon imagination, ayant préféré les traits de la fable & même de la plus noire calomnie, à la pure vérité. Nous ne citerons que les fuivans : felon cet Ecrivain, HELOÏSE eft fille naturelle du chanoine *Fulbert*, qui l'avoit eue d'un commerce clandeftin avec une fille nommée *Genevieve*, qui accoucha d'HELOÏSE à Corbeil, dans une maifon appartenante à *Fulbert*, où, après avoir été élevée jufqu'à l'âge de fept ans, il la mit dans un couvent comme fa niece. L'éducation particuliere qu'il lui donna, le fit foupçonner

ſes inclinations trop tendres; la fin tragique de ſon amour pour *Héloïſe* l'ayant conduit à une généreuſe pénitence. Entré

d'en être plutôt le pere que l'oncle, comme il en faiſoit lui-même courir le bruit. (Choſe abſurde & contre toute vraiſemblance; comme s'il n'eût pas été de la prudence d'un eccléſiaſtique, tel qu'étoit *Fulbert*, d'enſévelir pour toujours dans l'obſcurité un événement auſſi criminel, ſur-tout dans le ſiecle où il vivoit, où les devoirs de la religion étoient bien mieux remplis que dans celui-ci.) Le même hiſtorien nous dit, qu'Abeilard fut extrêmement ſurpris d'apprendre la naiſſance ſuſpecte d'Heloïse, qu'il aimoit juſqu'à l'adoration, & qu'il croyoit ſincérement niece de *Fulbert*. On donne dans ce roman des rivaux à Abeilard, & on ne craint pas d'avancer qu'Heloïse, loin d'être inſenſible à la paſſion qu'elle faiſoit naître en leur cœur, les écoutoit ſi favorablement qu'elle

dans l'état monaſtique, il y paroîtra un des plus illuſtres abbés de ſon temps, & comme un martyr par l'auſtérité de ſa vie, & par les cruelles perſécutions qu'il ſouffre pour maintenir la diſcipline réguliere. La grandeur de ſon ame, ſa patience héroïque, éclatent dans toutes ces traverſes.

---

répondoit à leur tendreſſe. On lit auſſi, qu'HELOÏSE eut des rivales, mais qui toutes ont trouvé ABEILARD auſſi indifférent pour elles qu'il étoit amoureux d'HELOÏSE. Cet auteur, ſi fertile en inventions, s'annonce comme ayant travaillé d'après les Œuvres completes d'ABEILARD, où il a, dit-il, puiſé tous ces faits ſinguliers, & d'après leſquelles il a traduit les *Lettres d'*HELOÏSE *&* *d'*ABEILARD qu'il terminent ſon volume. Cependant, dans ces Œuvres, (ſi ce ſont les mêmes que nous avons ſous les yeux) il n'y a pas un mot de tous ces faits qu'il rapporte

Cependant on le voit fondateur d'ordre, & de loix qui vont de pair avec celles des *Basiles*, des *Pacômes*, des *Bernards*, &c. &c.

Ce portrait surprendra, sans doute, ceux qui se sont formé des idées fort différentes de la vertu d'*Abeilard*; mais

---

comme vrais. Il faut croire que cet Ecrivain a regardé Abeilard & Heloïse comme des êtres chimériques, par l'excès de l'amour qu'ils avoient l'un pour l'autre; ou qu'il les a confondus avec ces hommes foibles & pusillanimes qui se laissent entraîner aux charmes inévitables de ce dieu toujours vainqueur des mortels, même les plus puissans; ce qui l'a peut-être engagé (comme bien d'autres ont fait) de semer dans son Histoire d'Abeilard, ces épisodes fabuleux que l'on ne trouve que dans ces éditions informes, & qui sont heureusement épuisées.

comme la vérité eſt toujours agréable, nous nous flattons que celle-ci ne déplaira pas au Public éclairé.

La pénitence d'*Héloïſe* eſt un exemple pour celles qui ont eu le malheur de l'avoir ſuivie dans ſes égaremens. Pendant vingt-deux années qu'elle a ſurvécu à ſon malheureux époux, elle eſt un modele de vertus religieuſes, & de conduite pour les ſupérieures. Enfin *Héloïſe* nous donne à douter ſi la vie d'*Abeilard* eſt plus digne d'admiration que la ſienne.

Les monumens anciens & nouveaux dont nous avons tiré l'abrégé de l'hiſtoire d'*Héloïſe* & d'*Abeilard* ſont ſi certains, que nous n'avons pas lieu de craindre d'être accuſés d'avoir donné dans de faux préjugés. C'eſt dans les Œuvres complettes d'*Abeilard* que nous avons puiſé

puisé les faits principaux & toutes les circonstances de sa vie : ces Œuvres ont été publiées par *François d'Amboise*, conseiller d'état, & l'un des plus savans magistrats du royaume. Elles parurent en 1616, en un vol. *in*-4°. Elles contiennent les *Epîtres d'Abeilard & celles d'Héloïse*, l'histoire de leurs malheurs, avec les notes d'*André Duchesne*, ainsi que *des Commentaires sur les Epîtres de St. Paul aux Romains*. On ne publia ces Œuvres, qui sont les plus estimées, qu'après avoir été revues & corrigées sur 10 à 12 manuscrits de quatre à cinq cents ans d'antiquité.

Ceux, d'entre nos Lecteurs, qui voudront s'assurer de la vérité des faits que nous avons cités dans la *Vie d'Abeilard*, pourront se donner la peine de

consulter, comme nous l'avons fait, les Ouvrages suivans.

Les Conciles de l'Eglise de France; les Lettres de St. Bernard; celles de Pierre le Vénérable, abbé de Clugny; l'Histoire d'Othon de Frizinge; l'Apologie d'Abeilard, *par M. d'Amboise; les Annales de M. d'Argentré & de Papire Masson; les Recherches d'Etienne Pasquier; l'Histoire de Bretagne, de dom Lubineau; l'Histoire de l'abbaye de Saint-Denis, par dom Félibien; la Vie* d'Abeilard & d'Héloïse, *par dom Gervaise, ancien abbé de la Trappe, qui parut en 1721, en 2 vol. in-12; les véritables Lettres* d'Héloïse & d'Abeilard, *avec une Préface apologétique, & la Censure des docteurs de Paris*, par le même, en 2 vol. in-12, & dont il y a eu deux éditions, la pre-

miere à Londres, & la seconde à Paris, en 1723.

Il est encore d'autres Savans qui ont parlé d'*Abeilard* comme du plus habile théologien de son siecle, tels que, *De Foulgues, prieur de Deuil; Vincent de Beauvais; Paul Emile; du Haillan; Belleforest; Vignier; Trithême de Ste. Marthe; Louis Jacob; tome IV*, Gallia christiana; de Script. *Cabilon; Camusat*, in Antiquit. Tricass. & *Moréri* dans son dictionnaire historique : les curieux peuvent approfondir, dans tous ces auteurs, les faits que nous avons avancés.

Tous ces Ecrivains, anciens & modernes, s'accordent parfaitement, & confirment la plupart des faits que nous

avons rapportés. Ce qu'il y a d'étonnant & de rare, c'est qu'entre tant d'amis & d'ennemis qu'eurent *Abeilard* & *Héloïse*, & qui ont écrit pour ou contr'eux, on ne remarque aucune contrariété de sentimens dans les principales circonstances de leur vie. Ces auteurs sont d'autant plus dignes de foi, que quelques-uns ont vécu avec *Abeilard*, & qu'ils ont été témoins de ce qui s'est passé de son temps.

Quant aux *Lettres d'Héloïse & d'Abeilard*, traduites librement du latin, par M. *le comte de Bussy Rabutin*, dont la premiere édition parut en 1695, il nous a semblé que le Public en avoit vu avec plaisir la réimpression dans ce Receuil: ce qui justifie le sentiment de *Malherbe*,

un de nos plus grands poëtes du dernier siecle, qui assure que ces *Lettres* sont un chef-d'œuvre, tant pour l'élégance du style, que pour la pureté de la diction : aussi, dans sa grammaire, en recommande-t-il expressément la lecture pour se perfectionner, dit-il, dans la langue françoise. (*Voy. l'Avertissement qui précede ces Lettres, Tome I, pag. 66.*) Ces lettres eurent tant de succès, que M. *de Beauchamps*, homme d'esprit & connu avantageusement dans la littérature, par des poésies agréables, les a mises en vers. Elles furent si bien accueillies, qu'il s'en fit trois éditions; la premiere en 1714, la seconde en 1721, & la troisieme en 1737.

Nous commençons le second volume

par la fameuse *Lettre d'Héloïse à Abeilard*, du célebre *Pope*. Tout le monde sait le succès prodigieux qu'elle a eu en Angleterre, & que c'est à cette ingénieuse Lettre que l'on doit toutes les Epîtres en vers qui ont enrichi notre littérature depuis seize à dix-huit ans, & dont les plus connues rendent ce Recueil précieux, telles que celles de MM. *Colardeau*, *Dorat*, *Feutry*, *Mercier*, *Saurin*, &c. &c.

La *Lettre d'Abeilard à Héloïse*, par un auteur moderne, a été faite pour servir de réponse à la Lettre de *Pope*. Quoiqu'il n'y regne pas le même feu, & qu'on n'y apperçoive pas le même enthousiasme & le même génie qui ont conduit la plume de l'auteur

anglois, nous osons cependant assurer, d'après les différens jugemens que nous en avons entendu porter, qu'elle renferme des beautés frappantes, des expressions tendres & élevées, & des sentimens si délicats, que *Pope* ne l'eût peut-être pas désavouée, si on la lui eût attribuée.

Les Epîtres en vers qui suivent sont précédées d'une idée très-précise des *Amours d'Héloïse & d'Abeilard*, afin de ne point renvoyer le lecteur au premier volume.

Si nous convenons, & c'est aussi de l'avis de tous les littérateurs, que les *Lettres* & les *Epîtres en vers*, qui font toute la richesse de cette Collection, sont autant de petits chefs-d'œuvres

de poésie & de sentiment, dans lesquels l'amour conjugal est exprimé avec des couleurs si vives & si naturelles, que l'on s'imagine, en les lisant, entendre les propres expressions de ces célebres & malheureux époux; nous conviendrons aussi que les auteurs se sont beaucoup écartés de la vérité de l'histoire, en ce qu'elles ne respirent que l'amour le plus profane, & que les *Lettres originales latines* sont au contraire pleines des plus grands sentimens & même de religion. Ces auteurs sont cependant excusables, en ce qu'ils ont écrit en vers, & que, comme Poëtes, la fiction leur est permise. D'ailleurs, lorsque dans les divers tableaux de l'amour qu'ils nous [illegible] nés, on n'y trouve que des [illegible] agréables & des expressions

ſi conformes aux ſentimens qu'*Abeilard* & *Héloïſe* ont dû éprouver dans les différentes ſituations où ils ſe ſont trouvés dans le cours de leur vie, on ne peut que couronner leurs travaux; ce que le Public a déja fait dans la perſonne de M. *Colardeau*, que l'académie françoiſe avoit admis au nombre de ſes membres, & que la parque impitoyable vient de nous enlever à la fleur de ſon âge, ſans qu'il ait pu jouir des lauriers qui lui étoient deſtinés.

On ne trouvera peut-être pas mauvais que nous ayions terminé cette Collection par quelques fragmens d'une piece dramatique, en cinq actes & en vers, de M. *Guis* de Marſeille, intitulée : Héloïse & Abeilard. (*Voyez*

l'avertiſſement qui les précede , tome II , pag. 182).

Un auteur, connu par des ouvrages où regne le plus pur ſentiment, nous avoit promis une Epître d'*Héloïſe* à *Abeilard* de ſa compoſition : des occupations inattendues l'ont ſans doute empêché d'y mettre la derniere main, & ont retardé l'effet de ſes promeſſes. Nous ſentons toute la perte que nous faiſons, nous qui comptions ſurprendre agréablement le *Public* par cette nouvelle production, qui ſurement n'auroit pas moins intéreſſé le lecteur, que les Ouvrages qui ſont ſortis juſqu'à préſent de la plume féconde de cet aimable auteur.

Les moindres productions d'un homme

célebre sont toujours précieuses. C'est ce qui nous a déterminé à donner l'extrait de la Lettre dont M. DE VOLTAIRE nous a honoré.

MONSIEUR,

*Quoique j'avance, à pas de géant, à mon seizieme lustre, & que je sois presqu'aveugle, mon cœur ne vieillit point. Je l'ai senti s'émouvoir au récit des malheurs d'*Abeilard *& d'*Héloïse, *dont vous avez eu l'honnêteté de m'envoyer les* Lettres *& les* Epîtres *que je connoissois déja en partie. Le choix que vous en avez fait & l'ordre que vous y avez donné, justifient votre goût pour la littérature. Votre réponse à la* Lettre *de notre ami* Pope, *m'a beaucoup intéressé; elle enrichit votre Collection. Elle est purement*

écrite & avec énergie. Qu'elle peint bien les agitations d'un cœur combattu par la tendresse & le repentir ! Il seroit à désirer que tous ceux qui exercent l'art typographique eussent vos talens ; le siecle des Elzévirs, *des* Estiennes, *des* Frobens, des Plantins, *&c. renaîtroit. Je ne le verrai point, mais je mourrai au moins avec cette espérance.*

Je suis, &c.

Votre très-humble, &c.

Du château de Ferney, le 13 Avril 1774.

LA



LA VIE,
LES AMOURS
ET
LES INFORTUNES
D'ABEILARD
ET
D'HÉLOÏSE.

Il est peu de personnes qui ignorent les infortunes d'*Abeilard* & d'*Héloïse*. Tout le monde sait qu'ils furent aussi célebres par leur profonde érudition dans les langues orientales, (*hébraïque*, *grecque* & *latine*) qu'ils furent malheureux dans leurs amours. *Pierre Abeilard* éprouva sur-tout ce que la vengeance humaine peut inventer de plus barbare par l'opération cruelle qui lui fut

faite, & qui ne lui laissa de l'homme que le nom.

Cet infortuné prit naissance en 1079 au bourg *de Palais*, près de Clisson, dans le diocese de Nantes en Bretagne. *Béranger* étoit le nom de son pere, & *Luce* le nom de sa mere. On assure que par un pressentiment de sa future éloquence, ses pere & mere le nommerent *Abeilard*, à cause de cet amas de belles connoissances, d'où il découleroit un miel plus délicieux que celui de l'abeille. (Ainsi, suivant cette étymologie, il faut dire *Abeilard*, & non pas *Abelard* ni *Abailard.*) Quoique son pere fût noble, & qu'il suivît, avec éclat, la profession des armes, *Abeilard*, dès sa jeunesse, préféra les belles-lettres au génie militaire. Tout cédoit à la vivacité de son esprit. Ce qui devenoit un travail pénible pour ses camarades, n'étoit qu'un jeu pour lui. Les poëtes, les orateurs, les langues latine, grecque & hébraïque, & la jurisprudence lui devinrent familiers. Il s'arrêta particuliérement à la philosophie scolastique, qui, dans ce temps, étoit fort à la mode. Aussi, pour s'y livrer entiérement, il céda à ses freres son droit d'aînesse & les biens qui devoient lui revenir de sa famille. Dès ce moment *Abeilard* quitta la Bretagne. Dans toutes les villes par où il passoit, il lais-

ſoit des marques de la ſubtilité de ſon eſprit. Perſonne ne ſavoit mieux approfondir une queſtion & embarraſſer un homme. Non content de cet avantage qu'il avoit déja ſur les autres, par la ſupériorité de ſes talens, & pour ſatisfaire la noble curioſité qu'il avoit de s'inſtruire & ſon inclination pour les ſciences, il vint étudier à Paris, où la réputation de ceux qui enſeignoient, attiroit des écoliers de toutes les nations de l'Europe. Parmi les ſavans qui ſe diſtinguoient dans cette capitale, *Guillaume de Champeaux*, fameux théologien, d'abord archidiacre de Paris, puis évêque de Châlons-ſur-Marne, enfin religieux de Cîteaux, fut celui qu'*Abeilard* ſe choiſit pour profeſſeur. La réputation du nouveau diſciple éclipſa bientôt la gloire & bleſſa l'orgueil du maître. Cette ſupériorité lui fit mille ennemis. *Guillaume de Champeaux*, entr'autres, très-jaloux des ſuccès de ſon écolier, fut un de ceux qui voulurent ternir ſa renommée : mais *Abeilard* triomphoit toujours. Perſonne n'oſoit entrer en lice avec lui. Cependant, pour ne point irriter davantage la jalouſie de ſes adverſaires, il quitta Paris, & alla enſeigner la philoſophie à Melun. Cette ville étoit alors aſſez conſidérable. La cour qui y paſſoit une partie de l'année, attiroit beaucoup

d'étrangers. *Abeilard* n'étoit âgé que de vingt-deux ans, lorsqu'il obtint la permiſſion d'ériger en cette ville une chaire de philoſophie. *Champeaux*, dont la jalouſie n'étoit pas éteinte, employa envain ſes amis pour empêcher ſon diſciple d'ouvrir cette école. *Abeilard* l'emporta. Sa réputation fit tant de bruit, qu'en peu de temps il eut un ſi grand nombre d'auditeurs, que les claſſes de Paris ſembloient déſertes. On ne parloit plus que d'*Abeilard*. Non-ſeulement il effaça la gloire que *Champeaux* s'étoit acquiſe, mais même il le rendit odieux, parce qu'on reconnut qu'une baſſe jalouſie l'avoit animé contre ce philoſophe. Quelque temps après, il alla s'établir à Corbeil. Ce fut là que les écoliers de *Champeaux* vinrent en foule ſe diſputer contre les diſciples d'*Abeilard*; mais ces derniers remportoient toujours la victoire, & acquirent à leur maître une gloire infinie. *Abeilard* en jouiſſoit à peine, qu'il tomba dangereuſement malade. C'étoit aux dépens de ſes forces & de ſa ſanté qu'il avoit fait des progrès ſi rapides dans les ſciences. La paſſion de devenir le plus grand philoſophe de ſon ſiecle, lui faiſoit oublier de prendre le repos & la nourriture néceſſaire à la conſervation de ſa vie. Il fallut qu'il cédât à la violence du mal qui augmentoit de jour

en jour. Les médecins l'obligerent, s'il vouloit être guéri, d'aller prendre l'air natal. Cette décision lui fut sensible. Il partit. Les savans furent touchés de l'éloignement de ce célebre professeur. Le desir qu'*Abeilard* avoit de retourner à Paris, lui fit prendre beaucoup sur lui-même. Il se ménagea avec tant de soin, qu'au bout de deux ans il se vit en état de paroître avec encore plus d'éclat qu'auparavant.

A son retour à Paris, il trouva les choses bien changées. *Champeaux* s'étoit fait moine : ses disciples étoient dispersés & les études languissoient. *Abeilard* étoit alors âgé de vingt-huit ans. Il fit la paix avec son ancien maître, qui enseignoit la rhétorique, & se remit sous sa discipline Mais il ne fut pas long-temps sans se brouiller de nouveau. *Abeilard* l'obligea de changer d'opinion, & de se rétracter en public. Il profita de la disgrace de son adversaire, & fut bientôt le seul qui enseigna dans Paris. C'est alors qu'*Abeilard* se vit considérer comme l'oracle de la philosophie. Il étoit suivi d'une foule d'auditeurs qui payoient bien chérement l'honneur d'étudier sous le plus habile maître qu'il y eût alors dans le monde. A ces faveurs de la fortune, fut joint un canonicat de l'église de Paris. Il y a lieu de croire que s'il fût

resté dans cette capitale, il en eût été évêque.

La profession monastique étoit alors dans une singuliere vénération, & particuliérement en France. Il étoit très-commun de voir des princes, des évêques, & même des personnes mariées, quitter le monde pour passer le reste de leurs jours dans le cloître. Le pere d'*Abeilard* fut du nombre de ces pieux chrétiens : il se fit religieux ainsi que son épouse. Ce changement imprévu dans la famille de notre philosophe, & les lettres réitérées de sa mere, qui le pressoit de se rendre auprès d'elle, l'obligerent de revoir sa patrie. C'est pendant cette absence que *Champeaux* fut fait évêque, ce qui fit revenir promptement *Abeilard* à Paris. Mais n'y trouvant plus personne capable d'étendre sa réputation, il prit la résolution d'aller entendre les leçons d'*Anselme*, doyen, archidiacre de Laon ; mais la capacité de ce théologien ne répondant pas à l'estime qu'il en avoit conçue, il alloit rarement à ses leçons ; & lorsqu'il s'y trouvoit, il avoit toujours la gloire d'imposer silence à son maître. *Anselme*, offensé de la conduite d'*Abeilard*, l'engagea d'expliquer en public le premier chapitre d'*Ezéchiel*, ce qui attira tant d'auditeurs à ce philosophe, qu'en peu de temps son auditoire devint plus nombreux que celui de son

maître, qui, par une vile jalousie, le fit chasser de Laon.

Dans cette triste situation, *Abeilard* prit le parti de revenir à Paris. Il y parut en qualité de théologien. Les leçons publiques qu'il fit de l'Ecriture-Sainte, lui attirerent les plus grands applaudissemens, & augmenterent considérablement son revenu. Chacun se faisoit honneur de l'avoir pour ami. Son mérite, ses manieres agréables & engageantes, tout paroissoit conspirer à son repos & à sa félicité.

Il y avoit déja quatre à cinq ans qu'*Abeilard* enseignoit la théologie dans Paris, lorsqu'il apprit que, dans cette ville, il y avoit un prodige d'esprit, dont les siecles précédens n'avoient point donné d'exemples. C'étoit une demoiselle de dix-sept à dix huit ans, d'un génie si élevé, qu'elle savoit, outre sa langue, le latin, le grec & l'hébreu. Peu de filles la surpassoient en beauté, & il n'y en avoit aucune dans le royaume, ni peut-être sur la terre, qui l'égalât en esprit & en érudition. Son nom étoit *Héloïse* ou *Louise*, déja célebre dans le monde par la réputation qu'elle s'y étoit acquise. On n'en parloit qu'avec admiration. Elle étoit niece d'un chanoine de la cathédrale, nommé *Fulbert*, qui l'aimoit tendrement, & qui

faisoit ses délices de l'élever près de lui, avec tous les soins imaginables. Il lui tenoit lieu de pere & de mere qu'elle avoit perdus dès sa plus tendre enfance. *Abeilard* fit connoissance de cette aimable fille. Il fut si transporté des perfections qu'*Héloïse* possédoit, qu'il donna à son nom la plus sublime origine, prétendant qu'il venoit du mot hébreu *Héloï*, qui signifie *Divinité*. Cependant on assure qu'elle étoit de la maison de *Montmorenci*. Ces deux personnes, si supérieures à leur siecle par les lumieres de leur esprit, & par la sensibilité de leur ame, se virent, s'aimerent, se le dirent, se le jurerent, & prirent des précautions pour se livrer sans contrainte à leur passion.

Héloïse, plus passionnée, étoit encore plus sensible au mérite d'*Abeilard*, qu'*Abeilard* ne l'étoit au sien : il faut convenir que ce philosophe joignoit, à la science profonde dont il étoit rempli, tous les avantages du corps. Il étoit dans la fleur de son âge, âgé de trente neuf ans environ, beau, bien fait, l'air doux, la voix belle, parlant bien & chantant encore mieux. *Héloïse* avoua ellemême dans une de ses lettres, que sa voix & son éloquence l'avoient enchantée. *Abeilard*, transporté d'amour, fit, sous des noms empruntés, des chansons (*) à la louange de

(*) ABEILARD *composa aussi*, dit l'abbé

ſa maîtreſſe, qu'il lui envoyoit ſecrétement, & qui bientôt coururent toute la ville. Mais ils ne pouvoient ſe voir librement. Cette contrainte obligea *Abeilard* d'employer toute

Dubos, *en langue françoiſe des chanſons pour* Héloïſe, *& d'autres petites pieces qui étoient reçues avec des applaudiſſemens incroyables. Cet auteur s'eſt trompé: ces chanſons étoient latines. L'éditeur* des Poéſies du roi de Navarre *s'exprime ainſi*, (*page* 206 *à* 213, tom. I, édition de Guerin, 1742.) *Au ſeul nom d'*Abeilard, *on eſt ému, touché. On a de lui l'idée d'un ſavant & d'un galant homme, dont la réputation, les amours & les infortunes remuent & attendriſſent, pour peu qu'on ſoit ſenſible. Formé pour aimer, inſtruit par le cœur & par Ovide, quelle devoit être ſa poéſie! Ce ſeroit un mérite pour la langue françoiſe, en l'état auquel elle étoit de ſon temps, ſi elle avoit pu exprimer ce que penſoit un homme ſi tendre, ſi délicat & ſi habile. J'ai cherché dans ſes œuvres, quelques prétendues galanteries en vers françois, dont, ſuivant nos auteurs, il charmoit* Héloïſe, *& tout le royaume. Je n'en ai rencontré aucune, & tout ce qu'on en dit eſt ſans nul fondement.*

» *Quand ma connoiſſance commença avec*

son adresse pour se faciliter les moyens de voir & d'entretenir en liberté *Héloïse*. En conséquence, il fit consentir, par ses amis, *Fulbert* à le prendre en pension chez lui,

» Héloïse, *dit* Abeilard, *j'étois d'une réputation brillante, dans la fleur de la jeunesse, d'une figure si agréable, que je n'avois point à craindre de cruelles; j'eus d'autant plus de facilité à me faire aimer de la jeune* Héloïse, *qu'elle avoit une vive passion pour les lettres; passion rare chez les dames, & qui l'a rendu célebre dans toute l'Europe. L'amour m'ayant embrasé le cœur, si j'inventois encore quelques vers, ils ne parloient plus de philosophie, ils ne respiroient que le langage de mon vainqueur. Plusieurs de mes petites pieces sont chantées dans nos villes, par ceux, sur-tout, dont le cœur est dans une situation pareille à celle où je me trouvois.* »

Abeilard *ne dit rien de plus de sa poésie.* Héloïse, *qui en étoit plus touchée que lui, en parle avec plus de feu.* » *Entre les qualités qui brilloient en vous, lui dit-elle, deux sur-tout m'enflammerent; les graces de votre poésie & celles de votre chant: toute autre femme en auroit été également en-*

ſous des prétextes honorables & ſpécieux. *Fulbert*, prêtre auſſi ſimple qu'avare, accepta, ſans héſiter, la demande que lui fit *Abeilard* de prendre un logement dans ſa maiſon,

» *chantée. Lorſque, pour vous délaſſer de vos* » *exercices philoſophiques, vous compoſiez en* » *meſure ſimple, ou en rime, des poéſies* » *amoureuſes, tout le monde vouloit les chan-* » *ter, à cauſe de la douceur de votre expreſ-* » *ſion & de celle du chant. Les plus inſen-* » *ſibles aux charmes de la mélodie, ne pou-* » *voient vous refuſer leur admiration. Comme* » *laplupart de vos vers chantoient nos amours,* » *mon nom fut bientôt connu par le vôtre.* » *Les ſociétés particulieres, & les publiques,* » *ne retentiſſoient que du nom d'*Héloïſe; *les* » *femmes envioient mon bonheur. Hélas! que* » *ſont devenus ces temps heureux? Qu'ils ſont* » *changés!* »

*Dans ce récit des effets de la poéſie d'*Abeilard, *il n'y a pas une ſyllabe qui faſſe voir qu'elle ait été écrite en langue vulgaire. Auroit-elle eu dès-lors cette douceur & cette mélodie, qui diſtinguoient particuliérement les vers de ce beau génie, & qui les rendoient ſi chantans? Et ſi elle l'avoit eue, pourquoi auroit-elle été autant négligée qu'elle l'étoit encore? Non ſûrement, elle ne l'avoit point.*

aux conditions cependant de lui payer une forte pension & d'instruire sa niece. Il poussa même la complaisance si loin, qu'il permit au précepteur de châtier *Héloïse*, si elle étoit

---

Abeilard *recommande en quelqu'endroit de ses ouvrages, l'étude de trois langues, l'hébreu, le grec, le latin ; il en releve la beauté ; il en fait sentir l'utilité ; tout ce qu'il a écrit, ses lettres même à* Héloïse, *sont en latin. Imagine-t-on, qu'il aura renoncé à une langue si chérie, si familiere, pour écrire dans la françoise, encore informe, des chansons qui devoient courir par-tout le royaume ? Son mépris pour les jargons populaires, différens alors en chaque canton de la France, est bien marqué dans sa lettre, où il décrit ses calamités. » Je fus nommé dit-il, à l'abbaye » de saint Gildas (de l'évêché de Vannes en » Bretagne). Sans les persécutions que j'é- » prouvois, qu'aurois-je été faire en cette » terre barbare dont j'ignorois la langue ? »*

Puisque le langage de sa patrie lui étoit devenu si étrange depuis qu'il l'avoit quittée, que devoit lui être celui d'un autre pays ? Il faut en conclure que les vers que l'on nous avoit annoncés comme françois, étoient latins, rimés ou mesurés. Metro, vel rythmo com-

indocile

indocile à ces leçons. Voilà donc nos amans libres de se voir, de se parler la nuit comme le jour. Cette étroite liaison forma bientôt une dangereuse familiarité, & cette familiarité une union de cœurs si intime, qu'en peu de temps *Héloïse* devint si éprise, qu'elle n'aimoit plus de son maître que les leçons que l'amour lui dictoit. Ils cherchoient, sous prétexte d'étudier, les endroits les plus écar-

posita reliquisti carmina. *Ces deux mots*, metro vel rythmo, *dont Yves de Chartres s'est aussi servi, font entendre que les versificateurs de ce temps-là connoissoient deux sortes de vers. Le mesuré sans rime, tels qu'étoient ceux des anciens poëtes latins, & ceux qu'un Raimond, religieux de l'ordre de Cluni, en ce même siecle, composa à Toulouse, sur lesquels l'abbé Pierre, surnommé le Vénérable, le complimenta dans une lettre* (Pet. Venerab. t. 4. Epist. 24.) *qu'il lui écrivit en vers hexametres & pentametres, qui ne sont aussi que mesurés. Je vais en rapporter ci-après.*

*De tant de vers amoureux que produisit la muse d'*Abeillard, *aucun n'a échappé à la rigueur de l'oubli; deux seulement, qui se sentent de la piété dans laquelle il chercha la*

tét; mais la passion l'emportoit toujours sur le devoir. Pendant plusieurs mois ces amans vécurent heureux dans les bras de l'amour; mais ce commerce secret transpira & devint public. Les disciples d'*Abeilard* furent les

---

consolation à ses adversités, se lisent à la fin de la seconde lettre à Héloïse, (Epist. III.)

Vive, vale, vivantque tuæ, valeantque sorores,
Vivite; sed Christo, quæso, mei memores.

. . . .

Adieu, ma sœur, adieu; vivez, vos sœurs & vous,
Vivez en Jesus-Christ, souvenez-vous de nous.

Le langage de ces deux vers latins éloigne encore le peu de vraisemblance qu'il y a que ceux qu'il fit par galanterie fussent françois.

*Il étoit si peu d'usage alors de composer de petites pieces en rimes françoises, que dans une élégie mesurée & rimée, où Hilaire, disciple d'*Abeilard*, exprime son chagrin, de ce que, sur les rapports de quelque écolier perfide,* Abeilard *avoit reçu ordre de quitter le Paraclet, pour se retirer à Quincey, près de Nogent; le refrain de chaque strophe de l'élégie est un jargon françois, & n'a point sa rime. En voici les deux premieres strophes.*

premiers qui s'en apperçurent par la négligence de leur maître dans ses leçons. On en fit des chansons; *Fulbert*, qui n'auroit jamais pensé de sa niece un tel déréglement,

---

Lingua servi, lingua perfidiæ,
Rixæ motus, semen discordiæ,
Quam sit prava, sentimus hodiè,
Subjacendo, gravi sententiæ;
Tot a vers nos li mestre.
Lingua servi, nostrum diffidium,
In nos Petri commovit odium;
Quæ meretur? Ultorem gladium,
Quia nostrum extinguit studium;
Tot a vers nos li mestre.

Opera ABEIL. p. 243.

Ce refrain, si je l'entends bien, signifie que le mestre *qui avoit envoyé l'ordre à* Abeilard, *de se retirer du Paraclet, faisoit un grand tort à ses disciples, en les privant de ses leçons.*

*Il suffit que les chansons d'*Abeilard, *pour* Héloïse, *aient été faites sous des noms empruntés, pour qu'elles soient restées dans l'oubli. On ne doit point être étonné de ne les pas trouver dans les œuvres de cet homme célebre, qui, depuis son infortune, s'étoit totalement consacré à Dieu.*

& qui ignoroit le commerce clandestin de ces deux amans, ne l'apprit que par ses amis & par des chansons qui lui découvrirent tout le mystere. C'est alors qu'il se reprocha sa trop grande simplicité & son aveuglement. Il s'accusa d'imprudence : l'amitié qu'il avoit pour *Héloïse* suspendit son indignation. Il la fit venir, lui parla des bruits scandaleux qui se répandoient sur son compte. *Héloïse* dissimula, fit au contraire l'éloge de la retenue & de la sagesse de son maître ; que s'ils avoient passé des nuits ensemble, elles avoient été employées à l'étude ; que les lieux écartés où ils alloient souvent, étoient choisis pour travailler avec plus de tranquillité, & que ces vers & ces chansons pleines de passion étoient un jeu d'esprit d'*Abeilard* pour le délasser d'un travail qui ruinoit sa santé. Enfin, que ce qu'on publioit de ce grand homme n'étoit qu'une pure calomnie inventée par ses ennemis, & que lui attiroit son rare mérite. *Fulbert* ne fut pas la dupe de ce feint discours. Il s'emporta vivement contre sa niece, &, après avoir accablé de reproches & d'injures *Abeilard*, il le chassa honteusement de sa maison.

Dans ce malheur, *Abeilard* ne voyoit que celui de sa maîtresse ; comme *Héloïse*, dans sa disgrace, n'étoit touchée que de l'affliction

de son amant, & d'avoir causé la ruine de sa fortune. Ils ne pouvoient plus se voir. Les amours de ces infortunés devinrent la nouvelle du jour. Mais *Abeilard*, pour dissiper ce bruit, fit entendre que toute cette catastrophe n'étoit qu'une vision du chanoine *Fulbert*, qui, jaloux de sa niece, entroit, sur les moindres apparences, dans de fâcheux soupçons. Ce discours eut tout l'effet que ces amans pouvoient en attendre. *Abeilard*, plus tranquille, reprit ses exercices. A peine jouissoit-il de cette tranquillité qu'il reçut secrétement une lettre d'*Héloïse*, qui lui donnoit avis, avec des transports de la joie la plus excessive, qu'elle étoit enceinte. *Abeilard* ne songea plus qu'aux moyens de sauver l'honneur de sa maîtresse, ayant tout à craindre du ressentiment de *Fulbert*. En conséquence, il fit avertir *Héloïse* que, pendant l'absence de son oncle qui devoit aller passer quelques jours à la campagne, il viendroit la nuit l'enlever; qu'elle se déguiseroit en religieuse, & qu'il la conduiroit sous cet habit, en Bretagne chez sa sœur, que ce tendre amant avoit eu soin de prévenir. Cet arrangement eut tout le succès qu'ils avoient espéré. *Fulbert*, de retour, ne trouvant plus sa niece chez lui, entra dans une fureur inconcevable, & vouloit aller

poignarder *Abeilard*, s'il n'eût craint un traitement pareil à celui qu'il méditoit contre ce raviſſeur. Il aimoit ſi fort cette fille, que le chagrin de ne la plus voir lui fit perdre l'appétit & le repos, de ſorte qu'une ſombre mélancholie s'empara bientôt de ſon eſprit.

Pendant ces entrefaites, *Héloïſe* mit au monde un fils, qui lui parut d'une ſi rare beauté, qu'elle le nomma *Aſtralable*, qui ſignifie *Aſtre brillant*. Cette nouvelle circonſtance, qui faiſoit tant de plaiſir à ceux qui lui avoient donné la vie, augmenta la douleur de *Fulbert* à un point qu'il en devint preſque fou. Il ſe promit de ſe venger de l'affront qu'*Abeilard* lui avoit fait; mais celui-ci, prévenu de cette réſolution, ſe tint ſur ſes gardes. Il ne ſortoit plus que bien armé, & accompagné d'une multitude de ſes écoliers. Cette précaution arrêta le deſſein de *Fulbert*, ſans cependant rien diminuer de ſes afflictions.

Abeilard eut pitié de la peine qu'il avoit cauſé à cet oncle ſi outragé. Il eut le courage d'aller chez lui. Il employa tout ce que l'eſprit & l'éloquence peuvent ſuggérer pour appaiſer le courroux le plus redoutable, & pallier ſa faute. Il ne manqua pas de s'excuſer ſur les charmes puiſſans d'*Héloïſe*, & qu'il étoit réſolu, pour l'honneur de cette

charmante perſonne, de lui donner toute la ſatisfaction qu'il ſouhaiteroit. *Fulbert* parut s'adoucir, & devint plus traitable. *Abeilard*, tranſporté de joie, lui offrit d'épouſer *Héloïſe*, à condition que le mariage ſeroit tenu ſecret, afin de ne pas nuire à ſa réputation, d'où dépendoit toute ſa fortune. Le chanoine le prit au mot, & en préſence de pluſieurs parens, il fit la paix avec *Abeilard*, qu'il embraſſa ; & pour témoigner ſa parfaite réconciliation, il lui jura une amitié éternelle.

Après avoir ainſi donné ſa parole, *Abeilard* partit pour aller chercher ſa future épouſe. Il eſpéroit lui faire beaucoup de plaiſir, en lui apprenant l'objet de ſon voyage. Mais quelle eſt ſa ſurpriſe ; *Héloïſe* déſapprouve ſon deſſein. Elle emploie tout ce qu'elle a d'eſprit pour l'empêcher de l'épouſer. Elle lui fait entrevoir les embarras du ménage, qu'ils ne conviennent point à un philoſophe, & lui dit qu'elle *préféroit l'amour aux liens de l'hymen, aimant mieux être ſa maîtreſſe que ſa femme.*

Abeilard, pénétré de ces tendres ſentimens, ne put s'empêcher d'admirer la grandeur d'ame & le courage d'*Héloïſe*. Mais ſa parole étoit donnée à ſon oncle & à ſes parens : il lui étoit impoſſible de reculer. *Héloïſe*, loin

de ſe rendre aux diſcours perſuaſifs d'*Abeilard*, devint encore plus éloquente ; elle ne put cependant rien gagner ſur le cœur de ſon amant ; & loin de modérer l'excès de ſa douleur, lorſqu'elle ſe vit obligée de partir, & comme ſi elle eût pénétré dans l'avenir, elle s'écria : *Faſſe le ciel que ce funeſte mariage ne ſoit pas la perte de l'un & de l'autre, & que les peines qui le ſuivront, ne ſoient pas plus grandes que l'amour qui l'a précédé !* Dans ces entrefaites ils perdirent leur fils.

Ils arriverent chez *Fulbert*, qui leur fit tout le bon accueil qu'ils pouvoient deſirer. Le jour pris pour la célébration des noces, ils ſe rendirent dans une égliſe, accompagnés de part & d'autre de quelques amis affidés, & reçurent du prêtre la bénédiction nuptiale. Pour rendre le mariage plus ſecret, les nouveaux époux ſe ſéparerent au ſortir de l'égliſe. *Héloïſe* alla demeurer chez ſon oncle, & *Abeilard* reprit ſon appartement, & continua comme à l'ordinaire, ſes études & ſes leçons publiques. Tout contribuoit à la félicité & au deſſein de ces époux. Malgré la violence de leur amour, ils ſe voyoient rarement. Ils cédoient à des conſidérations d'intérêt, & d'une réputation qu'*Abeilard* vouloit ſoutenir, & d'où dépendoit leur bien être. Mais

ce qui fait le bonheur de la vie, n'eſt pas toujours une fortune éclatante. *Abeilard* & *Héloïſe* euſſent été heureux au milieu de leur diſgrace, ſi les choſes euſſent reſtées ainſi. *Fulbert* ne crut pas l'honneur de ſa niece entiérement réparé, ſi le mariage ne ſe déclaroit pas. Il ordonna à ſes domeſtiques de le divulguer contre ſa parole. Il le dit lui-même, & en peu de tems la nouvelle s'en répandit par tout Paris. *Héloïſe* en recevoit des complimens; mais prévoyant qu'un tel bruit alloit faire un tort conſidérable à ſon époux, elle ſe mit ſur la négative, & proteſta à tout le monde qu'il n'en étoit rien. Cette adorable femme accompagnoit ſes diſcours de tant de marques de ſincérité, qu'on ne douta preſque plus que *Fulbert* étoit un impoſteur, ce qui le tourna en ridicule. Ce mauvais ſuccès l'irrita davantage contre ſa niece; il la menaça & la maltraita d'une maniere indigne de ſon caractere. *Héloïſe* s'en plaignit à ſon époux, qui, ſans perdre de tems, la retira des mains de cet oncle forcené, & lui choiſit pour retraite l'abbaye d'Argenteuil, où elle avoit été élevée dès le berceau. C'eſt dans cette maiſon qu'elle avoit appris les langues; elle y avoit beaucoup d'amies, & les religieuſes la reçurent chez elles avec le plus grand empreſſement.

Fulbert ne ſut rien du deſſein d'*Abeilard* que lorſque ſa niece ne fut plus chez lui. De tems en tems *Abeilard* alloit voir ſon épouſe, mais avec circonſpection, & de façon que perſonne ne ſe doutoit de leur entrevue ni à Paris, ni à Argenteuil

Lorſque *Fulbert* apprit qu'*Héloïſe* étoit à l'abbaye d'Argenteuil en habit de religieuſe, il devint furieux; il s'imagina qu'*Abeilard* vouloit que ſa femme en fît ſon état, & rendre par-là ſon engagement nul Il fit entrer ſes parens & ſes amis dans ſon reſſentiment, leur exagéra la perfidie de ſon neveu, & l'affront qui rejailliſſoit ſur la famille. Il n'eut pas de peine à les faire conclure à la vengeance : ils réſolurent donc de ſe venger par leurs propres mains, & de punir *Abeilard* par le même endroit qui les avoit déſhonorés, ravis de ce que du même coup ils puniroient en même-tems *Héloïſe*.

Il ne s'agiſſoit plus que d'exécuter leur infame projet. Pour cet effet, ils gagnerent, à force d'argent, un des valets d'*Abeilard*, qui promit de leur livrer ſon maître la nuit qu'on voudroit choiſir. Les aſſaſſins, au nombre de cinq, tous parens de *Fulbert*, ſe tranſporterent vers le minuit au logis d'*Abeilard*. Le traître de valet avec lequel ils s'entendoient, les introduiſit juſques dans la

chambre où couchoit son maître. Quatre des plus robustes se saisirent d'*Abeilard*, lorsqu'il étoit encore dans son premier sommeil, & le cinquieme prenant un rasoir, lui fit le dernier des outrages, en ne lui laissant aucune ressource à la concupiscence. Cet horrible forfait exécuté, ils laisserent le malheureux *Abeilard* baigné dans son sang, & prirent la fuite. Le bruit que ces scélérats firent en se retirant, joint aux cris du patient qui appelloit à son secours, attirerent les voisins chez lui, qui le trouverent dans l'état le plus pitoyable. On fit venir un chirurgien. La justice, informée de cet horrible attentat, se transporte sur les lieux, apprend d'*Abeilard* le nom des complices de ce crime affreux. On dresse des procès-verbaux, on fait les informations les plus exactes, & on envoie des archers de toutes parts pour arrêter les coupables.

A peine le jour commençoit à paroître, que cette triste nouvelle, déja répandue dans la ville, attira chez *Abeilard* une multitude infinie de monde pour prendre part à sa douleur. On n'entendoit de tous côtés que des pleurs & des gémissemens. Tout Paris étoit affligé de ce malheur, autant par la nouveauté de l'attentat, que par l'estime & la vénération qu'on avoit pour ce savant

homme. Les dames furent si sensibles à sa disgrace, qu'elles en verserent des larmes.

La justice, bien informée, décréta de prise-de-corps le chanoine *Fulbert* : on lui fit son procès. Il fut dépouillé de tous ses bénéfices, & ses biens confisqués au profit de l'église De tous les complices de cet attentat, qu'on poursuivoit vivement, on n'en put arrêter que deux, dont l'un étoit son scélérat de valet. Ils furent l'un & l'autre condamnés à la peine du talion, & à avoir les yeux crevés. Quelque dur que parût alors ce châtiment, il seroit aujourd'hui bien au-dessous de ce crime qu'on puniroit de mort. Si les témoignages d'estime que reçut *Abeilard*, dans ces tristes conjonctures, devoient le consoler, il n'en étoit pas moins affligé. Il devint insupportable à lui-même; il auroit préféré la mort à l'état où il se trouvoit. Il craignoit de se montrer en public, & de devenir le sujet de la raillerie du peuple. La vivacité de son esprit & toute son érudition ne servoient qu'à augmenter sa douleur. La religion, venant à son secours, le consoloit; mais l'idée de sa confusion l'emportant sur toutes les autres, il se détermina à la cacher dans l'obscurité d'un cloître.

Un dessein si pieux ne pouvoit se remplir sans le consentement de son épouse. *Héloïse* étoit

étoit encore dans le fort de la douleur que lui avoit causé la nouvelle de ce désastre arrivé à son malheureux époux, lorsqu'il lui fit savoir sa résolution. Il l'exhortoit à suivre son exemple & à dire, comme lui, un éternel adieu à ce monde trompeur.

A voir tous les dangers d'un monde séducteur,
C'est en Dieu que l'on peut trouver le vrai bonheur.

Une ame moins noble que celle d'*Héloïse*, auroit sans doute succombé sous le poids de tant d'afflictions. Elle n'avoit que vingt-deux ans au plus, lorsqu'elle consentit à se séparer d'un époux qu'elle aimoit plus que sa vie : elle crut, pour lui plaire, qu'elle devoit l'imiter en se faisant Religieuse. Elle devenoit donc *une épouse sans mari, une veuve avant sa mort, une mere sans enfans, une religieuse sans vocation, une désolée sans appui, une solitaire au milieu du monde qu'elle aimoit encore.* Comme elle n'avoit jamais eu d'autres volontés que celles de son époux, chose rare dans les femmes, même les plus chrétiennes, elle ne balança pas un moment à prendre le parti que lui offroit *Abeilard.* Cette infortunée se regardoit comme la cause de tous les malheurs de son mari; elle crut n'en pouvoir jamais assez faire

pénitence. Dans ces triſtes entrefaites, ils s'écrivirent mutuellement des lettres, où la nobleſſe des ſentimens & les beaux traits dont elles étoient remplies auroient orné notre hiſtoire, ſi elles fuſſent venues à notre connoiſſance. Pour *Abeilard*, auſſi-tôt qu'il fut guéri de ſa bleſſure, il alla cacher ſa honte dans le cloître de Saint-Denis, où il fut reçu avec empreſſement, à cauſe de ſon mérite & de ſa réputation. Il prit l'habit de Religieux. Avant de prononcer ſes vœux, il engagea *Héloïſe* à ſuivre ſon exemple. Accablé de ſon malheur, ſa foibleſſe l'avoit rendu jaloux : il s'étoit fait de tous les hommes autant de rivaux. *Héloïſe* s'apperçut de cette jalouſie; elle y fut ſi ſenſible, qu'elle en verſa des larmes : elle ſurmonta cependant ce déplaiſir, & prononça ſes vœux ſolemnels avec un courage au-deſſus de ſon ſexe. On voyoit, juſque dans l'excès de ſa douleur, des marques de ſon érudition : les paroles qu'elle venoit de pronocer étant une imitation de ces vers *de la Pharſale de Lucain* : *O maxime conjux !* &c.

O mon illuſtre époux !
Sur qui l'injuſte ciel fait tomber ſon courroux,
A quel affreux malheur ton épouſe t'expoſe !
Tu te vois accabler ! j'en ſuis la ſeule cauſe.
Falloit-il que l'hymen nous unît de ſes nœuds,

S'il devoit à jamais te rendre malheureux ?
Mais je veux te venger du destin qui t'opprime :
Vois ce que j'entreprends ; reçois-moi pour victime.

Ainsi cette admirable femme, en s'offrant à Dieu, portoit à l'autel le cœur de son époux & le sien, & son sacrifice immoloit l'un & l'autre.

J'offrois au ciel un cœur qui n'étoit plus à moi ;
Et quand je l'invoquois, je ne pensois qu'à toi.

Quelques jours après cette triste cérémonie, *Abeilard* fit profession. Il faut convenir que son sacrifice étoit plus pur, plus dégagé des passions humaines, & par conséquent plus digne de Dieu que celui d'*Héloïse*. Ses supérieurs l'engagerent à reprendre ses fonctions ordinaires ; c'est-à-dire, à continuer ses leçons de théologie. Il ne put résister à leurs vives sollicitations. Les Religieux de son ordre ne suivant pas les austérités de la regle, *Abeilard* crut devoir leur remontrer que leur déréglement étoit un sujet de scandale, qu'ils devoient mener une vie plus conforme à leur état. Ses bons avis le rendirent si odieux aux

Moines, qu'ils résolurent de le chasser de la Communauté.

A peine *Abeilard* eut-il reçu l'ordre de prêtrise, que son Supérieur lui commanda de se retirer, sans aucun délai, dans une petite maison de campagne qu'il lui assigna pour ses fonctions, ajoutant que le tumulte du monde & le grand abord qu'il y avoit à Saint-Denis, étoient contraires à des études si sérieuses ; qu'un lieu retiré seroit plus convenable pour ses leçons. *Abeilard* s'apperçut bien du piége qu'on lui tendoit ; mais il obéit. Cette retraite lui fut plus glorieuse que ses freres ne le souhaitoient. A peine sut-on que ce docteur professoit la théologie hors du Couvent, qu'on accourut de toutes parts pour se faire instruire. Les contemporains de ce docteur font monter le nombre de ses auditeurs à plus de trois mille. Il y en avoit d'Italie, d'Allemagne, d'Angleterre, d'Espagne, de Flandres, de Bretagne, &c. &c. C'est de cette école d'où sont sortis tant de grands hommes qui ont éclairé l'Eglise. Nous ne citerons ici que *Guy du Châtel*, Cardinal, & depuis Pape, sous le nom de *Célestin II*. Le fameux *Pierre Lombard*, évêque de Paris. *Gaudefroy*, évêque d'Auxerre, *Bérenger*, évêque de Poitiers. *Saint Bernard*, qu'on sait n'avoir pas toujours été de ses amis, avoue

que la plupart des cardinaux & des prélats de l'église romaine avoient étudié sous ce grand homme. Il est vrai que cet habile théologien se servoit d'une excellente méthode dans sa maniere d'enseigner : il commençoit ses leçons par les louanges de la philosophie, c'est-à-dire, de la vraie sagesse, qui consiste à se connoître soi-même. Il blâmoit l'ignorance & l'aveuglement de ceux qui vivent comme des bêtes, sans penser à s'instruire; ensuite il donnoit des instructions solides de la logique, de la physique, des mathématiques, sur-tout la géométrie & l'astronomie, & enfin la morale qu'il enseignoit par pratique. Après ces études, il amenoit ses disciples à la théologie, & leur faisoit lire tout ce qu'en avoient dit les Anciens, soit grecs, soit barbares, & les exhortoit à ne s'attacher à aucun philosophe, quelque réputation qu'il eût, mais à Dieu seul & à ses préceptes; ensuite il leur expliquoit les saintes écritures, dont il étoit le plus savant interprete de son temps.

Toutes ces belles qualités, jointes à son désintéressement, qui lui attirerent tant de monde, (car depuis qu'il étoit religieux, il n'exigeoit aucun salaire de ses écoliers), ne manquerent pas d'exciter l'envie & la jalousie des autres maîtres, qui voyoient, avec dou-

leur, leurs écoles désertes & leur réputation flétrie. A peine leur nom étoit il connu parmi les savans, depuis qu'*Abeilard* enseignoit. Tel est un petit arbrisseau sous un grand chêne qui, étendant ses branches & ses feuillages, le cache de son ombre, & lui permet à peine d'être apperçu de ceux qui passent.

Tant de célébrité ne pouvoit manquer d'animer ses nouveaux ennemis, entr'autres *Albéric* & *Lotulphe*, professeurs de Rheims, qui s'éleverent contre lui. Mais *Abeilard* triompha de leurs persécutions. C'est dans ces temps qu'il composa, aux instantes prieres de ses écoliers, *un traité de théologie, sur la Trinité*, qui contenoit un abrégé de cette divine science, & qui fut reçu du public avec un applaudissement général. La réputation de cet ouvrage réveilla la fureur de ses ennemis, qui défererent son livre à l'archevêque de Rheims, comme rempli d'héréfies. Ce prélat assembla, en 1120, un concile à Soissons pour le faire condamner. *Abeilard* est cité à ce concile par le légat du pape. Ce procédé surprit extrêmement ce professeur, qui pensa être lapidé en entrant à Soissons. Les prétextes dont s'étoient servi les ennemis pour exciter cet orage, se trouverent faux. Son ouvrage fut remis, pour être examiné

ſcrupuleuſement, entre les mains de ſes deux plus grands adverſaires, qui n'y trouverent rien que de très-orthodoxe. Pendant ce temps, *Abeilard* prêche à Soiſſons avec le plus grand ſuccès. Son mérite lui procure un entretien avec *Albéric* : ce dernier eſt couvert de confuſion. Il triomphe : de ſorte qu'on vit en lui l'accompliſſement de ces paroles de ſaint Jérôme : *Le mérite & la vertu ne manquent jamais d'envieux qui ſe déchaînent contr'eux. Les foudres ne frappent que les montagnes les plus élevées.* Cette penſée, que ce ſaint avoit puiſée dans *Lucain*, peut ſe traduire ainſi :

Ces ſuperbes rochers qui menacent les cieux,
Eprouvent, les premiers, la foudre :
Ces chênes, dont la cime eſt cachée à nos yeux,
Sont les premiers réduits en poudre.
Plus le mérite eſt grand, plus il a d'envieux.

Cependant les ennemis d'*Abeilard* travailloient toujours à le perdre ; ils firent nommer de nouveaux cenſeurs pour examiner, avec la derniere rigueur, ſon *traité de la Trinité :* ils réuſſirent ; &, malgré ſa réputation & ſes amis, *Abeilard* ne put empêcher que ſon livre ne fût condamné au feu. Il eſt obligé, en plein concile, de le brûler lui-même, au

grand étonnement de l'assemblée. Il versa cependant des larmes sur son sort, « lui qui » n'avoit travaillé, comme il le dit lui-» même, que pour la gloire & l'honneur de » l'église. Est-ce là, disoit-il, le salaire de » mes travaux, & la récompense que méritoit » la droiture de mon intention. » On lui avoit donné son cloître pour prison, où il ne manquoit pas de consolation. Quelques mois après il fut remis en liberté. De retour à Saint-Denis, les moines du monastere ne l'y virent pas d'un bon œil, parce qu'il censuroit leurs actions. Son opinion sur saint Denis l'aréopagite, lui attire une nouvelle persécution. Les moines de l'abbaye le font mettre en prison comme criminel d'état. Par la faveur de plusieurs religieux qui voyoient avec peine l'envie de leurs freres contre *Abeilard*, il se sauve de la prison, & se retire dans les états du comte de Champagne, qui le reçoit avec plaisir. Après avoir essuyé plusieurs contradictions avec ses supérieurs à qui il avoit écrit, il a l'avantage de remporter la victoire, & d'obtenir la démission de ses vœux, & sa retraite du couvent de Saint-Denis. Ce savant théologien eut donc la liberté d'aller où il voudroit, d'accord avec l'abbé *Suger*, son supérieur.

L'amour de la solitude engagea *Abeilard*

à se retirer proche de Nogent sur-Seine. Il y fait bâtir, avec la permission de l'évêque Hatton, un oratoire qu'il dédie au Saint-Esprit, & à qui il donne le nom de *Paraclet*, c'est-à dire, *Consolateur*. Sa retraite n'empêche point qu'un grand nombre de disciples viennent l accompagner, & que son mérite lui attiroit de toutes les parties de l'Europe. *Abeilard* dit lui-même, dans l'histoire de ses malheurs : « que la plupart des écoliers qui » étoient en France préféroient le plaisir d'être » pauvrement avec lui à la campagne, à celui » d'être bien logés & nourris délicatement » dans les villes. » Il y enseigne malgré lui la théologie, & compose un nouveau *traité de Morale*. On l'accuse d'hérésie, pour avoir dédié son église au Saint-Esprit. Il se justifie, & confond ses adversaires qui ont recours aux calomnies. *Abeilard* se désole ; il eut beaucoup de peine à se défendre : il réussit cependant, & il est fait abbé de *Saint-Gildas de Ruys*, dans le diocèse de Vannés. Aussi-tôt qu'il eut pris possession de cette abbaye, les religieux n'ayant point une conduite réguliere, il veut y mettre une réforme. *Abeilard* avoit alors quarante-sept ans environ. Le malheur le suivoit par-tout : les moines de *Saint-Gildas* firent souffrir à leur nouvel abbé toutes les persécutions possibles. Le

ſouvenir de ſon cher *Paraclet* augmentoit ſa douleur. Il avoit été ſi ſenſible à la déſolation de ſes diſciples, lorſqu'il les eut abandonnés, que ce ſouvenir ajoutoit encore à ſes peines. Tandis que toutes ces penſées rouloient dans ſon eſprit, la Providence lui fournit une occaſion de ſatisfaire à ſa piété, & d'établir dans le *Paraclet* une communauté de ſaintes religieuſes dont *Héloïſe* ſeroit abbeſſe.

Cette chere épouſe d'*Abeilard*, par ſon exemple & ſes rares qualités, étoit devenue, pour ſes ſœurs, un modele de régularité, ce qui porta ſon abbeſſe à la faire prieure de ſa communauté. Quoiqu'elle n'eût pas encore vingt-huit ans, elle s'acquitta de cet emploi avec beaucoup d'édification. Son érudition, ſon éloquence naturelle la firent briller dans cette charge. Mais ſes inſtructions devenoient inutiles ; leur maiſon d'Argenteuil étoit ſi déréglée, que les religieux de Saint-Denis prirent ce prétexte pour les en chaſſer, & s'y introduire eux mêmes.

Abeilard, ayant appris cette triſte nouvelle, écrivit à *Héloïſe*, & l'invita à venir dans la ſolitude du Paraclet, qu'il lui offrit avec ſes dépendances. Elle accepta ce parti, & fut ſuivie de huit ou dix religieuſes d'Argenteuil qui s'étoient particuliérement atta-

chées à sa personne. Entre ces religieuses, il y avoit deux nieces d'*Abeilard*. Il se crut obligé d'aller sur les lieux pour y recevoir *Héloïse* & ses compagnes, & les mettre lui-même en possession des biens qu'il leur donnoit. Douze ou treize années s'étoient écoulées depuis qu'ils ne s'étoient vus. Je laisse au lecteur à se représenter tous les mouvemens de leurs cœurs dans cette entrevue; & à pénétrer dans leurs premiers entretiens sur tant de disgraces & d'événemens extraordinaires. La donation fut générale, & *Abeilard* ne manqua point de prendre toutes les sûretés nécessaires pour rendre cet établissement stable & de durée. *Héloïse* fut élue, d'une voix unanime, supérieure de cette communauté. *Abeilard*, après les avoir exhorté toutes à l'union & à l'exacte observance de leur regle, retourna à son abbaye de *Saint-Gildas*.

Ces nouvelles habitantes du Paraclet souffrirent extrêmement dans les premieres années de leur établissement. *Héloïse* cependant s'y plaisoit beaucoup. La seule pensée qu'*Abeilard* y avoit demeuré & élevé les bâtimens, donné de savantes leçons de théologie, étoit pour elle un sujet de consolation. Mais elles étoient obligées, pour vivre, de travailler, les revenus ne suffisant

pas seulement pour deux personnes. Elles supportoient leur peine avec joie par la sagesse & les tendres exhortations d'*Héloïse*. Leur pauvreté augmentant de jour en jour, *Abeilard* en étant informé par ses amis, résolut de les aller secourir. Il leur porta le plus d'argent qu'il lui fut possible, & leur procura, par la suite, de plus grandes sommes, par le moyen des personnes qu'il y connoissoit, & qui venoient entendre les savantes instructions qu'il donnoit à ces religieuses. *Milon*, seigneur de Nogent, son oncle *Galo*, autre seigneur champenois, & *Adélaïde*, son épouse, ainsi que la comtesse *Matilde*, furent les principaux bienfaicteurs du Paraclet qui, par leurs libéralités, jouissoit des plus grands revenus en bled, en argent, si bien que, par la suite, cette maison devint un chef-d'ordre.

Quoiqu'*Abeilard* eût attiré toutes les largesses par son mérite & par son crédit, il en attribue toute la gloire à la vertu d'*Héloïse* & de ses religieuses. « En un an, dit-il, elles » acquirent plus de biens & de commodités » temporelles, que je n'aurois pu faire en » cent ans, si je fusse resté au *Paraclet*. » Il ne faut pas s'en étonner, ajoute-t-il, » car *Héloïse* étoit si estimée & si chérie » de tout le monde, que les évêques la » considéroient

» considéroient & l'honoroient comme leur » fille, les abbés comme leur sœur, & les » personnes du siecle comme leur mere, & » que tous admiroient sa prudence, sa dou- » ceur & sa piété. » Ces louanges sont d'autant plus sinceres, qu'*Abeilard* ne voyoit plus *Héloïse*. Elle étoit accablée de visites. Il est vrai que sa conversation charmoit ceux qui la voyoient. Elle avoit une adresse particuliere pour s'acommoder à la portée des esprits, soit qu'elle parlât à des personnes de qualité, à des ecclésiastiques, à des séculiers, soit à des personnes du commun, c'étoit avec tant de graces, qu'on ne sortoit jamais d'auprès d'elle qu'enchanté de ses discours. *Abeilard* ne se possédoit pas de joie. On peut juger de sa consolation en voyant la ferveur de ces religieuses. Il conçut pour ces saintes filles tant de vénération, qu'il forma le dessein de consacrer le reste de ses jours à leur service. Le *Paraclet* étoit pour ce docteur malheureux, ce qu'un port agréable est pour ceux qui ont été long-temps battus de la tempête. Lorsqu'il venoit à comparer la douceur & l'innocence de ces bonnes religieuses, avec l'indocilité & le déréglement des moines de son abbaye, il ne pouvoit se résoudre à y retourner. Tandis qu'il goûtoit ce repos si désiré, ses ennemis attri-

buoient ſes fréquentes viſites au *Paraclet* à ſa paſſion pour *Héloïſe*. Ces bruits ſi déſavantageux à la réputation d'*Abeilard*, le toucherent ſenſiblement (*). Il ſe comparoit à Origene & à St. Jerôme, & il les trouvoit bien plus heureux que lui, puiſqu'ils avoient été exempts de tous ſoupçons, quoique tous les deux fréquentaſſent les dames du monde, & ſe trouvaſſent ſouvent tête à tête avec elles.

Cependant, pour ſa réputation & celle d'*Héloïſe*, il ſe renferma dans ſon abbaye, où il compoſa ſon *traité des Héréſies*. Il réfuta enſuite des chanoines réguliers qui avoient écrit contre l'ordre monaſtique & contre la philoſophie. Tandis que ce ſavant travailloit ſur une matiere ſi épineuſe, il

(*) *Le jéſuite Théophile Raynaud ſe récrie dans ſont* traité des Eunuques, *ſur les excuſes d'*Abeilard. *Il s'efforce de prouver, dans le même traité, avec auſſi peu de critique que de décence, que l'opération faite à* Abeilard *ne le privoit pas entiérement de tous les plaiſirs de l'amour : mais l'exemple des Orientaux qui confient l'honneur de leurs femmes aux eunuques, ſuffit pour mettre* Abeilard *à l'abri de tout ſoupçon.*

souffroit, de la part de ses religieux, les plus cruelles persécutions. Ces monstres, endurcis dans le mal, voyant qu'ils ne pouvoient plus vivre dans le libertinage sous la conduite d'un tel supérieur, résolurent de s'en défaire à quelque prix que ce fût. Ils choisirent à cet effet la voie du poison, comme la plus propre à cacher leur crime. Soit qu'*Abeilard* se doutât de leur dessein, soit qu'il eût découvert leur trame odieuse, il prit si bien ses précautions, qu'ils ne peurent réussir dans leur abominable entreprise.

Dans le temps qu'*Abeilard* pensoit sérieusement à se retirer, on vint lui apporter la nouvelle que le comte de Nantes étoit fort mal, & qu'il souhaiteroit le voir. *Abeilard* partit aussi-tôt pour se rendre auprès de ce prince avec un jeune religieux & un valet pour les servir. Les moines, ravis de l'occasion favorable qui se présentoit, gagnerent le valet par argent, & lui promirent encore une plus grande récompense à son retour, s'il les délivroit de cet insupportable abbé. Ils lui fournirent toutes les drogues nécessaires pour l'empoisonner dans son voyage, lorsqu'il en auroit la facilité. Il ne la trouva point sur la route; mais quand ils furent à Nantes, le malheureux ne manqua pas son coup. *Abeilard*, qui depuis long-

temps n'avoit point vu sa famille,. fut reçu chez son frere *Radulphe* avec la joie & l'amitié que peut inspirer la proximité du sang, jointe à un mérite qui leur faisoit beaucoup d'honneur. Un jour qu'il revenoit de chez son malade, où il avoit resté long-temps, il se trouva si fatigué, qu'il ne voulut point souper. Le jeune religieux qui l'accompagnoit & qui avoit gagné de l'appétit à l'attendre, mangea beaucoup, & ne laissa que peu de chose de ce qui avoit été préparé pour *Abeilard*. A peine fut-il sorti de table, que les convulsions le prirent, & après quelques heures de douleurs très-violentes, il expira entre les bras de son abbé. Le poison parut; les médecins qu'on avoit fait venir en rendirent témoignage; & le scélérat, frappé de l'horreur de son crime, prit la fuite; on ne douta plus de la trahison ni de la perfidie des moines de *Saint-Gildas*.

Abeilard pleura long-temps ce religieux; il s'accusoit de sa mort, & il auroit voulu pouvoir le ressusciter aux dépens de sa propre vie. Toutes les persécutions qu'il essuyoit de la part de ses moines, lui firent prendre la résolution de se retirer de la communauté : il fut même réduit à user des censures de l'église & à les excommunier, ce qui les rendit si furieux, qu'ils cabalerent de nouveau

contre la vie de leur abbé. Une chûte qu'il fit en tombant de cheval les empêcha d'éxécuter leur premier dessein. Après son rétablissement *Abeilard* évita encore plusieurs fois d'être poignardé par ses religieux : la nuit, pour lui aussi périlleuse que le jour, ne le laissoit pas jouir du repos qu'elle procure à toute la nature. Sa terrible situation lui faisoit faire mille réflexions plus accablantes les unes que les autres.

C'est dans ces entrefaites qu'un de ses amis, dans le voisinage du *Paraclet*, lui écrivit une lettre de douleur, dans laquelle il lui faisoit part de tous ses chagrins & d'une perte considérable qu'il venoit de faire : il demandoit à *Abeilard* un mot de consolation. La réponse de ce savant abbé fait le sujet de cette excellente lettre qu'on a mise à la tête de ses ouvrages, & dont nous avons tiré les principales circonstances de sa vie. Cette lettre, qui n'avoit été écrite que pour un particulier, tomba par hasard dans les mains d'*Héloïse*. Elle en connut aussi-tôt le caractere, & cette vue réveilla dans son cœur les sentimens les plus tendres & les plus vifs qu'elle avoit eus autrefois. Le récit qu'*Abeilard* y faisoit de toutes ses aventures, auxquelles elle avoit tant de part, la toucha vivement : elle ne put s'empêcher de lui écrire. C'est ce qui

produisit ces fameuses lettres qui nous restent d'eux, & qui peignent si bien les combats de la nature & de la grace. Nous en avons une traduction assez bien faite, & qui compose deux vol. *in*-12, avec le texte original à côté. Le célebre M. Pope en a fait sentir toutes les beautés, & a fait une épître d'*Héloïse* à *Abeilard*, qui est une imitation amplifiée poétique, que nous avons mise en tête de ce recueil qui doit être précieux à tous les cœurs sensibles.

Avant qu'*Héloïse* eût connoissance de la lettre qu'*Abeilard* avoit écrite à son ami, son monastere augmentoit de jour en jour, par un grand nombre de demoiselles qu'elle avoit reçues & qui avoient apporté des dots considérables. Elle avoit obtenu du Saint-Siége des priviléges, & dans une de ces bulles, accordées par Innocent II, *Héloïse* fut traitée d'abbesse *du Paraclet*.

Tel étoit l'état de l'abbaye *du Paraclet* lorsque la lettre dont nous venons de parler tomba entre les mains d'*Héloïse*. Elle la lut avec toute l'avidité que son attachement à la personne d'*Abeilard* pouvoit lui inspirer. Elle sentit son ancienne passion se réveiller par les plus secretes circonstances de son amour qui y étoient décrites. Son cœur perdit beaucoup de sa tranquillité : enfin elle éprouva toutes

les agitations qui accompagnent une paſſion mal éteinte, ou qu'on ne combat que foiblement. Elle ne trouva de ſoulagement à ſes maux qu'en les expliquant à l'objet qui les cauſoit : ce fut le ſujet de cette premiere lettre qu'elle lui écrivit : lettre toute pleine d'eſprit, d'érudition & d'éloquence. La piété, la généroſité, la force de l'amour conjugal y paroiſſoient tour-à-tour, & tout y eſt exprimé avec tant de grace & de délicateſſe, qu'on ne ſait ce qu'on doit le plus admirer, ou des généreux mouvemens de ſon cœur, ou de la beauté de ſon eſprit. Elle commence ainſi :

C'eſt à ſon maître, c'eſt à ſon pere, c'eſt à ſon frere, c'eſt à ſon époux, qu'une ſervante, une fille, une ſœur, une épouſe : &c. ; pour renfermer en un mot tout ce que ces noms ont de ſoumis, de reſpectueux & de tendre,

C'eſt à ſon Abeilard qu'Héloïſe écrit.

Dans la réponſe qu'*Abeilard* fit à la lettre d'*Héloïſe*, il lui declare qu'il deſire qu'après ſa mort ſon corps ſoit porté dans leur monaſtere, pour y être inhumé. Cette lettre, loin de conſoler *Héloïſe*, l'accable de chagrin. Elle lui en fait des reproches ſi touchans & ſi pathétiques, qu'on a peine à retenir ſes larmes en les liſant.

La renommée publioit tant de merveilles d'*Héloïse*, que St. Bernard vint lui rendre visite. La réputation de cette illustre abbesse l'attira au *Paraclet*. Il fut enchanté de sa profonde érudition, sur-tout lorsqu'elle lui prouva, (sur une petite discussion qu'il eut avec elle) par le grec, l'hébreu, l'Ecriture & les Peres, qu'elle avoit raison. Il sortit, satisfait de la grace, de la modestie, de la capacité & de la religion qu'il avoit trouvée dans cette abbesse, & il fut tout aussi édifié de ses religieuses.

Quelque temps après *Abeilard* ne pouvant vivre heureux au milieu de ses moines, & desirant revoir *Héloïse*, qui l'invitoit souvent par ses lettres à la venir voir, succomba à la tentation d'aller passer quelques mois au *Paraclet*, où la Providence voulut qu'il trouvât le comble des malheurs auquel il ne s'attendoit pas. Il écrivoit toujours, & sa grande réputation excita encore la jalousie de ses envieux. Il est vrai qu'*Abeilard* avoit un furieux entêtement pour sa dialectique, tirée des écrits d'Aristote ; ce qui lui fit donner le surnom de *dialecticien*. La cruelle affaire, que ce savant théologien avoit eue, il y a vingt ans, au concile de Soissons, se renouvella. L'abbé de *Saint-Thierry* s'éleve contre lui, & l'accuse d'héréfie. *Abeilard*, persé-

cuté, eſt obligé de ſe retirer de Sens, & en appelle à Rome. Les propoſitions avancées dans ſes ouvrages ne furent pas moins condamnées dans le concile que les provinces de Rheims & de Sens célébroient en la préſence du roi Louis *le Jeune*, en 1140. *Abeilard* travaille à ſa juſtification. Il envoie ſa profeſſion de foi à *Héloïſe*, & l'adreſſe enſuite à tous les fideles. Pour défendre ſa cauſe, il croit devoir aller à Rome, mais l'abbé de Cluny l'en empêcha, l'engagea à reſter chez lui, en lui promettant de le réconcilier avec St. Bernard qui, dans cette malheureuſe affaire, étoit ſon plus grand ennemi. *Abeilard*, qui ne demandoit que la paix, ſe rend aux ſolides raiſons de l'abbé de Cluny, &, au moyen de l'abbé de Cîteaux, il le réconcilie avec St. Bernard. Plus *Abeilard* éprouvoit de diſgraces, plus il cherchoit à faire pénitence. Auſſi; depuis ſa retraite dans Cluny, loin de réfléchir ſur les triſtes événemens de ſa vie, il pria même ſes amis de ne le plus entretenir de ſes malheurs. *Pierre le Vénérable*, ſon ſupérieur, avance qu'on ne vit jamais un plus grand dévouement dans St. Martin, ni dans St. Germain, plus d'humilité. Le pape, informé par les lettres de l'abbé de Cluny, de la conduite ſi édifiante d'*Abeilard*,

témoigna du regret de l'avoir traité avec tant de rigueur. Il le rétablit dans ses droits & ses prérogatives : mais ces nouvelles faveurs ne servirent qu'à le rendre plus humble, & à donner plus d'essor à sa piété. *Abeilard* ne put jouir long-temps des avantages de la santé. Son corps devint si affoibli par les austérités & les jeûnes, que depuis le sommet de la tête jusqu'aux pieds, il fut couvert d'une espece d'ulcere ; quelque situation qu'il prît, il ne pouvoit y rester sans de grandes douleurs. Son supérieur l'obligea d'aller prendre l'air de la campagne. A peine fut-il arrivé au prieuré de Saint-Marcel, à Châlons-sur-Saone, que sa santé commençoit à se rétablir; mais ne pouvant résister à la trop grande vivacité de l'air, il retomba plus dangereusement malade. Ce grand homme vit la mort s'approcher de lui & n'en fut point troublé. Depuis ses souffrances & les peines excessives qu'il avoit essuyées pendant le cours de sa vie, il l'attendoit de jour en jour comme un terme à ses malheurs. Il y avoit déja long-temps qu'il avoit cessé toute correspondance avec *Héloïse*. Son ame ne s'occupoit plus que de Dieu & de l'Eternité. Dans ses derniers jours, l'espérance d'une vie plus heureuse en l'autre monde, l'ani-

moit. Il reçut, avec la plus grande joie, le ſaint Viatique, & quelques heures après il rendit le dernier ſoupir, le 21 Avril 1142, âgé de 63 ans.



TRADUCTION

Des épitaphes D'ABEILARD *composées en latin par* Pierre le Vénérable, *abbé de Cluny.*

QUE les Grecs vantent leurs sept sages;
Que Socrate & Platon reçoivent leurs hommages,
Aussi-bien qu'Aristote : un seul de nos docteurs,
Pierre *Abeilard*, a droit d'exiger ces honneurs.
Il fut de son vivant le Socrate de France,
Le Platon d'Italie : il fut de l'éloquence
Le maître & le modele; il sut gagner les cœurs,
Et suspendre l'esprit de tous ses auditeurs :
Subtil, ingénieux, & puissant en parole,
Il se fit admirer de l'un à l'autre pole;
Tout lui céda. C'est peu. Ce héros des savans,
Ce fameux Aristote, à la fin de ses ans,
Remporta sur soi-même une insigne victoire,
Et mit toute sa gloire
A vivre dans Cluny, disciple de la Croix.
Ce fut là la sagesse, & ce fut là son choix.
C'est ainsi qu'il mourut l'onzieme des kalendes

De

De notre mois de mai : croyons que nos offrandes
L'uniront au plutôt à la ſource des biens,
A ceux qui ſont vraiment philoſophes chrétiens.



AUTRE ÉPITAPHE

D'*ABEILARD*, *par le même.*

PIERRE, qu'on regardoit comme un second
Homere,
Est uni maintenant à la pierre angulaire,
Sans qu'il puisse jamais en être détaché.
Quoique sous cette pierre il demeure caché,
Il brille toutefois au-dessus des étoiles,
Et voit la vérité sans figure & sans voiles.
Le soleil de la France, hélas, est éclipsé !
Par elle tout est nuit, *Pierre* étant trépassé.
Il fut tout ce qu'un homme ici-bas peut
connoître,
Et voyoit les savans devant lui disparoître.
Maître de tous les arts, & jamais écolier,
Il faisoit sous ses loix tout le monde plier.
O vous ! sacré séjour de la philosophie,
Ecoles, votre prince, hélas, n'est plus en vie !
C'en est fait ; venez voir cet éclatant flam-
beau,
Le fameux *Abeilard* caché dans un tombeau.
Le vingtieme d'avril vit mourir ce grand
homme,
Si célebre autrefois dans la France & dans
Rome.

Seul entre les mortels, seul avant son trépas,
Il fut tout ce qui peut être appris ici-bas.

Ces éloges ne peuvent être suspects. Ils partent d'une plume qui a toujours été si consacrée à la vérité, qu'on ne peut les soupçonner de flatterie. *Abeilard* étoit l'homme le plus éclairé de son siecle. Il étoit grammairien, orateur, poëte, musicien, philosophe, théologien, mathématicien, astronome, jurisconsulte, savoit cinq ou six langues. Il n'ignoroit rien de l'histoire sacrée & profane : c'est même à lui à qui l'on doit la philosophie scholastique.

Abeilard étoit un de ces génies heureux qui tirent tout de leur propre fonds, qui viennent au monde pour être les maîtres des autres, qui n'ont qu'à se montrer pour plaire, & pour enlever l'estime du public: & si un homme aussi célebre a essuyé tant d'infortunes, on peut dire que son mérite seul les lui a attirées.

A peine l'abbé de Cluny eut-il rendu les derniers devoirs à *Abeilard*, qu'il écrivit à *Héloïse* la perte qu'elle venoit de faire. L'impression que cette triste nouvelle fit sur son cœur est au-dessus de toute expression. Elle eut besoin de la force de son esprit, & de ce grand courage qu'elle avoit naturellement,

pour ne point fuccomber à la jufte douleur qui l'accabloit. Cette chere époufe n'avoit jamais rien tant appréhendé que de furvivre à fon mari. Sa jeuneffe, fi précieufe pour toutes les perfonnes de fon fexe, ne faifoit que l'irriter ; elle prévoyoit que, felon l'ordre de la nature, elle lui conferveroit la vie dans un temps où elle voudroit en être privée. Elle craignoit d'effuyer les terribles affauts que fon amour pour *Abeilard* devoit lui livrer.

Héloïfe ne put cependant modérer fa douleur, à la nouvelle de la mort de fon digne époux. Elle tomba évanouie à la lecture de la lettre du vénérable abbé ; & l'on crut même que fon ame étoit allée fe réunir à celle d'*Abeilard* : elle revint pourtant à elle-même, & fans jetter une feule larme, elle leva les yeux au ciel. Les triftes foupirs qu'elle pouffoit, firent mieux connoître fon extrême douleur, que tous les pleurs qu'elle auroit verfés. Enfin, jamais femme n'a pouffé l'amour conjugal au point d'élévation qu'*Héloïfe* l'a porté. Le mérite perfonnel, & les rares qualités d'*Abeilard* avoient tellement ravi toutes les puiffances de fon ame, qu'il lui auroit été impoffible de trouver fur la terre quelqu'autre objet capable de l'attacher. *Héloïfe* avoit alors quarante-un ans, & poffédoit encore tous les agrémens de la jeuneffe.

Elle ne manqua pas de répondre à l'abbé de Cluny, & elle lia même un commerce de lettres latines avec ce saint abbé, à qui elle ne cessa de demander, avec instance, le corps d'*Abeilard*. Elle lui représenta, par de si vives raisons, la justice qu'il y avoit de lui donner, au moins après sa mort, un époux qu'elle n'avoit pu posséder pendant sa vie, que ce vénérable abbé ne put le lui refuser. Il savoit qu'*Abeilard* avoit toujours desiré d'être enterré au *Paraclet*; qu'il avoit même mandé à *Héloïse*, qu'en quelque lieu qu'il mourût, il vouloit que son corps y fût porté. Ce pieux abbé exigea de l'abbesse du *Paraclet*, le plus grand secret, en lui promettant de profiter d'un moment favorable, pour l'accomplissement de ses volontés. Sous le prétexte de quelques affaires, il se transporta au prieuré de *Saint-Marcel*; & là, une nuit, pendant que les religieux reposoient, il fit exhumer le corps d'*Abeilard*, & partit aussi-tôt avec ce dépôt pour se rendre au *Paraclet*. Il y arriva le 16 novembre. Sa présence causa à *Héloïse* des mouvemens si différens, qu'il seroit impossible de les exprimer.

Ce précieux dépôt si desiré, la consolation pour ses filles, d'avoir chez elles le corps de leur fondateur, de leur pere, & de leur

maître ; tout cela ne pouvoit manquer de faire quelque sensation à *Héloïse* : mais d'un autre côté, la vue de cet époux si cher, dans un cercueil, le souvenir accablant de la perte irréparable qu'elle avoit faite : en un mot, la mort d'*Abeilard* qui étoit présente à ses yeux, sans qu'elle pût se la dissimuler davantage : quel sujet de douleur ! Elle s'augmenta beaucoup par les chants lugubres de l'église, par la pompe funebre avec laquelle on reçut le corps du défunt, & par les obseques qu'on lui fit. On porta le corps d'*Abeilard* dans le sépulcre qu'*Héloïse* lui avoit fait préparer. Il étoit disposé de telle maniere qu'une partie se trouvoit dans l'église, & l'autre dans le chœur des religieuses.

L'abbé de Cluny, pénétré du mérite & de la haute réputation que s'étoit acquis l'abbesse du *Paraclet*, n'épargna rien pour l'attirer avec une partie de sa communauté dans le voisinage de Cluny : mais il s'y prit trop tard. Lorsqu'elle se vit en possession de ce qu'elle souhaitoit avec tant d'ardeur, elle ne pensa plus qu'au déshonneur qu'elle feroit à la mémoire de son cher époux, si elle abandonnoit sa fondation. Le seul plaisir qu'elle sentoit, en pensant qu'elle habitoit la même cellule où il avoit demeuré, & qu'elle ne pouvoit faire un pas dans le monastere,

ſans marcher ſur les traces de ſon cher *Abeilard*, dont elle avoit le corps devant les yeux, l'arrêtoit : elle contracta cependant une étroite amitié avec l'abbé de Cluny, qui fut cimentée par toutes les marques que la piété & la religion y peuvent ajouter. Ce reſpectable abbé s'en retourna plein d'eſtime & de vénération pour le *Paraclet* ; mais, ſur-tout, charmé d'*Héloïſe*, dont il ne pouvoit aſſez faire l'éloge. A ſon retour, *Héloïſe* ne manqua pas de lui écrire une lettre de remercimens, de tous les avantages que ſa viſite lui avoit procurés, ainſi qu'à ſes religieuſes.

Héloïſe ne ſe regarda plus que comme une veuve déſolée. *Abeilard* n'exiſtant plus, le reſte du monde lui parut indigne de ſes ſoins & de ſes empreſſemens. Son occupation étoit de pleurer & de gémir. On la voyoit jour & nuit au tombeau de ſon cher époux. Il falloit faire violence pour l'en arracher, & l'obliger de prendre du repos & de la nourriture ; c'eſt ainſi que cette vertueuſe femme paſſa les vingt-deux années qu'elle ſurvécut à *Abeilard*. Le monde ne vit plus *Héloïſe* ; plus de compagnie, plus de viſite, plus de parloir pour elle ; à peine la rencontroit-on dans le monaſtere. Elle étoit, ou enfermée dans ſa chambre, ou auprès du tombeau de ſon époux. Ses larmes coulerent

si long-temps, qu'elles ternirent la beauté de son visage; une triste pâleur prit la place de sa couleur naturelle : ses yeux perdirent tout leur feu, & tout son corps fut abattu par la douleur. Elle devint l'exemple de sa communauté par ses austérités & sa pénitence. Elle dressa même des constitutions (1), non-seulement pour les religieuses du *Paraclet*, mais encore pour les monasteres de sa dépendance. Elle obtint divers priviléges du saint siége, & le pape Luce II confirma tous ceux que ses prédécesseurs lui avoient accordés. La bulle qui lui fut adressée est du 17 mars 1143, & *Héloïse* y est traitée d'abbesse de la sainte Trinité. Elle obtint depuis plusieurs bulles, & la derniere grace qui lui fut accordée par le saint siége, est une bulle d'Alexandre III, le même pape qui a canonisé saint Bernard. Elle est datée de Paris, le 6 avril 1163, vingt-un ans après la mort d'*Abeilard*.

Après toutes les précautions que cette habile supérieure avoit prises pour le bien de sa congrégation, elle ne pensa plus qu'à inspirer à ses religieuses les sentimens les plus saints & les plus élevés. Prieres, ins-

(1) Voyez *ces constitutions dans la Vie d'*Abeilard, *imprimée en* 1720, tom. II, p. 255.

tructions, exemples, réglemens, exhortations, tout entroit dans sa conduite, & tout lui réussissoit. Sa douceur étoit un charme qui gagnoit tous les cœurs, qui applanissoit toutes les difficultés, qui surmontoit tous les obstacles. Son éloquence persuadoit tout ce qu'elle vouloit.

Une fievre violente & d'autres indispositions firent connoître à *Héloïse* que sa fin approchoit. Elle ne s'en alarma point. Son cœur étoit détaché de la vie présente; elle se disposa à ce dernier passage avec ce courage héroïque qui ne l'avoit jamais abandonnée. Elle consoloit ses filles qui concevoient la grandeur de la perte qu'elles alloient faire; elle les exhortoit, les encourageoit. Après avoir reçu les derniers sacremens, elle leur donna sa bénédiction, en leur ordonnant de l'enterrer avec leur fondateur. Elle mourut un dimanche, le 17 de Mai 1164, comme *Abeilard*, dans son année climatérique, âgée de soixante-trois ans. *Héloïse*, en ordonnant de la mettre dans le tombeau d'*Abeilard*, a voulu faire connoître à la postérité, que l'amour qu'elle avoit pour lui étoit aussi pur que légitime; & quoique des critiques superstitieux aient cru voir, dans cette disposition, des restes de la flamme qu'elle avoit sentie pour *Abeilard* dans sa jeunesse, il

étoit juste cependant que la mort ne séparât point ceux qui, durant leur vie, n'avoient qu'un cœur & une ame.

Tout ce qu'il y avoit de considérable dans la province, soit dans l'église, soit dans l'épée, soit dans la robe, honorerent de leur présence ses funérailles, & accompagnerent de leurs larmes son corps jusqu'au tombeau. Leur piété fut récompensée par la vue d'un prodige, dont on trouve peu d'exemples dans l'histoire. On assure que lorsqu'on eut ouvert le tombeau d'*Abeilard*, & qu'on fut sur le point d'y descendre le corps d'*Héloïse*, ce fidele époux qui l'attendoit depuis vingt-deux ans, étendit ses bras pour la recevoir, & l'ayant serrée contre sa poitrine, laissa à toute la postérité un exemple frappant & inimitable de la fidélité de l'amour conjugal jusqu'après sa vie, & fit connoître que le parfait amour est plus fort que la mort, puisque dans leurs personnes il ne fut pas éteint par la mort même. Ce fait, qui ne sera pas cru des esprits forts, est cependant attesté par des auteurs dignes de foi (*). *Saint Grégoire de Tours* nous rapporte une

(*) Voyez *Chron. Turon. Quercet. in not. ad Epist.* ABEIL. page 1195.

ſemblable hiſtoire d'un ſénateur de Dijon, nommé *Hilaire*, qui, après avoir vécu dans une parfaite union avec ſon épouſe, leva ſes mains pour l'embraſſer, lorſque, quelques années après, on la mettoit dans le même tombeau. Pareil événement arriva encore du temps de Tertullien, qui en rapporte tout au long l'hiſtoire dans ſon livre de l'*Ame*. Si nous ajoutons foi à ces auteurs célebres, la circonſtance de la ſépulture d'*Héloïſe* ne paroîtra plus incroyable.

Malgré tous les changemens qu'on a faits depuis tant de ſiecles au tombeau de ces malheureux époux, on a toujours reſpecté une ſi ſainte & ſi rare union. Perſonne n'a oſé ſéparer ce que la nature avoit joint par des liens ſi merveilleux. On fit graver quatre vers latins, à la louange d'*Héloïſe*, ſur ſon tombeau; mais comme ils ſont d'une baſſe latinité, nous les rapporterons tels qu'ils ont été traduits en notre langue.

Ci gît cette ſavante abbeſſe,
Héloïſe eſt ſon nom;
De ce lieu d'oraiſon,
La fondatrice & la maîtreſſe.
L'eſprit conſolateur en a fait ſa maiſon;
Avec lui dans Sion,
Elle repoſe en paix, & pleine d'allégreſſe.

Que ses mérites, que ses voeux,
Nous fassent de la terre élever jusqu'aux
cieux !

Ces vers sont bien peu de chose pour une personne d'un mérite aussi rare. L'épitaphe suivante, faite depuis, nous a paru plus digne de cette illustre femme.

Ce tombeau, d'*Héloïse* ensevelit les cendres.
Monument précieux pour tous les amans
tendres !
Epouse sans époux, & veuve avant sa mort.
Héloïse, à vingt ans, subit ce triste sort.
Sa beauté, son esprit, sa science profonde,
La firent admirer des quatre coins du monde.
La mort, qui détruit tout, l'a rejointe à jamais
A son cher *Abeilard* l'objet de ses souhaits.

On peut dire, en faveur d'*Héloïse*, que depuis qu'elle eut quitté le monde pour se faire religieuse, jusqu'au dernier jour de sa vie, elle a eu une estime & un applaudissement universels. De tous les écrivains, dont le nombre est infini, qui ont fait mention de cette femme célebre, dans leurs ouvrages, il ne s'en trouve aucun qui en dise du mal : chose étonnante, lorsqu'on a fait, comme

Héloïse,

Héloïse, ſur le théatre de cette vie, un perſonnage auſſi diſtingué.

Il y a plus de ſix ſiecles qu'*Abeilard* & *Héloïſe* n'exiſtent plus ; mais leur mémoire a toujours été ſi précieuſe aux ames tendres & ſenſibles, que la poſtérité n'oubliera jamais leurs infortunes. Il ſemble qu'*Héloïſe* l'ait prédit, lorſque dans ſa premiere lettre elle écrit à *Abeilard* :

Ainſi l'on parlera de nous, de nos ardeurs,
Tant que le tendre Amour régnera dans les cœurs.

Fin de la Vie d'Abeilard & d'Héloïſe.



*Il est peu de livres qui aient fait mention de la lettre qu'*Abeilard *écrivit à Philinte son ami, dont une copie tomba, par hasard, entre les mains* d'Héloïse : *nous commençons ce recueil précieux par cette lettre, comme ayant donné lieu à toutes celles que nous avons* d'Héloïse *&* d'Abeilard, *d'après lesquelles* M. le Comte de Bussy Rabutin, *& le célebre* Pope *ont composé leurs fameuses lettres, qui ont servi de modeles à messieurs* de Beauchamps, Colardeau, Dorat, Feutry, Saurin, Mercier, G** Dourxigné, C**, *&c. dont les épîtres imitées & mises en vers, ajoutent à la richesse de cette collection.*

Cette lettre n'étant qu'un récit de la vie d'Abeilard *&* d'Héloïse, *nous y renvoyons souvent le lecteur, afin de ne pas répéter ce qui a déja été dit de ces époux malheureux.*



LETTRE
D'ABEILARD
A SON AMI.

APrès le trifte récit que vous m'avez fait des malheurs que vous avez éprouvés, vous avez befoin de confolation, je le fais; mais croyez-vous, *Philinte*, être le feul homme à plaindre dans l'univers? Hélas! à qui vous adreffez-vous? Comme ami véritable, j'ai pris part à vos juftes douleurs : que ne vous ai-je pas dit pour effuyer vos larmes? J'ai épuifé toute ma philofophie, afin d'adoucir les bleffures que la fortune vous avoit faites. Tous mes foins ont donc été inutiles : pourquoi vous occuper toujours de vos chagrins? L'homme fage doit fe foutenir, & ne pas s'abandonner à lui-même. S'il eft un moyen de vous confoler, je le trouve dans l'amitié que j'ai conçue pour vous. Connoiffez tous mes malheurs; les vôtres vous paroîtront moins fenfibles, lorfque vous les comparerez

avec ceux qu'a souffert le plus tendre & le plus malheureux des hommes. Il faut être mon ami, comme vous l'êtes, pour me résoudre à vous tracer ici des événemens qui ne peuvent se présenter à mon esprit, sans pénétrer mon cœur d'une affliction mortelle. Puisse le long enchaînement de mes maux calmer les soucis de votre ame, & rendre à la mienne cette douce tranquillité qu'elle ne peut trouver qu'après la destruction de ce misérable individu qui la renferme, & pour l'anéantissement duquel je prie Dieu tous les jours. . . .

Abeilard *fait ici l'histoire de ses amours & de ses infortunes. Nous renvoyons le lecteur à la vie de cet illustre malheureux, qui précede cette lettre : nous rapporterons seulement les passages suivans qui nous ont paru mériter quelqu'attention ;* Abeilard, *après avoir triomphé de ses ennemis, continue ainsi sa lettre :*

Les orages étoient évanouis ; je me voyois dans le port ; tous les traits de mes ennemis étoient émoussés & sans force : heureux, si j'avois su profiter de ma victoire ! Ah ! lorsque l'esprit est content, qu'il est difficile de défendre son cœur du funeste poison de l'amour ! Vous allez connoître, *Philinte*, toutes mes foiblesses ; je crois que tous les hommes

Pour moi, qui ne sens que vos maux, je ne vous dis rien de l'état où je suis pour l'amour de vous. Seule, affligée, & sans consolation, car je ne puis en recevoir que de votre part, & je ne reçois pas même de vos nouvelles, ne me refusez pas au moins ce secours, je vous en conjure, & me faites un récit fidele de tout ce qui vous regarde, quelque douloureux qu'il soit.

S'il est vrai que les peines partagées sont plus légeres, vous souffrirez moins quand vous m'aurez conté les vôtres. Ne dites pas, pour vous excuser, que vous voulez épargner mes larmes; votre silence m'en coûte autant que le récit de vos malheurs : d'ailleurs, si vous voulez attendre, pour m'écrire, que vous ayiez des choses agréables à me mander, j'ai peur que vous n'attendiez trop long-temps. La fortune & la vertu s'accordent rarement. Si vous étiez moins sage vous seriez plus heureux : donnez moi donc le plaisir de recevoir de vos lettres, sans attendre un miracle de la fortune. C'est en votre absence la seule joie que je puisse sentir; & c'est de cette joie que Séneque, que vous me fîtes lire, se laissoit pénétrer, tout philosophe qu'il étoit, quand il recevoit des lettres de Lucile. En attendant que vous me donniez le même plaisir, je goûte celui de regarder

souvent votre portrait : je le néglige quand je vous vois, votre absence le rend meilleur ; mais, si la peinture donne tant de plaisir, quelle joie n'inspirent point les lettres ; elles, qui parlent, qui allument & qui nourrissent le feu de nos passions ! Un plaisir si innocent ne nous est pas défendu ; ne perdons point, par nos négligences, la seule consolation qui nous reste : je lirai dans vos lettres que vous êtes mon époux, je vous parlerai dans les miennes comme votre épouse ; &, malgré vos malheurs, vous me serez toujours tout ce que vous voudrez être C'est pour soulager les personnes enfermées comme moi, que les lettres ont été inventées ; je porterai les vôtres sur mon sein, je les baiserai sans cesse ; mais je ne veux point qu'elles vous coûtent de peines : écrivez-moi sans application, avec négligence ; que votre cœur me parle, & non votre esprit. Je ne saurois plus vivre, si vous ne me dites que vous m'aimez. Ce langage vous doit être si naturel, que je ne crois pas que vous puissiez en tenir un autre ; d'ailleurs, il est juste que vous refermiez, par quelque nouvelle marque d'amour, les blessures que vous avez ouvertes dans mon ame par le détail que vous faites à votre ami de nos malheurs. Ce n'est pas que je vous reproche l'innocent

artifice dont vous vous êtes servi pour consoler un affligé, en comparant sa misere à une plus grande : la charité est ingénieuse, & je vous en loue ; mais vous nous devez encore quelque chose de plus qu'à cet ami.

On nous appelle vos sœurs, nous nous disons vos filles, & s'il y avoit dans la nature des termes plus tendres, nous nous en servirions pour vous marquer ce que nous vous sommes, & vous faire souvenir de ce que vous nous devez. Pour nous, quand nous serions assez ingrates pour oublier la reconnoissance que nous vous devons, cette église, ces autels, cette maison nous en parlent assez ; c'est vous qui avez sanctifié ce lieu qui n'étoit connu que par des vols & par des meurtres, & qui avez fait une maison de prieres, d'une retraite de voleurs. Ces cloîtres-ci ne doivent rien aux aumônes publiques ; les usures & les pénitences des publicains ne nous ont point enrichies ; vous seul nous avez tout donné : c'est à vous que ce jeune plant doit tout ce qu'il est.

Quoique la grace de la vocation semble être ici assurée par une clôture & par des vœux ; quoique les pointes de nos grilles en défendent les approches, cette seve d'Adam, qui monte insensiblement jusqu'au cœur, nous le corrompra, si vous ne nous aidez à le conserver.

. Je fais que vous ne demeurez pas oiſif : mais ce n'eſt pas pour nous que vous travaillez : vous jettez devant les pourceaux les richeſſes de l'évangile, & vous négligez des brebis innocentes qui vous ſuivroient ſur le haut des montagnes.

Mais je m'apperçois que je n'oſe pas ſeulement vous parler en mon nom : cependant devrois-je employer, pour vous toucher, d'autres intérêts & d'autres pleurs que les miens? Les Auguſtins, les Tertulliens, les Jérômes ont écrit à des Paules, à des Eudoxes, à des Ménalies. Quand vous liſez ces noms, oubliez-vous le mien? Ne devriez-vous pas me former à la vertu avec St. Jérôme, me prêcher la vérité avec Tertullien, me parler de la grace avec St. Auguſtin? Votre ſcience ne doit point être pour moi un bien ſtérile; de plus, en m'écrivant, vous écrivez à votre épouſe; le ſacrement a rendu notre commerce hors de ſcandale : vous pouvez même me voir ſans danger. Quand nos vœux ne ſeroient pas un obſtacle à nos plaiſirs, & que nous pourrions les oublier, la cruauté de mon oncle à votre égard ne nous laiſſe rien à craindre de notre tendreſſe. Ne me fuyez donc plus, écoutez mes ſoupirs, ſoyez en le témoin, puiſque vous en êtes la cauſe. Si je ſuis ici par raiſon, perſuadez-moi d'y demeurer par vertu.

cellules sont tapissées de napes de cerfs, &c. J'éprouve chaque jour de nouveaux périls : je crois à tous momens voir sur ma tête un glaive suspendu ; que vous dirai-je enfin ? je me vois seul abandonné à tous mes chagrins. Je regrette le *Paraclet* que j'ai quitté ; je souhaite le revoir..... Ah, mon ami ! l'amour que mon cœur conserve toujours pour *Héloïse*, ne me séduit-il point ? Je n'ai pu encore en triompher dans ma solitude...... je pousse des soupirs, je verse des larmes de sang..... Le nom d'*Héloïse* m'échape ; je prends plaisir à le prononcer... Je me plains de la rigueur du ciel à mon égard..... Ai-je donc mérité tant de disgraces ? Il le faut croire, puisqu'elles me sont arrivées. Si le monde vous hait, *Philinte*, vous voyez comme il m'a haï. Allons, faisons des efforts sur nous-mêmes ; profitons de nos malheurs ; résignons-nous entiérement à la volonté d'un Dieu qui n'afflige que ceux qu'il aime.... Hélas ! je vous donne ici des leçons : heureux, si moi-même je peux les mettre en usage !.... Adieu.



REMARQUE DE L'ÉDITEUR.

Cette lettre, traduite du latin, a pour titre : Historia calamitatum ABELARDI ; *elle renferme des pensées qu'on ne peut rendre en françois sans blesser les oreilles chastes. Entr'autres, ces passages, lorsqu'*Abeilard *dit qu'il se servoit du prétexte d'enseigner* Héloïse, *pour lui faire l'amour.* Primùm domo unà conjungimur, postmodùm animo, sub occasione igitur disciplinæ amori penitùs vacabamus, & secretos recessus quos amor optabat, studium lectionis offerebat. Apertis itaque libris plura de amore quàm de lectione verba se ingerebant ; plura erant oscula quàm sententiæ, sæpiùs ad sinus quàm ad libros deducebantur manus.... Quoque minus suspicionis haberemus, verbera quandoque dabat amor non furor, gratia non ira.. . Quid denique nullus à cupidis intermissus est gradus amoris, & si quid insolitum amor excogitare potuit est additum. *Héloïse, pour détourner son amant de l'épouser, s'exprime ainsi :* Pro periculo & pro dedecore Abelardi, Heloissa dehortabat me à nuptiis, nuptiæ [illegible] conveniunt cum philosophiâ, quæ enim [illegible]ventio scholarium ad pedissequas, scrip[illegible]orum ad cunabula ; librorum ad colos,

calamorum ad fuſos. . . . *Héloïſe, ſur les malheurs d'Abeilard, peint ainſi ſes ſentimens* : Deus immaculatum non pertulit thorum qui diù antè ſuſtinuerat pollutum ; quid ex adulterio promerentur alii, tu ex matrimonio incurriſti ; non cum priſtinis, vacaremus voluptatibus, ſed cum ad tempus ſegregati caſtiùs viveremus.

Il eſt beaucoup d'autres paſſages qu'on ne pourroit traduire librement, tel que celui-ci. C'eſt Héloïſe qui parle : Te magis offendere quàm Deum vereor, tibi placere ampliùs quàm ipſi appeto. *Jamais la traduction françoiſe de cette ſuſcription de lettre n'aura le mérite du latin*. Domino ſuo, imò patri ; conjugi ſuo, imò fratri ; ancilla ſua, imò filia ; ipſius uxor, imò ſoror ; Abelardo, Heloiſſa.

Nous ne craignons pas de dire que les expreſſions d'Héloïſe ſont beaucoup plus recherchées dans ſes lettres, & qu'il y a plus d'élégance dans ſa latinité que dans celle d'Abeilard.





LETTRES

LETTRES
VÉRITABLES
D'HÉLOÏSE
A ABEILARD,
AVEC LES RÉPONSES
D'ABEILARD A HÉLOÏSE,

Traduites librement d'après les Lettres originales latines,

PAR M. LE COMTE DE BUSSY RABUTIN.

AVIS.

Le traducteur de ces lettres *est si connu dans la république littéraire, que nous sommes dispensés d'en faire l'éloge.*

Ses lettres *à madame la marquise* de Sévigné, *& à M.* de Coulange, *&c. ses parens & ses amis, sont des chefs-d'œuvres de style & d'élocution.*

Quant à celles-ci, *il suffit de dire que le célebre poëte* Malherbe *les a insérées dans sa grammaire françoise, comme un morceau digne de la plus grande pureté de notre langue.*





LETTRE D'HÉLOÏSE A ABEILARD.

IL y a quelque temps que l'on m'apporta par hasard une lettre que vous écriviez à un de vos amis. Comme j'en connus le caractere, je l'ouvris ; & pour excuser cette action, je me flattai du droit que je dois avoir sur tout ce qui vient de vous : mais ma curiosité me coûta bien des larmes, ne trouvant dans cette lettre qu'un long détail de nos aventures. Ces idées m'agiterent violemment ; il me sembla qu'il n'étoit pas besoin, pour consoler votre ami de quelque légere disgrace, de lui parler si sincérement de nos malheurs. Quelles réflexions ne fis-je point ! Le temps effaçoit un peu le souvenir de nos peines ; mais, en les lisant, écrites de votre main, je les sentis jusqu'au fond du cœur aussi vivement que jamais. Je me représentai tout de nouveau ce que vous avez souffert pour moi ; combien votre esprit vous

attiroit d'ennemis & de jaloux ; cette prison perpétuelle dont on vous menaçoit sur les choses même que vous désavouiez ; enfin ma mémoire ne m'épargna rien sur le souvenir de nos malheurs. Je n'ai pas oublié non plus la persécution de ces deux hommes qui s'éleverent contre vous au concile de Rheims, & le scandale qu'on vous fit sur le nom de *Paraclet* que vous aviez donné à votre maison ; & je n'oublierai jamais la persécution que vous essuyâtes de ces moines que vous honorez pourtant aujourd'hui du nom de freres. Le récit que vous faites de tout cela à votre ami est si vif & si naturellement écrit, que j'ai failli à étouffer de douleur en le lisant ; & j'aurois eu le plaisir de vous renvoyer votre lettre effacée par mes larmes, si on n'étoit venu un peu trop tôt me la demander ; elle m'a laissée bien émue, & je vous avoue qu'elle a réveillé tous mes ressentimens contre nos ennemis. Puisque le temps, qui vient à bout de tout, n'a point usé leur haine contre vous, & que votre vertu est toujours persécutée, je suis résolue de publier en toutes les langues nos disgraces, pour faire honte au siecle injuste qui ne vous a pas connu ; je n'épargnerai rien, puisque rien ne vous épargne, & je vous attirerai tant de pitié, qu'on ne parlera plus de mon cher *Abeilard* que la larme à l'œil.

doivent payer le tribut dû à l'amour. J'étois philosophe, mais ce tyran des ames triompha de toute ma sagesse; ses fleches furent plus fortes que tous mes raisonnemens; aussi ce dieu ne tarda guere à me faire suivre le penchant qu'il voulut. Le ciel, au milieu des délices dont mon cœur s'enivroit, m'accabla de sa colere; je fus un exemple de sa vengeance, une victime d'autant plus malheureuse, qu'on m'ôta tous les moyens de me satisfaire; il me laissa en proie à tous mes desirs criminels. Je vais, mon cher, vous faire un récit fidele de ma passion; vous jugerez si j'ai mérité un pareil châtiment.

J'ai toujours eu en horreur ces coquettes ridicules qu'on ne peut aimer sans honte. J'étois ambitieux dans le choix que mon cœur faisoit: je voulois trouver des obstacles à surmonter, afin de vaincre avec plus de gloire. Il y avoit dans Paris une jeune personne... Ah, *Philinte*, l'amour s'étoit plu à la former! son nom étoit *Héloïse*.

Abeillard *continue de parler de ses amours, de sa réussite auprès de Fulbert, des chagrins qu'il essuie de la part de ce chanoine outré de la conduite de sa niece: de sa réconciliation avec lui, jusqu'au moment de son entrevue avec* Héloïse *en Bretagne, où il étoit allé*

pour lui annoncer les conditions de la paix qu'il avoit faite avec son oncle. Héloïse, *mécontente de la parole qu'avoit donné* Abeilard *de l'épouser, ne put s'empêcher, pour l'en détourner, de lui représenter...*

Que le mariage étoit un lien fatal à un philosophe; que les soins d'une famille ne s'accordoient pas avec la tranquillité & l'application que demandoit l'étude de la sagesse. Elle me rapporta (continue *Abeilard*) tout ce qu'ont écrit sur ce sujet Théophraste, Cicéron & sur-tout l'infortuné Socrate, qui sortoit joyeux de la vie, parce qu'il y laissoit Xantipe. Ne m'est-il pas plus doux, ajoutoit-elle, de me voir votre amante que votre épouse? L'amour n'aura-t-il pas plus de force pour conserver nos cœurs dans l'intelligence, que les nœuds de l'hymen? Les plaisirs que nous goûterons rarement & avec peine, nous paroîtront toujours charmans, au lieu que les choses permises sont insipides. Toutes ces raisons ne pouvant m'émouvoir, *Héloïse* supplia ma sœur de me donner d'autres alarmes. Lucile (c'est ainsi qu'elle se nomme) m'ayant tiré en particulier: A quoi pensez-vous? me dit-elle; à quoi songez-vous? Est-il possible qu'*Abeilard* ait formé le dessein d'épouser *Héloïse*? Elle semble,

je l'avouerai, mériter un attachement éternel : la beauté, la jeunesse, la science, tout se rencontre en elle ; vous en êtes adoré, je le veux croire ; mais à quoi bon vous flatter? Cette beauté n'est qu'une fleur que la premiere maladie flétrira bientôt. Lorsque ces traits, dont vous êtes épris, seront effacés, vous vous repentirez, mais trop tard, de vous être engagé dans des chaînes que la mort seule peut rompre. Je veux vous voir réduit, comme les autres maris, au seul plaisir de veuvage : pensez-vous que la science vous doive rendre *Héloïse* plus aimable ? Je le sais, elle n'est pas de ces précieuses qui vous accablent sans cesse d'un langage affecté, qui se mêlent de juger des livres, & qui décident. Lorsqu'elles sont dans leur fureur de parler, époux, amis, valets, tout est en fuite ; vous diriez que mille timbales & mille trompettes font un bruit confus. *Héloïse* n'a pas ce défaut ; cependant il est toujours fâcheux de n'oser, en présence d'une épouse, se servir de termes impropres. On souffre avec plaisir d'une amante. Vous êtes sûr du cœur d'*Héloïse*, dites-vous : je le crois, vous en avez reçu des preuves éclatantes ; mais ne craignez vous pas que l'hymen ne soit le tombeau de son amour ? Le nom d'époux & de maître est odieux. *Héloïse*

seroit-elle ce phénix qu'on ne sauroit trouver ? Se distinguera-t-elle des autres femmes ? Allez, allez, le front d'un philosophe est moins en sûreté que celui des autres hommes..... Ma sœur s'animoit & m'alloit alléguer mille raisons de cette nature : je l'interrompis brusquement, & me contentai de lui dire qu'elle ne connoissoit point *Héloïse*. Peu de jours après, nous partîmes ensemble de Bretagne, & à peine fûmes-nous arrivés à Paris, que notre mariage se conclut, *&c. &c.*

ABEILARD *parle ensuite des mauvais traitemens de Fulbert envers* HELOÏSE, *décrit ses malheurs. La peinture qu'il fait de l'abbaye de Saint-Gildas, d'où il écrit cette lettre à son ami, mérite d'être rapportée.*

J'habite un pays barbare, dont la langue m'est inconnue ; je n'ai de commerce qu'avec des peuples féroces : mes promenades sont les bords inaccessibles d'une mer agitée ; mes moines ne sont connus que par leur débauche ; ils n'ont d'autre regle que celle de n'en avoir point. Je voudrois, Philinte, que vous vissiez ma maison, vous ne la prendriez jamais pour une abbaye : les portes ne sont ornées qne de pieds de biches, d'ours, de sangliers, de peaux hideuses, de hiboux. Les

Hélas ! si vous vous souveniez.... mais oublie-t-on comment on est aimé ? comme je passois les jours à vous attendre, avec quel plaisir je me dérobois à tout le monde pour vous écrire ; quelle inquiétude me coûtoit un billet, jusqu'à ce que vous l'eussiez reçu ; que de ménagemens & de stratagêmes pour vous voir !

Ce détail vous surprend, vous craignez d'en entendre la suite ; mais ce récit me soulage ; je n'en rougis point ; & puisque l'excès de ma tendresse pour vous n'a point eu de bornes, je n'en veux point donner au plaisir que je trouve d'en parler. Je me suis haïe pour vous montrer plus d'amour ; je suis venue ici pour me perdre, pour vous laisser vivre sans inquiétude.

Le vice n'inspire point de tels sentimens ; quand on aime par les sens, on n'aime pas les morts. Mon oncle a cru que, semblable aux autres femmes, je n'aimerois que votre sexe : il s'est trompé, en vous l'ôtant ; & je me venge de lui, en vous accablant de toute ma tendresse.

Vous savez bien que dans le temps même que nos amours pouvoient n'être pas si pures, je n'ai jamais aimé l'homme en vous. Combien vous ai-je témoigné de répugnance pour le mariage ? Quoique je connusse bien que

le nom de femme étoit auguste parmi les hommes, & saint dans la religion, je trouvois plus de charmes dans celui de votre maîtresse. Les chaînes du mariage portent un attachement nécessaire qui ôte la gloire d'aimer, & que je voulois me conserver; toutes ces délicatesses ne vous sont point échappées: je vois même par la lettre que vous écrivez à votre ami, que vous vous en souvenez encore avec plaisir, & que vous n'avez pas oublié combien je trouvois insipides les engagemens que la mort seule peut rompre, & qui font une nécessité de l'amour. Combien de fois vous ai-je protesté qu'il m'étoit plus doux de vivre avec *Abeilard*, comme sa maîtresse, que d'être impératrice avec auguste, & que je trouvois plus de douceur à vous obéir, qu'à voir sous mes loix le maître du monde! La véritable tendresse sépare de l'amant tout ce qui n'est pas lui; elle ne cherche ni rang ni fortune; je suis persuadée que s'il y a une félicité à espérer ici-bas, ce n'est que par l'union de deux cœurs que la sympathie a joints, & que le mérite & l'amour réciproque rendent heureux. Il n'y a point alors de vuide dans leurs cœurs: tout y est en repos, parce que tout y est content.

Nous avons été de ce nombre; charmés l'un de l'autre, nous vivions heureux. Votre

réputation faisoit honneur à mon choix Il n'y a point de province où l'on ne vous ait desiré : on ne vous a jamais quitté sans peine : on se faisoit un plaisir de dire, j'ai vu *Abeilard*. Les femmes les plus séveres ne l'auroient point été pour vous, si vous aviez voulu les corrompre. Le moyen de n'être pas touché de votre air, de vos manieres, de la vivacité de votre esprit, du brillant de vos conversations? Tout en vous parle pour vous; bien éloigné de ces savans qui savent tout, hors le moyen de plaire, la science en vous est aimable & fait envie de savoir. Avec quelle facilité faites-vous des vers les plus galans du monde! Personne ne badine comme vous : il n'y a que vous qui sachiez louer : cette jolie Rose (1) en sera une preuve & un modele à la postérité. Il n'est pas jusqu'à vos moindres chansons qui n'aient des charmes. Combien toutes ces galanteries m'ont-elles fait de rivales? Combien en ai-je vu à qui l'amour-propre faisoit croire, après une seule de vos visites, qu'elles étoient la Silvie de vos vers? Mais où est le temps dont je

(1) Le roman de la Rose. *C'est une erreur. Cet ingénieux roman est de Jean de Mébun, & non* d'Abeilard.

parle ? Je pleure à préſent mon amant & mes joies paſſées.

Vous qui fûtes jalouſes de mon bonheur, apprenez que celui que vous m'avez envié n'eſt plus pour vous ni pour moi ; mon amour a fait ſon crime, ſon ſupplice & mon déſeſpoir. La rage de mes parens a troublé le calme où nous vivions, ne ſongeant qu'à nous aimer & à nous plaire. Si c'eſt un crime de vivre ainſi, j'aime le crime, & je ſuis innocente aujourd'hui bien malgré moi.

Si j'avois été auprès de vous quand on vous mit dans le triſte état où vous êtes, je vous aurois défendu au péril de ma vie ; mais n'en parlons plus : il y a de l'éloquence à ſe taire, quand le malheur ne peut être exprimé. Dites-moi ſeulement pourquoi vous m'avez négligée dès que j'ai eu fait profeſſion, où vous ſavez que je n'ai apporté d'autres diſpoſitions que celle de vous plaire & de vous éviter des peines, ni d'autre conſentement que le vôtre. D'où viennent vos froideurs ? Ne ſeroit-ce point que l'excès de ma tendreſſe, qui ne vous laiſſe plus rien à deſirer, auroit ralenti vos feux ? Une triſte expérience me fait connoître que l'on fuit ceux à qui on a trop d'obligation, & que le comble des faveurs attire le mépris d'un homme, au lieu de ſa reconnoiſſance. J'ai trop mal défendu mon

mon cœur : vous l'avez pris ſans peine, ingrat ! vous le rendez de même ; mais je n'y conſens pas ; &, quoique je ne doive point avoir ici de volonté, j'y ai pourtant conſervé, malgré moi, celle d'être aimée de vous & de mourir en vous aimant. En prononçant mes vœux j'avois ſur moi un billet de vous, par lequel vous me juriez que vous ſeriez toujours à moi : ainſi, j'ai offert votre cœur à Dieu avec le mien, & je lui ai juré de mourir plutôt que de ne vous pas aimer. Souffrez, au moins, ma paſſion comme une choſe dont vous ne devez plus vous défaire. Hélas ! quelle lâcheté à moi de parler ainſi ! Je ne dois penſer qu'à Dieu, & je ne parle que d'un homme. Vous m'y forcez, cruel ! pourquoi ne m'aimez-vous plus ? pourquoi, au moins, ne me trompez-vous pas ? Vous ne daignez pas ſeulement me laiſſer aucun moyen de vous excuſer. Quoi ! pouvez-vous bien vous réſoudre à ne me voir jamais ? Hélas ! écrivez-moi donc quelquefois. Ne vous y trompez pas, vos ſermens vous ont donné à moi, & je n'ai fait d'autre profeſſion que d'être à vous. Rien ne doit ſéparer nos cœurs ; je me ſuis enfermée, parce que vous l'avez voulu. Voilà le ſecret de ma vocation : vous le ſavez, & cependant votre

froide indifférence eſt tout le fruit de ma priſon.

J'ai honte, parmi les épouſes d'un Dieu, de me trouver la ſervante d'un homme. Je ſuis à la tête d'une communauté, dont je devrois être l'exemple, dévouée uniquement à *Abeilard* : quel monſtre ! M'éclairez-vous, mon Dieu ? votre grace me fait-elle parler ? ou ſi mon déſeſpoir ſeulement m'arrache ces réflexions ?

Au travers des feux dont je brûle, je me vois quelquefois comme une péchereſſe qui devroit pleurer ſes péchés ; & miſérable que je ſuis, je ne pleure que mon amant ! je rappelle ſans ceſſe le ſouvenir de ces péchés ; mais ce n'eſt pas de les avoir commis que j'ai de la douleur, c'eſt de ne les plus commettre.

En quel déſordre me jetez-vous, *Abeilard* ! Je vous confeſſe mes foibleſſes ; je vous reproche votre dureté ; je ne ſais ce que je dis, l'excès de mon amour l'emporte : je ne puis plus me retenir. Ah ! qu'il eſt dur, mon cher *Abeilard*, de combattre toujours pour ſon devoir contre une longue habitude d'aimer ! J'écoute un moment les ſentimens de piété que Dieu m'envoie ; un moment après, mon imagination ſe remplit de ce que la tendreſſe a de plus doux, & je m'y abandonne. Je vous dis aujourd'hui tout ce qu'hier

je ne voulois pas vous dire. Je veux quelquefois ne plus vous aimer; mais l'Amour se venge bien de ce dessein, en redoublant le martyre d'amour dont il me fait mourir pour vous. Par pitié, aidez-moi à me guérir de vous, si vous l'êtes de moi. Comme mon amant, comme mon époux, ou comme mon pere, consolez-moi. Ces noms ne sauroient-ils plus vous émouvoir par amour, par religion? Venez tâcher d'étouffer ma passion, & de fortifier mes bons desirs. Empêchez-moi de profaner plus long-temps ma vocation. Humilions-nous devant les richesses de la Providence de mon Dieu qui se sert de tout pour notre justification, &, par un effet de sa grace, nous purifie souvent, malgré nous, en nous dessillant les yeux sur nos miseres.

Je croyois finir ici ma lettre, mais mon cœur n'est pas encore content. Quand vous m'obligeâtes de me donner à Dieu, vous me promîtes d'en faire autant; cependant vous ne m'avez pas tenu parole. Si ma jeunesse & mon sexe vous faisoient craindre de me laisser dans le siecle, ma vie, ma fidélité, mon cœur que vous deviez connoître, vous devoient rassurer. Votre défiance me toucha, je l'avoue, sensiblement. Quoi! disois-je, *Abeilard* me croyoit autrefois au premier mot, & il faut aujourd'hui un Dieu & des

vœux pour lui répondre de moi ! vous n'aviez qu'à me donner des loix, sans m'enfermer. Vous êtes-vous cru un meilleur maître pour le vice que pour la vertu ? Tout ce qui vient de vous a des charmes pour moi : rien ne m'auroit paru difficile à exécuter sous vos ordres & sous vos yeux. Vous avez bien plus risqué à me laisser sans vous. Je suis foible quand je suis seule, & je vous aime encore aujourd'hui plus que je n'ai jamais fait.

Cela vous marque au moins la pureté de mon amour. Si j'avois aimé la volupté, lorsqu'on attenta sur vous, je n'avois que vingt ans; je pouvois donner du plaisir & en prendre, si j'en avois pu goûter d'autre que celui de vous aimer. Je renonçai avec joie au monde, aux richesses, aux honneurs, à tout, hors à vous, mon cher *Abeilard* : laissez-moi quelque espérance de n'être pas tout-à-fait oubliée. Je vous conjure, par les liens que je traîne ici, d'en venir relever le poids ; je le trouverai léger, quand vous le soutiendrez ; vous me donnerez des maximes d'un saint amour, & puisque vous m'avez mis dans le port de la grace, n'est-il pas juste d'en partager avec moi le bonheur ? Sans changer de cœur, changeons d'objet ; élevons nos esprits à Dieu, n'ayons de transports communs que

pour sa gloire ; j'attends cela de sa miséricorde : il a des droits particuliers sur le cœur des grands hommes : quand il les touche, il les ravit jusqu'à ce moment de grace arrivé. Pensez à moi ; souvenez-vous de ma tendresse & de ma fidélité ; aimez en moi votre maîtresse, chérissez votre fille, votre sœur, votre femme ; songez que je vous aime éperduement, quoique je combatte quelquefois pour ne vous plus aimer. Quel blasphême ! ne vous plus aimer ! j'en frissonne, & j'ai envie de l'effacer. Je finis enfin cette grande lettre, mon cher ABEILARD, en vous disant adieu.

HELOÏSE.





LETTRE A HÉLOÏSE.

ABEILARD.

Si j'avois pensé qu'une lettre qui ne s'adressoit point à vous, pouvoit tomber entre vos mains, je me serois bien gardé d'y rien mêler qui eût pu rappeller le souvenir de nos plaisirs passés. Je parlois à mon ami avec confiance de mes malheurs, pour adoucir les siens par la comparaison; si je vous ai fait du mal ne songeant qu'à lui faire du bien, je vous en demande pardon; c'est assez que je vous aie fait souffrir, quoique je l'aie fait sans y penser, pour que je souffre. Car, ne vous trompez pas, *Héloïse*, je vous adore avec plus d'ardeur que je n'ai jamais fait. Il faut vous ouvrir mon cœur; j'ai caché ma passion au monde depuis ma retraite par vanité, & vous par tendresse;

Je voulois vous guérir par mon indifférence affectée, & vous épargner les maux cruels d'un amour sans espérance. J'ai moi-même essayé, ne pouvant plus vivre avec vous, de vous effacer de mon cœur. J'ai cherché, dans la philosophie & dans la religion, des armes pour combattre cette passion, que nos malheurs n'avoient fait qu'allumer davantage. Je me suis engagé par des vœux à vous oublier, & je n'ai oublié que ces vœux.

La solitude où j'ai cru trouver un asyle contre vous, désoccupé de tout le reste du monde, vous laisse seule remplir mon cœur & mon esprit, & je suis convaincu que c'est un soin inutile de travailler à ne vous plus aimer. Je serai assez sage, si je ne découvre qu'à vous mon désordre & ma foiblesse. Ma raison me fait voir toute l'étendue de mes devoirs. Toujours occupé de remords ou d'amour, je n'ai pas un moment tranquille; j'ai beau m'éloigner de vous, votre idée & ma passion me suivent par-tout. Je n'ai rien à espérer de l'amour, & je ne puis me donner à la vertu.

Que nous sommes foibles, *Héloïse*, quand nous ne nous appuyons pas sur la croix de J. C.! Les déserts, sans la grace, n'éteignent pas les feux qu'on y porte. Vous

m'appellez votre maître : il eſt vrai, je vous ai appris à aimer ; mais vous m'avez appris à votre tour que les maux que vous faites ſentir ſont des maux incurables. Je ſerois obligé à votre oncle de ſa cruauté, ſi, en me mettant en état de ne pouvoir contenter ma paſſion, j'avois pu ceſſer de vous aimer ; mais mes déſirs, qui ne peuvent être ſatisfaits, n'en ſont que plus violens. Je ſuis bien plus coupable de brûler pour vous ſous le ſac & ſous la cendre, conſacré aux autels, que je ne l'étois par les crimes qui m'ont attiré mes malheurs.

Vous voyez, Seigneur, que je ſens tout le poids de ma miſere ; m'en laiſſerez-vous accabler ? Je vous dis ſans ceſſe, avec St. Auguſtin : Donnez-moi votre grace, ô mon Dieu ! pour accomplir ce que vous me commandez ; & puis commandez-moi ce qu'il vous plaira. Rien ne vous eſt caché, vous voyez tout ce que je ſouffre : permettrez-vous qu'une créature vous diſpute plus long-temps un cœur que j'avois cru vous avoir donné ?

Vous me mandez, *Héloïſe*, que vous ne vivez que pour moi, en paroiſſant ne vivre que pour Dieu, & que vous n'avez fait d'autres vœux que d'être à moi, & de mou-

rir en m'adorant. A quoi ſongez-vous d'irriter ce Maître terrible, ce Dieu fort & jaloux qui appeſantit ſa main ſur nous depuis ſi long-temps? Craignez-le pour votre intérêt & pour le mien, ſi vous ne le pouvez encore par amour pour lui; & ne le faites pas ſervir de prétexte, comme vous faites, à cette réputation de ſageſſe que vous vous êtes acquiſe par votre hypocriſie. Mais, hélas! j'éprouve moi-même, *Héloïſe*, combien il eſt difficile de pratiquer ce qu'on enſeigne. Que ne fis-je point, quand vous vous enfermâtes, pour vous oublier? Je cherchai des déſerts au fond de la Bretagne; je mis la mer entre vous & moi, & preſque au déſeſpoir.

Je réſolus de vous céder la place,
Et d'oppoſer aux feux dont me brûloient vos
yeux,
Cette inſenſible glace
Que verſe dans les cœurs la diſtance des lieux.

Je fis deux cents lieues pour m'éloigner de vous: mais l'abſence, l'éloignement, le jeûne, l'étude, la priere, le ſilence, tout n'a ſervi qu'à me donner le plaiſir d'être votre martyr; j'ai cherché du ſecours dans

les conſeils d'un ami fidele ; mais il falloit parler de vous, & c'étoient de nouveaux traits pour m'enflammer ; votre conſtance eſt un poiſon pour mon ame, qui nourrit mon amour. Votre indifférence feroit peut-être plus pour mon ſalut, que n'ont pu ni mes devoirs, ni ma raiſon : ce ſeroit le coup de grace pour moi ; mais la délicateſſe de mon amour ne me permet pas de vous le demander. Je m'allume en vous parlant de mon amour ; &, dans ce moment, je ne puis comprendre comment j'ai pu envier le repos indolent de ceux qui n'aiment rien.

Vous me reprochez ma fuite & mon ſilence ; vous rappellez le tendre ſouvenir de nos plus amoureux rendez-vous, & vous n'oubliez rien pour faire vivre une paſſion qui ne peut jamais être ſatisfaite.

N'ai-je pas aſſez de mes maux & de mon amour pour mourir bientôt de douleur ?

Mais s'il faut mourir, ô mon Dieu ! pourquoi ne pas mourir pour vous ? tant de ſouffrances ſeront-elles perdues pour le temps & pour l'éternité ? Faites-moi ſentir, Seigneur, dans l'amertume de mon ame, cette ſalutaire douceur que trouve le véritable pénitent à pleurer ſes péchés. Enivré de mon

àmour, je n'ai pleuré jusqu'ici que ma maîtresse; &, séduit par les dehors d'une vie pénitente, je me suis flatté que je satisfaisois à mes crimes. Quelquefois l'exemple des religieux que je commande, m'humilie & me confond : mais souvent mon amour s'irrite de leur affreuse indifférence : je méprise tous les cœurs qui ne savent point aimer, & je crois dans ces momens devoir dédommager l'Amour de tout celui qu'on lui refuse. Je sais bien que cette peinture que je vous fais de mes foiblesses est criminelle : ma force vous auroit donné du courage par vertu ou par dépit; mais ma passion est accoutumée à vaincre. Ces deux volontés dont parle St. Paul, déchirent mon ame, & celle d'aimer Dieu est toujours la plus foible. Si l'on pouvoit excuser un crime, il ne faudroit, *Héloïse*, que vous avoir vue pour m'excuser; mais je sens que je me perds, & je ne veux pas me sauver. Damné dès ce monde-ci, j'aime sans fruit ce que je ne verrai jamais, & je perds tous les mérites d'une vie qui m'assureroit le ciel, si je le préférois à vous. Je crois à l'évangile, sans le vouloir pratiquer : c'est la foi des damnés. Sans goût pour la vertu, sans attention à mon état, sans respect pour les vœux que j'ai faits, je souffre toute la

peine du vice & de la vertu, sans espoir d'être récompensé ni par l'un ni par l'autre. Ne me traitez donc plus de grand homme : je ne mérite pas cet éloge : ma foiblesse m'anéantit. Je vous trouve toujours entre Dieu & moi : quel obstacle pour aller à lui ! Cachez-moi votre tendresse ; laissez-moi oublier tout ce que vous souffrez de mon absence : soyez vous-même toute à Dieu ; mettez votre loisir & notre séparation à profit : le calice des saints se boit d'abord avec amertume, mais la persévérance l'adoucit. Votre amour se sert de la piété pour me rappeller auprès de vous ; *Héloïse*, défiez-vous de ce desir : il m'est suspect. Fuyez, dit l'apôtre. Et comment vous oublierois-je en vous voyant, puisqu'en votre absence je ne songe qu'à vous ?

Vous me demandez pourquoi je vous pressai de faire des vœux avant que de m'engager : je ne puis vous rien cacher. *Héloïse*, en voici le secret.

Quand votre oncle eut fait de moi un exemple aux téméraires amans, ma foiblesse me rendit jaloux ; je crus que, ne trouvant en moi que des desirs, vous chercheriez ailleurs un amant plus solide. L'amour croit ce qu'il craint ; je voulus me rassurer ; &, vous pressant

pressans de faire des vœux, j'aimai mieux vous perdre que de hasarder de vous partager, & je remis à faire profession, jusqu'à ce que vous eussiez fait la vôtre, pour avoir la liberté, si vous eussiez résisté à faire ces vœux, de vous suivre par-tout pour faire le bonheur de votre vie, si vous m'aviez toujours aimé; ou pour être votre bourreau, si vous aviez été infidelle. Cet amour est intéressé, je l'avoue; mais quel est l'amour qui ne l'est point? Aime-t-on pour faire aimer seulement? J'éprouve depuis long-temps qu'on peut aimer sans jouissance; mais il n'est pas au pouvoir du cœur d'aimer long-temps sans être aimé; & je sens, à la honte de ma passion, que mes chaînes se fortifient des vôtres. Aidons-nous à nous guérir. Vous êtes l'épouse de Jesus-Christ. La dignité de votre état doit vous donner le courage d'en remplir les devoirs. Je vous aurois disputée à un homme; mais il faut vous céder à Dieu, à qui vous appartenez, & faire, par cet effort, le plus cruel sacrifice qu'un cœur tendre lui puisse offrir.

Vous avez été la victime de mon amour; devenez celle de ma piété. Ecoutez ce que Dieu demande de vous: il est de sa grandeur de ne trouver dans l'homme d'autre fonde-

ment de sa miséricorde, que la foiblesse humaine : gémissons de la nôtre au pied de ses autels. Il n'attend de nous, pour mettre fin à nos maux, que de voir nos cœurs contrits & humiliés : que notre pénitence soit aussi publique que nos crimes l'ont été. Nous sommes l'exemple & l'excuse de la mauvaise conduite de la jeunesse. Apprenons à notre siecle & à la postérité, que la réparation de nos égaremens en a mérité le pardon, & faisons admirer en nous les prodiges d'une grace qui aura pu triompher de l'amour. Ne vous effarouchez point de quelques retours de tendresse : c'est un sujet de mériter, que de la vaincre. Apprenez de votre misere à supporter les défauts de vos sœurs : songez, pour me haïr, que j'ai séduit votre innocence, que j'ai terni votre réputation, que j'ai hasardé votre salut.

Ne me pardonnez plus par amour ; ayez besoin du christianisme, pour oublier tout le mal que je vous ai fait. La providence veut nous sauver ; ne l'en dédisons pas, *Héloïse* : ne m'écrivez plus. Voici la derniere lettre que vous aurez de moi ; mais, en quelque lieu que je meure, j'ordonnerai que mon corps soit porté au *Paraclet* : ce seront des prieres, & non des larmes, dont j'aurai be-

ſoin alors. Pleurez aujourd'hui pour éteindre nos feux ; &, ſi les vôtres ne l'étoient pas encore quand je mourrai, ma mort, peut-être plus éloquente que moi, vous apprendra qu'une ſeule choſe eſt digne d'être aimée, que l'on peut aimer éternellement.

ABEILARD.





SOMMAIRE

DE LA LETTRE SUIVANTE.

HELOÏSE *paroît plus que jamais emportée par sa passion. Dans les commencemens de sa retraite au Paraclet, le vœu solemnel qu'elle venoit d'y faire, les hauts murs, les grilles d'un couvent inaccessible, l'éloignement d'*Abeilard, *& sur-tout la cruauté de Fulbert, avoient, en l'accablant, fait taire son amour. Elle reçoit une lettre d'*Abeilard; *ce feu devient plus ardent que jamais. Irritée par les obstacles que la fortune a mis à son bonheur, elle ne garde plus aucune mesure dans cette seconde lettre. Elle se plaint de l'état malheureux où elle est. Ce n'est plus une religieuse timide qui combat un penchant dangereux, c'est une amante enflammée qui dit tout ce qu'un amour violent lui inspire. Elle s'abandonne à ses transports, & fait quelquefois des retours sur elle-même.*



LETTRE D'HÉLOÏSE *A ABEILARD.*

J'ai lu avec empressement la lettre qu'on m'a rendue de votre part : j'espérois, malgré tout mon malheur, n'y trouver que des sujets de consolation : mais que les amans sont ingénieux à s'affliger ! Jugez de la délicatesse & de la force de mon amour, par ce qui cause le trouble & la douleur de mon ame. L'inscription de votre lettre m'a alarmée. Pourquoi, en me l'adressant, avez-vous placé le nom d'Héloïse avant celui d'Abeilard ? Pourquoi cette distinction injuste & cruelle ? C'est votre nom, c'est le nom d'un pere & d'un époux que mes regards curieux vouloient trouver : je ne cherchois pas le mien, je voudrois l'oublier, comme la cause de votre infortune. Les loix de la bienséance, la qualité de maître & de directeur que vous avez sur moi, s'opposeront à ces manieres respectueuses, & l'amour vous commande

de les bannir : ah ! vous ne le ſavez que trop. Eſt-ce ainſi que vous m'écriviez avant que la fortune jalouſe eût traverſé mon bonheur ? Je le vois votre cœur m'échappe, vous avancez dans le chemin de la piété plus que je ne voudrois ; vous faites de trop grands progrès : hélas ! je ſuis trop foible pour vous ſuivre : daignez au moins m'attendre & m'animer par vos conſeils. Aurez-vous la cruauté de m'abandonner ? Cette crainte penetre mon cœur : mais les préſages affreux que vous ſemblez me donner de votre mort, la peinture que vous faites ſur la fin de votre lettre, me met toute hors de moi-même. Ah ! cruel Abeillard, vous deviez arrêter mes larmes, & vous les faites couler : vous deviez calmer l'agitation de mon cœur, & vous y jettez le déſeſpoir. Vous voulez qu'après votre mort, je prenne ſoin de vos cendres, & que je vous rende les derniers devoirs : hélas ! dans quel eſprit avez-vous conçu ces triſtes penſées, & comment avez-vous pu nous les tracer ? La crainte de me cauſer la mort ne vous a point fait tomber la plume de la main ? Vous ne ſongiez pas, ſans doute, à tous les tourmens où vous m'alliez livrer. Le ciel, quelque rigueur qu'il ait exercé ſur moi, ne me hait pas aſſez pour me laiſſer vivre un moment après vous avoir perdu : voudroit-il,

en me conſervant la vie, me faire mourir mille fois ? Le jour, ſans mon cher Abeilard, m'eſt un ſupplice inſupportable, & la mort me paroît un bien, pourvu qu'elle m'uniſſe avec lui. Si le ciel exauce les vœux que nous faiſons inceſſamment pour vous, vos jours ſeront conſervés, vous nous enfermerez dans le tombeau. Quoi ! n'eſt-ce pas à vous à nous réſoudre, par vos touchantes exhortations, à ce grand & pénible trajet qui doit même effrayer les plus fermes courages ? N'eſt-ce pas à vous à recevoir nos derniers ſoupirs, à prendre ſoin de nos funérailles, à rendre compte de nos mœurs & de notre foi ? Quel autre que vous peut nous recommander dignement à Dieu ; & conduire à lui, par la ferveur & le mérite de vos prieres, ces ames que vous avez attachées à ſon culte par des nœuds ſolemnels ? Nous attendons de votre charité paternelle ces pieux devoirs ; vous ſerez libre après cela des inquiétudes que nous vous cauſons ; vous quitterez la vie avec moins de peine, lorſque le Seigneur voudra vous appeller à lui. Content de votre ouvrage, & aſſuré de notre bonheur, alors vous pourrez nous ſuivre. Mais juſque-là, ceſſez, je vous conjure, de nous écrire des choſes ſi terribles. Ne ſommes-nous pas aſſez malheureuſes ? Faut-il que vous augmentiez

notre infortune ? Notre vie n'eſt plus qu'une langueur : voulez-vous nous l'arracher ? Nos diſgraces préſentes nous occupent ſans ceſſe ; eſt-il néceſſaire de chercher dans l'avenir des ſujets d'affliction ? Que les hommes, dit Séneque, ont peu de raiſon, de rendre des maux éloignés, préſens à leur mémoire, & de chercher, même avant la mort, à perdre la vie. Lorſque vous aurez ici-bas achevé votre carriere, vous voulez que votre corps ſoit porté au Paraclet, afin que, toujours expoſé à nos yeux, vous ne ſortiez jamais de notre eſprit ; que votre cadavre fortifie notre piété, & anime nos prieres. Nous avez-vous cru capables d'effacer les traits dont vous êtes gravé dans nos cœurs, & de perdre le ſouvenir de vos bienfaits ? Quel temps trouverons-nous pour ces prieres que vous nous demandez ? Hélas ! je ſerai alors en proie à d'autres ſoins. Un malheur ſi funeſte me permettra-t-il un moment de tranquillité ? Ma raiſon affoiblie réſiſtera-t-elle à de ſi fortes attaques, lorſqu'éperdue & furieuſe, & d'un eſprit ſoulevé, ſi je l'oſe dire, contre Dieu même, je le fléchirai moins par mes prieres, que je ne l'irriterai par mes cris & par mes reproches. Mais comment crier ? Hélas ! miſérable que je ſuis, pourrai-je ſuffire à ma douleur ? Je m'em-

presserai plus à vous suivre qu'à vous rendre les tristes honneurs de la sépulture. C'est pour vous, c'est pour Abeilard, que j'ai résolu de vivre : si vous m'êtes ravi, que ferai-je de ces jours infortunés ? Ah ! que je serois à plaindre, si le ciel, par une pitié cruelle, me conservoit jusqu'à ce funeste moment ! Quand je songe à cette séparation, j'éprouve toutes les rigueurs de la mort. Que deviendrois je, grand Dieu ! Cessez donc, cessez de porter dans mon ame des atteintes si douloureuses : si ce n'est par amour, que ce soit au moins par un motif de votre piété. Vous voulez que je me donne à mes devoirs ; vous me conjurez d'être toute à un Dieu à qui je me suis consacrée ; & comment puis je le faire, tandis que vous m'annoncez des choses qui occupent nuit & jour toutes mes pensées ? Lorsqu'un malheur nous menace, & qu'il est impossible de le détourner, pourquoi nous livrons-nous à une crainte inutile, & plus rigoureuse que les maux mêmes que nous craignons ? Que n'imitons-nous un fameux poëte, qui faisoit cette priere à ses dieux :

Si de quelques malheurs ma vie est menacée,
Grands Dieux, sans différer, faites-les moi
 sentir.
On doit, pour vivre heureux, bannir de sa
 pensée

Les maux dont on voudroit en vain se garantir.
D'un avenir fâcheux la triste prévoyance
Nous fait, avant le temps, ressentir sa rigueur :
Qu'il me soit donc permis de vivre sans frayeur,
En me flattant toujours d'une douce espérance.

Mais de quelle espérance pourrois-je me flatter après vous avoir perdu ? Qui pourroit m'arrêter sur la terre, après que la mort m'auroit enlevé tout ce qui m'y attache ? J'ai renoncé sans peine à tous les enchantemens de la vie ; je ne garde que mon amour ; je ne me réserve que le plaisir secret de penser sans cesse à vous, & de savoir que vous vivez : quoique, hélas ! vous ne viviez plus pour moi ; quoique je n'ose me flatter de jouir encore de votre vue. Ah ! sans doute, c'est le plus grand de mes maux.

Fortune impitoyable ! m'as-tu assez persécutée ? Tu as épuisé contre moi tous tes traits, tu n'en as plus qui te fassent craindre du reste des hommes. Tu t'es lassée à me tourmenter ; les autres n'ont plus lieu d'appréhender ton courroux. Mais que te serviroit-il d'avoir contre moi des armes ? Le grand nombre de blessures dont tu m'as couverte, ne te permet pas de m'en faire de nouvelles. Que ne puis-je te contraindre à vouloir me

donner la mort? Tu crains, cruelle, parmi tous les tourmens dont tu m'accables, tu crains qu'un prompt trépas ne me délivre. Tu me conserves la vie, & tu ne laisses pas de me faire à tous momens mourir.

Cher Abeilard, plaignez mon désespoir. Vit-on jamais rien de si malheureux que moi ? Plus vous m'avez élevée au-dessus des autres femmes qui m'envioient votre tendresse, & plus je suis sensible à la perte de votre cœur. Je ne suis montée au faîte du bonheur, que pour éprouver une chûte plus terrible. Rien ne pouvoit autrefois se comparer à mes plaisirs, rien ne sauroit à présent égaler mes peines. Ma gloire faisoit mille jalouses, mon malheur excite la compassion de tous ceux qui me voient. La fortune, pour moi, a toujours été d'un excès à un autre. Elle m'a comblée de ses plus charmantes faveurs, afin de m'accabler de ses disgraces les plus grandes. Ingénieuse à me tourmenter, elle vouloit que le souvenir des biens que j'aurois perdus, fût la source inépuisable de mes larmes ; que l'amour que j'avois pour ses présens fût, quand elle m'en auroit privée, tout le sujet de ma douleur. Enfin elle n'a que trop bien réussi ; la tristesse dont je me vois accablée est aussi amere, que je trouvois délicieux les transports qui m'avoient charmée.

Mais , ce qui m'irrite davantage , nous avons commencé d'être malheureux dans un temps où nous semblions moins le mériter. Tandis que nous étions livrés l'un & l'autre au penchant d'un amour criminel , rien ne s'opposoit à nos coupables délices. Si quelquefois la crainte des jaloux venoit nous troubler dans nos amoureux larcins, elle ne servoit qu'à donner un nouveau charme à nos plaisirs. A peine avions-nous retranché ce qu'il y avoit d'illégitime dans notre passion , à peine avions-nous cherché dans le mariage un asyle contre les remords qui auroient pu nous suivre, que toute la colere du ciel est tombée sur nous. Mais de quel supplice avez-vous été puni ? Le seul souvenir me fait trémir. Un époux outragé, & jaloux de ses droits, peut-il faire souffrir un plus rude tourment à un téméraire qui détruit la fidélité due au mariage? Hé ! quel droit un oncle cruel pouvoit-il avoir sur vous ? Nous nous étions engagés l'un & l'autre au pied des autels ; cela seul devoit vous mettre à couvert de la fureur de nos ennemis. Faut-il qu'une épouse ait attiré sur vous un châtiment qui ne doit tomber que sur un amant adultere ? encore étions-nous séparés. Occupés à vos exercices , vous découvriez à des hommes savans & curieux de vous entendre, des mysteres

mysteres que les plus grands génies n'avoient pu pénétrer ; & moi, contente d'obéir à ce que vous desiriez, je m'étois retirée dans un cloître. J'y passois les journées entieres à penser à vous, & quelquefois à méditer sur des lectures saintes. C'est dans ce temps même que vous fûtes la victime de l'amour le plus malheureux. Vous expiâtes un crime qui nous étoit commun. Vous fûtes seul puni, & nous étions tous les deux coupables. Celui qui l'étoit le moins fut l'objet de toute la vengeance d'un barbare. Mais pourquoi m'emporter contre vos assassins ? C'est moi, malheureuse, c'est moi qui vous ai perdu. Je suis l'origine de vos malheurs. Ah, Dieu ! devois-je naître pour être la cause d'un événement si tragique ? Qu'il est dangereux à un grand homme de se laisser charmer par notre sexe. Il devroit, dès l'enfance, se former un cœur insensible à tous nos attraits pernicieux. Ecoute, mon fils, (disoit autrefois le plus sage des hommes) écoute & retiens mes leçons : si quelque beauté, par ses regards, cherche à te séduire, ne te laisse point entraîner à un penchant trop flatteur, rejete le poison qu'elle te présente, & ne suis pas les sentiers qu'elle te montre. Sa maison est la porte de la perdition & de la mort. J'ai long-temps examiné toutes ces

chofes, & j'ai trouvé que la mort même eft un mal moins dangereux que la beauté d'une femme. C'eft l'écueil de votre liberté, c'eft un lien fatal qui vous attache, & dont on ne peut jamais s'affranchir. C'eft une femme qui a précipité le premier des hommes de l'état glorieux où Dieu l'avoit formé. Celle qui avoit été créée afin de partager fon bonheur, fut la feule caufe de toute fa ruine. Samfon, que ta gloire feroit éclatante, fi ton cœur avoit eu autant de force contre les charmes de Dalila, qu'il en avoit contre les armes des Philiftins! vainqueur de leurs armées nombreufes, une femme te défarme & te trahit. Tu te vois livré entre les mains de tes ennemis; tu es privé de ces yeux qui avoient laiffé entrer l'amour dans ton ame; confus & fans aucune efpérance, tu meurs avec la feule confolation de pouvoir envelopper tes ennemis dans ta ruine. C'eft pour plaire à des femmes que Salomon perd le foin de plaire à Dieu. Ce roi dont on venoit de tous côtés admirer la fageffe, que le Seigneur avoit choifi pour bâtir fon temple, abandonne le culte des autels dont il s'étoit montré le défenfeur, & porte la folie jufqu'à encenfer les idoles. Job n'eut point de plus cruel ennemi que fa propre femme: quels affauts ne lui fallut-il pas foutenir? L'efprit de tenta-

tion qui s'étoit déclaré son persécuteur, se servit d'une femme pour ébranler sa constance; & c'est ce même esprit qui se sert d'Héloïse pour perdre Abeilard. Tout ce qui me reste, c'est la foible consolation de n'être point la cause volontaire de vos maux. Je ne vous ai point trahi, c'est ma fidélité & mon amour qui vous ont été funestes. Si je suis criminelle de vous avoir aimé trop constamment, je ne saurois jamais me repentir de mon crime. Il est vrai, je me suis trop livrée aux douces erreurs que ma passion naissante me faisoit faire. J'ai cherché à vous plaire aux dépens de ma vertu; j'ai par-là irrité les peines que je ressens. Mes coupables transports ne pouvoient avoir qu'une fin malheureuse & tragique. Si-tôt que je fus persuadée de votre amour, hélas! je ne différai guere à croire vos protestations. Il m'étoit trop glorieux d'être aimée d'Abeilard, & je souhaitois trop ardemment cet avantage, pour en vouloir douter un moment. Je ne cherchai qu'à vous convaincre de toute ma tendresse. Je ne me fis point un rempart d'une sévere fierté & d'une raison importune. Ces tyrans de nos plaisirs qui captivent notre sexe, ne firent qu'une foible & inutile résistance. Je sacrifiai tout à mon amour, & je les fis céder au desir de rendre heureux

le plus aimable & le plus ſavant de tous les hommes. Si quelque conſidération avoit pu m'arrêter, ah ! ſans doute, ç'auroit été l'intérêt de mon amour. Je craignois que n'ayant plus rien à déſirer, votre paſſion ne devînt languiſſante, & que vous ne cherchaſſiez ailleurs le contentement que donne une nouvelle conquête. Mais il vous fut facile de me guérir d'un ſcrupule que j'avois malgré moi. Je devois prévoir que l'idée qui me reſteroit de mes plaiſirs ſeroit contraire au repos de ma vie. Que je ſerois heureuſe de pouvoir effacer par mes larmes le ſouvenir qui me reſte de nos plaiſirs, & que je me plais à conſerver. Je veux faire au moins quelqu'effort généreux ſur moi-même. Je veux, en étouffant dans mon cœur les déſirs qu'une nature fragile y fera naître, exercer ſur moi le même tourment que vos ennemis vous ont fait ſouffrir. Je tâcherai par-là de vous ſatisfaire, ſi je ne ſatisfais pas à un Dieu irrité. Car enfin je vous découvre l'état pitoyable où je ſuis ; mon repentir pourroit-il le déſarmer : j'oſe, à tout moment, accuſer le ciel de cruauté, de vous avoir livré aux embûches qu'on vous avoit préparées. Mes murmures allument le feu de ſa colere, au lieu que je devrois ſonger à l'éteindre. Ce n'eſt pas aſſez pour expier un

crime que d'en supporter la peine ; tout ce qu'on souffre n'est compté pour rien, si les passions sont encore vivantes, & si le cœur brûle encore des mêmes désirs. Il est facile d'avouer sa foiblesse & de s'en punir, mais qu'il faut se faire violence pour oublier des plaisirs qu'une douce habitude a rendu maîtres absolus de notre esprit ! Combien voyons-nous de personnes qui font ouvertement l'aveu de leurs fautes ; mais qui, loin de les pleurer, ont un nouveau plaisir à les dire ? L'amertume du cœur doit suivre l'aveu de la bouche ; c'est ce qui se rencontre rarement. Pour moi qui ai trouvé tant de plaisir à vous aimer, je sens bien, malgré moi, que je ne pourrai jamais me repentir de l'avoir goûté, ni cesser d'en jouir autant qu'il m'est possible, en les rappellant dans ma mémoire. Quelques efforts que je fasse, de quelque côté que je me tourne, une chere idée me suit, tout retrace à mes yeux & à mon esprit ce que je devrois oublier. Pendant le calme de la nuit, où mon cœur devroit être tranquille, au milieu du sommeil qui suspend les plus grandes inquiétudes, je ne saurois éviter les illusions que mon cœur fait naître. Je crois être encore avec mon cher Abeilard. Je le vois, je l'entends, & je lui parle. Charmés l'un de l'autre, nous

abandonnons les études de la philosophie, pour nous entretenir plus agréablement de notre passion. Quelquefois aussi je m'imagine être témoin de l'entreprise sanglante de vos ennemis ; je m'oppose à leur fureur, je remplis notre appartement de cris effroyables, & dans ce temps je me réveille toute noyée de mes larmes. Dans les lieux les plus saints, jusqu'aux pieds des autels, je porte le souvenir criminel de nos plaisirs passés, j'en fais toute mon occupation ; & loin de gémir de m'être laissée séduire, je soupire de les avoir perdus. Je me souviens (est-il quelque chose qui échappe à ceux qui aiment ?) du moment & du lieu où vous me déclarâtes pour la premiere fois votre tendresse, où vous me jurâtes de m'aimer jusqu'à la mort. Vos paroles, vos sermens, tout est gravé dans mon cœur. On voit dans mes discours le trouble qui m'agite ; mes soupirs me trahissent, & votre nom m'échappe à tous momens. Dans cet état, mon Dieu, que n'avez-vous compassion de ma foiblesse ? que ne me fortifiez-vous de votre grace ? Vous êtes heureux, Abeilard, cette grace vous a prévenu. Votre malheur vous a fait trouver le repos. Le supplice que votre corps a souffert, a guéri les plaies mortelles de votre ame. La tempête vous a conduit

dans le port ; & Dieu qui sembloit appesantir sa main sur vous, ne cherchoit qu'à vous secourir : c'est un pere qui châtie, & non un ennemi qui se venge. C'est un sage médecin qui vous fait souffrir, afin de vous conserver la vie. Je suis plus à plaindre que vous ; j'ai mille passions à combattre : il me faut résister à ces feux que l'amour allume dans un jeune cœur. Notre sexe n'est que foiblesse ; j'ai d'autant plus de peine à me fendre, que l'ennemi qui m'attaque me plaît : j'aime le péril qui me menace, comment pourrois-je n'y pas succomber ? Parmi tous ces combats, je tâche au moins de cacher ma défaite à ces filles que vous avez confiées à mes soins ; toutes celles qui m'environnent admirent ma vertu : mais si leurs yeux pénétroient jusque dans mon cœur, que n'y découvriroient-ils pas ? Mes passions y sont révoltées ; je commande aux autres, & je ne peux me commander à moi-même. Je n'ai qu'un faux dehors, & cette vertu en apparence est un vice en effet. Les hommes me trouvent digne de louanges, mais je suis condamnable aux yeux penétrans d'un Dieu à qui rien n'est caché, & qui lit dans les replis les plus secrets d'une ame. Je ne peux me dérober à sa connoissance, c'est encore beaucoup pour moi, de couvrir mes foiblesses

d'une piété apparente. Cette feinte pénible est en quelque façon louable. Je ne cause point de scandale aux gens du siecle, si susceptibles de mauvaises impressions; je n'alarme point la vertu de ces foibles colombes dont j'ai la conduite; le cœur plein de l'amour des hommes, je les exhorte au moins à n'aimer qu'un Dieu : charmée de la pompe & des plaisirs du monde, je tâche à leur découvrir qu'il n'est que tromperie & que vanité. J'ai assez de force pour leur cacher mon penchant, & je regarde cela en moi comme un effet puissant de la grace. Si elle ne me porte pas à embrasser la vertu, au moins elle m'empêche de commettre le mal. C'est en vain cependant qu'on voudroit séparer ces deux choses: on est coupable, si l'on ne mérite pas; & on s'éloigne de la vertu, si l'on cesse d'en approcher. Encore faut-il n'avoir d'autre motif que l'amour de Dieu seul. Hélas! que puis-je donc espérer? Je l'avoue, à ma confusion, je crains plus d'offenser un homme que d'irriter un Dieu. Je n'ai de souci que celui de vous plaire. Oui, c'est votre commandement, & non pas, comme on le pense, une vocation sincere qui m'a enfermée dans ces demeures de la pénitence. J'ai cherché à procurer votre repos, & non pas à me sanctifier. Quel est

mon malheur ! Je m'arrache à tout ce qui me pouvoit plaire, je m'ensevelis toute vivante, j'exerce sur moi des jeûnes & des cruautés que des loix séveres m'imposent, je ne me nourris que de pleurs & d'inquiétudes, & cependant je ne mérite aucune récompense des maux que je souffre. Ma fausse piété vous a long-temps trompé ainsi que les autres : vous m'avez cru tranquille, & j'étois plus agitée que jamais. Vous vous êtes persuadé que j'étois attachée à mes devoirs, & je n'avois d'autre occupation que celle que l'amour me donnoit. Dans cette erreur vous m'avez demandé des prieres, c'est de vous que je les dois attendre. Ne présumez point trop de ma vertu & de ma guérison. Je suis chancelante, c'est à vous à me raffermir par vos exhortations; je suis encore foible, & vous devez me soutenir & me conduire par vos conseils. Quel sujet avez-vous de me louer ? La louange est souvent nuisible à celui à qui on la donne. Une vanité secrete s'éleve du cœur, nous aveugle, & nous cache des plaies mal guéries. Un séducteur nous flatte & cherche même à nous perdre. Un ami sincere ne nous déguise rien ; & loin de passer légérement la main sur le mal, il nous le fait sentir vivement en y apportant le remede. Que n'agissez-vous de

la sorte avec moi ? voulez-vous passer pour un flatteur injuste & dangereux ? ou, si vous voyez en moi quelque chose de louable, ne craignez-vous pas que la vanité qui est si naturelle à tous les hommes ne l'efface ? Mais ne jugeons point de la vertu par les vaines apparences ; car elle se trouve dans les réprouvés aussi bien que dans les élus. L'adresse d'un imposteur habille sait bien s'en parer, & se fait souvent plus admirer que le zele véritable des plus grands saints. Le cœur de l'homme est un labyrinthe dont on ne peut découvrir toutes les routes cachées. Vos louanges me sont d'autant plus dangereuses, que j'aime celui qui me les donne ; plus je désire vous plaire, plus j'ai de penchant à croire tout ce que vous m'attribuez de mérite. Ah ! songez plutôt à soutenir mes foiblesses par des remontrances salutaires. Ayez plus de crainte que de confiance de mon salut, & ne dites pas que la vertu n'a point d'autre fondement que notre foiblesse, & que celui-là sera couronné qui aura combattu avec plus de peine. Je ne cherche point cette couronne que donne la victoire, je ne veux qu'éviter le péril. Il est plus sûr de se défendre que de livrer le combat. Il y a plusieurs degrés dans la gloire ; je ne souhaite point les plus éclatans, je les laisse à

ces grands courages qui ont tant de fois vaincu. Je n'ai point cherché à vaincre, de peur de perdre la victoire. Heureuse si je me puis échapper au naufrage, & enfin arriver au port. Le ciel m'ordonne de renoncer à la passion funeste qui m'attache à vous. Ah ! mon cœur n'y pourra jamais consentir. Adieu.

HELOÏSE.



SOMMAIRE

DE LA LETTRE SUIVANTE.

ABEILARD, *qui fait une austere pénitence dans sa retraite, & qui songe sérieusement à son salut, ne veut plus recevoir de lettres* d'Héloïse. *Il lui écrit le péril où il s'expose en les lisant, & s'efforce de lui persuader qu'ils doivent s'oublier l'un l'autre. Il l'exhorte à remporter sur elle cette grande victoire; & comme un contraire ne brille jamais avec plus d'éclat que par l'opposition de son contraire, il lui représente les avantages d'une ame tranquille & soumise à la grace, après lui avoir parlé des agitations d'un cœur que l'amour criminel trouble. Il est trop habile homme pour ignorer qu'il propose à* Héloïse *une chose difficile à exécuter. Il sait même qu'il n'est pas aisé d'arracher du cœur une passion qui y a pris de profondes racines. C'est pourquoi, en lui enseignant les moyens d'en venir à bout, il l'assure que par des prieres ardentes, il va seconder ses efforts.*

LETTRE



LETTRE
D'ABEILARD
A HÉLOÏSE.

Pour servir de réponse à la lettre précédente.

Ne m'écrivez plus, Héloïse, ne m'écrivez plus, il est temps de finir un commerce qui rend nos mortifications infructueuses. Ne nous abusons point ; pendant que nous flatterons l'idée qui nous revient de nos plaisirs passés, notre vie sera agitée, & nous ne goûterons point la douceur de la solitude. Commençons donc à faire un bon usage de nos austérités, & ne conservons pas des images coupables dans les rigueurs de la pénitence. Qu'une mortification de corps & d'esprit, un jeûne exact, une solitude continuelle, & jamais interrompue, des méditations profondes & saintes, un amour pour Dieu qui ne se démente jamais, que tout cela, dis-je, succede à nos déréglemens.

Eſſayons de porter la perfection religieuſe à un point auquel il ſoit difficile de parvenir. Il eſt beau qu'il ſe trouvât dans le chriſtianiſme quelques ames ſi détachées de la terre, des créatures & d'elles-mêmes, qu'elles ſemblent être indépendantes du corps auquel elles ſont attachées, & qu'elles traitent comme leur eſclave. On ne ſauroit d'ailleurs s'élever trop, quand on veut aller juſqu'à Dieu même; quelques grands efforts que l'on faſſe, on ſe trouve toujours fort éloigné de cette ſublime divinité à laquelle nos yeux même ne peuvent atteindre. Agiſſons pour Dieu indépendamment des créatures & de nous-mêmes, n'ayons aucun égard à nos deſirs, ni aux ſentimens des autres. Si nous étions en cet état, Héloïſe, j'irois volontiers faire mon ſéjour au Paraclet. Là, mes ſoins ardens & efficaces pour une communauté que j'ai comme fondée, attireroient ſur elle mille graces particulieres. Je l'inſtruirois par ma parole, & je l'animerois par mon exemple. Je commanderois, ou plutôt je veillerois ſur la vie de vos ſœurs. Je vous ferois prier, méditer, travailler & vous taire; & je prierois moi-même, je méditerois, je travaillerois, & je garderois le ſilence.

Je parlerois pourtant quelquefois, mais

ce feroit pour vous relever de vos chûtes, pour vous fortifier dans vos foibleffes, pour vous éclairer dans les ténebres & dans les obfcurités qui viendroient quelquefois vous furprendre. Je vous confolerois de ces aridités qui font fi connues aux perfonnes vertueufes, & diftinguées par leur zele. Je réprimerois même la vivacité de votre zele & de votre piété, & je mettrois un tempérament judicieux à votre ferveur; je vous enfeignerois les devoirs qui doivent être connus, & je vous éclairerois les doutes que la foibleffe de votre raifon pourroit produire. Je ferois votre maître & votre pere, & par un talent merveilleux je deviendrois ou vif, ou lent, ou doux, ou févere, felon le caractere différent de celles que je voudrois mettre dans le chemin pénible de la perfection chrétienne.

Où m'emporte une vaine imagination? Ah! chere Héloïfe, que nous fommes éloignés de cette heureufe fituation! Votre cœur eft encore en proie à une funefte flamme que vous ne pouvez éteindre, & je trouve dans le mien du trouble & de l'inquiétude. Ne croyez pas que je jouiffe ici d'une paix profonde, Héloïfe, il faut pour la derniere fois que je vous ouvre mon ame. Je ne fuis pas encore détaché de vous. Je combats en

vain des ſentimens trop tendres ; malgré mes efforts, je ſens qu'un reſte de tendreſſe me rend ſenſible à vos ennuis, & me les fait partager. Vos lettres, je l'avouerai, m'ont ému ; je n'ai pu lire avec indifférence des caracteres tracés par une main ſi chere. Je ſoupire, je verſe même des larmes, & toute ma raiſon ſuffit à peine à cacher ma foibleſſe aux yeux de mes diſciples. Oui, malheureuſe Héloïſe, tel eſt l'état où ſe trouve le malheureux Abeilard. Le monde, qui ſe trompe preſque toujours dans ſes jugemens, croit que je ſuis tranquille, & comme ſi je n'euſſe aimé en vous que la ſatisfaction des ſens, on s'imagine que je vous ai oubliée. Que cette erreur eſt groſſiere ! Je ſuis perſuadé que le peuple s'imagina, quand nous nous ſéparâmes, que la honte & la douleur de me voir traité ſi cruellement, me faiſoient abandonner le monde, comme ſi mon amour ingénieux à ſe contenter, n'auroit pas pu inventer mille plaiſirs auſſi ſenſibles que celui dont Fulbert me privoit. Ce fut, vous le ſavez, un juſte repentir d'avoir offenſé Dieu qui m'inſpira le deſſein de me retirer. J'expliquai l'accident qui nous étoit arrivé comme un ordre ſecret du ciel qui puniſſoit nos crimes. Je ne regardai plus le violent Fulbert que comme

le ministre des vengeances du Seigneur. La grace seule m'entraîna dans un asyle où je serois encore, si mes ennemis m'y eussent laissé vivre. J'ai souffert constamment toutes leurs persécutions, ne doutant point que ce fût Dieu lui-même qui me les suscitoit pour me purifier.

Quand il m'a vu parfaitement soumis à ses saintes volontés, il a permis que j'aie justifié ma doctrine; j'en ai rendu la pureté publique, & j'ai fait voir enfin que ma croyance n'est pas seulement orthodoxe, mais qu'elle est encore exempte de tout soupçon de nouveauté.

Que je serois heureux, si je n'avois que mes ennemis à craindre, si je n'avois point d'autre obstacle à mon salut que leur calomnie! Mais, Héloïse, vous me faites trembler. Vos lettres m'apprennent que vous êtes toujours asservie à une passion fatale; & si vous n'en triomphez, il faut renoncer à votre salut: & moi, quel parti voulez-vous que je prenne? Voulez-vous que, rebelle au Saint-Esprit, j'étouffe ses inspirations, & que j'aille, pour vous complaire, essuyer des pleurs que le démon fait couler. Cette indigne démarche sera-t-elle le fruit de toutes mes méditations? Ah! soyons plus fermes dans nos résolutions; nous ne sommes dans

la solitude que pour y pleurer nos péchés, & pour y gagner le ciel ; commençons donc à nous donner à Dieu de tout notre cœur.

Je sais que les commencemens de chaque chose sont difficiles ; mais il est glorieux d'entreprendre & de commencer une grande action ; & cette gloire augmente à proportion que les difficultés qui s'y rencontrent sont considérables. C'est pourquoi nous devons vaincre courageusement tous les obstacles que nous trouverons pour embrasser la vertu chrétienne. C'est dans les monasteres que les hommes sont éprouvés comme l'or dans la fournaise : c'est là que personne ne peut demeurer long-temps, s'il ne porte dignement le joug du Seigneur.

Quelque parfait qu'on puisse être, on a quelquefois des tentations ; il y en a même d'utiles. Il ne faut pas s'étonner si l'homme ne sauroit être exempt de tentation, puisqu'il a dans lui-même la source des tentations, c'est-à-dire, la concupiscence. A peine sommes-nous délivrés d'une tentation, qu'il en survient une autre. Tel est enfin le sort de la postérité du premier homme, qu'elle aura toujours quelque chose à souffrir, puisqu'elle a perdu sa premiere félicité. Qu'on ne se flatte point qu'on pourra vaincre les tentations par la fuite : si nous n'y joignons

la patience & l'humilité, nous nous tourmenterons inutilement. On en vient plus sûrement à bout, en implorant le secours de Dieu, que par les armes que peut nous fournir notre propre fond.

Soyez constante, Héloïse; ayez de la confiance en Dieu, & vous aurez peu de tentations à combattre; & quand elles viendront vous saisir, étouffez-les dans leur naissance. Ne souffrez pas qu'elles s'affermissent dans votre cœur. Remédiez au mal dès qu'il commence, dit un ancien; car si vous le laissez croître, vous ne pourrez le guérir. En effet, la tentation a des degrés : d'abord c'est une simple pensée à l'esprit, elle ne paroît pas dangereuse : l'imagination la reçoit sans alarmes; il s'en forme un plaisir qui nous flatte; nous nous y arrêtons; enfin nous y consentons.

Je ne doute pas, Héloïse, que vous ne songiez sérieusement à votre salut : c'est là l'unique soin qui doit occuper votre cœur. Bannissez-en Abeilard pour jamais; c'est le meilleur avis que je vous puisse donner : car enfin le souvenir d'une personne qu'on a aimé criminellement ne sauroit qu'être nuisible, quelqu'avancé qu'on puisse être dans le chemin du salut. Quand vous aurez détruit le funeste penchant que vous avez pour moi,

la pratique de toutes les vertus qui conviennent à votre état vous sera aisée ; votre ame quittera avec joie ce misérable corps où elle est attachée, & prendra son vol au ciel. Vous vous présenterez alors devant le Seigneur avec confiance : vous ne verrez pas le caractere de votre réprobation sur le livre de vie. Le Sauveur vous dira : Venez, ma fille, venez partager ma gloire ; jouissez de la récompense éternelle que j'ai attachée aux vertus que vous avez pratiquées.

Adieu, Héloïse, voilà les derniers conseils de votre cher Abeilard. Pour la derniere fois, que ne puis-je vous persuader les plus saintes maximes de l'Evangile ! Fasse le ciel que votre cœur autrefois si sensible à mon amour, se laisse maintenant conduire par mon zele ! Que l'image d'Abeilard amoureux, à votre esprit toujours présente, prenne désormais la figure d'Abeilard véritablement pénitent ; & puissiez-vous autant verser de pleurs pour votre salut, que vous en avez répandu durant le cours de nos malheurs !

ABEILARD.





LETTRE D'HÉLOÏSE A ABEILARD.

CHER Abeilard, vous attendez peut-être que je vous reproche votre négligence. Vous n'avez point fait réponse à ma derniere lettre, & j'en rends graces au ciel : dans l'état où je me trouve, c'est un bien pour moi de vous voir insensible à la funeste passion qui m'attachoit à vous ; car enfin, Abeilard, vous avez perdu pour jamais Héloïse. Malgré tous les sermens que je vous ai faits de ne songer qu'à vous, de n'être occupée que de vous, je vous ai banni de ma pensée : je vous ai oublié ; vous ne ferez plus ma félicité, délicieuse idée d'un amant que j'adorois ! Chere image d'Abeilard, qui me suiviez par-tout, je ne veux plus me souvenir de vous ! Mérite éclatant d'un homme, qui est, malgré ses ennemis, l'admiration de son siecle ! plaisirs enchanteurs auxquels Héloïse se livroit sans réserve, vous faites le tourment de ma mémoire ! Abeilard, je vous avoue, sans rougir,

mon infidélité. Que mon inconſtance apprenne à l'univers qu'on ne doit pas compter ſur les promeſſes des hommes ; ils ſont tous ſujets au changement. Vous vous troublez, Abeilard ! Cette nouvelle ſans doute vous ſurprend ; vous ne pouvez vous imaginer qu'Héloïſe ſoit infidelle. Elle étoit prévenue pour vous d'un penchant ſi fort, que vous ne pouvez comprendre comment le temps l'a pu détruire. Sortez de votre erreur ; je vais vous révéler ma perfidie ; & au lieu de ma la reprocher, je ſuis perſuadée que vous en verſerez des larmes de joie. Quand je vous aurai nommé le rival qui vous a ravi mon cœur, vous louerez mon inconſtance, & vous prierez ce rival de la vouloir fixer. Vous devez juger par-là que c'eſt Dieu qui vous enleve Héloïſe. Oui, mon cher Abeilard, c'eſt lui qui rend à mon eſprit la tranquillité qu'un vif ſouvenir de nos malheurs paſſés ne me permettoit point de goûter. Juſte ciel ! quel autre rival pouvoit m'arracher à vous ? Avez-vous ſoupçonné qu'un mortel pouvoit vous avoir effacé de mon cœur ? Avez-vous été aſſez injuſte pour me croire capable de ſacrifier le vertueux & ſavant Abeilard à un autre que Dieu ? Non, je me flatte que vous m'avez rendu juſtice. Je ne doute pas que vous ne ſouhaitiez d'apprendre de quel

moyen Dieu s'est servi pour me toucher : je vais vous le dire ; admirez les secrets ressorts de sa providence. Quelques jours après vous avoir envoyé ma derniere lettre, je tombai dans une dangereuse maladie ; les médecins m'abandonnerent, & je crus ma mort certaine. Ce fut alors, vous le dirai-je ? que ma passion, que j'avois cru innocente, me parut criminelle : ma mémoire me représenta fidélement toutes les actions de ma vie ; & je vous avoue que mon amour fit toute ma peine en ces derniers momens. La mort que je n'avois jamais regardée que de loin, s'offrit alors à mon imagination, comme elle se présente aux pécheurs. Je commençai à craindre la colere de Dieu lorsque j'allois l'éprouver, & je me repentois de n'avoir point profité de ses disgraces, quand j'allois cesser de vivre. Les lettres tendres que je vous ai écrites, & les entretiens passionnés que j'ai eus avec vous, me faisoient autant de peine en cet instant, qu'ils m'avoient auparavant fait de plaisir. Ah, malheureuse Héloïse ! disois-je en moi-même, si c'est un crime de s'abandonner à de si doux transports, & si après la vie un infaillible châtiment les suit, pourquoi ne combattois-tu pas un penchant si dangereux ? Vois les supplices qui te sont destinés ; contemple avec

frayeur cet appareil épouvantable de tourmens, & rappelle en même temps les plaisirs que ton ame abusée trouvoit délicieux. Hé bien, poursuivis-je, n'es-tu pas au désespoir de t'être enivrée de ces fausses douceurs? Quelle folie de vivre comme j'ai fait jusqu'ici? Enfin, Abeilard, imaginez-vous, si vous le pouvez, tous les remords dont j'ai été la proie, & vous ne serez point étonné de mon changement.

La retraite est insupportable pour un cœur qui n'est pas tranquille; ses ennuis croissent dans le silence; la solitude les entretient. Depuis que je suis enfermée dans ces murs, je n'ai fait que donner des larmes à nos malheurs. Le Paraclet a retenti de mes regrets, & comme une esclave condamnée à une éternelle servitude, j'ai poussé des soupirs, & passé mes jours dans la douleur. Au lieu de remplir le dessein que Dieu a sur moi, je l'offensois; je regardois cet asyle sacré comme une prison affreuse, & je portois à regret le joug du Seigneur. Au lieu de me sanctifier par la vie pénitente que je menois, j'assurois ma réprobation. Quel égarement! C'en est fait, Abeilard, j'ai déchiré le bandeau qui m'aveugloit; & si je dois m'en fier aux mouvemens nouveaux qui m'agitent, je serai bientôt digne de votre estime. Vous n'êtes

n'êtes plus cet Abeilard voluptueux, qui pour se ménager une conversation particuliere avec moi la nuit, imaginoit tous les jours de nouveaux moyens de tromper la vigilance de ceux qui nous observoient. Le malheur qui vous arriva après tant d'heureux momens, vous donna de l'horreur pour le vice; vous consacrâtes dès cet instant le reste de vos jours à la vertu; vous parûtes vous soumettre à cette nécessité sans violence. Pour moi, plus tendre que vous, & plus sensible aux molles voluptés, j'ai souffert impatiemment ce malheur. Vous avez entendu les plaintes qui me sont échappées contre nos persécuteurs. Vous avez vu tout le ressentiment que j'en ai conçu par les lettres que je vous ai écrites: c'est sans doute ce qui m'a ôté l'estime d'Abeilard. Vous avez été alarmé de mes emportemens; & si vous le voulez avouer de bonne foi, vous avez peut-être désespéré de mon salut. Vous n'avez pu prévoir qu'Héloïse vaincroit une passion si forte; vous vous trompez, Abeilard, ma foiblesse soutenue de la grace, ne sauroit empêcher que je remporte une victoire complette. Rendez-moi votre estime, je vous en conjure; votre piété vous doit solliciter en secret à me l'accorder.

Mais quel trouble secret s'éleve dans mon

ame ! Quel mouvement inconnu s'oppose à la résolution que j'ai formée de ne soupirer plus pour Abeilard ! Juste ciel ! n'aurai-je pas encore triomphé de mon amour ? Malheureuse Héloïse, tant que tu respireras, ton sort est d'aimer Abeilard ; pleure, tu n'eus jamais un plus juste sujet de t'affliger ; c'est maintenant que je dois mourir de douleur. La grace m'avoit prévenue ; j'avois promis d'être fidelle à la grace. Je me parjure, & je sacrifie la grace à Abeilard. Ce sacrifice sacrilége met le comble à mes iniquités. Après cela puis-je encore espérer que Dieu m'ouvrira ses trésors de miséricorde ? N'ai-je pas lassé sa clémence ? J'ai commencé à l'offenser dès que j'ai vu Abeilard ; une funeste sympathie nous engagea tous deux dans un commerce criminel ; Dieu nous suscite une main ennemie qui nous sépare. Je m'en afflige ; je déteste le malheur qui nous arrive, & j'en adore la cause. Ah ! je devois plutôt expliquer ce sinistre accident comme un ordre secret du ciel, qui réprouvoit notre engagement, & m'appliquer dès-lors à détruire ma passion. Ah ! qu'il eût mieux valu oublier pour jamais l'objet dont j'étois préoccupée, que d'en conserver un souvenir si fatal au repos de mes jours & à mon salut ! Grand Dieu ! Abeilard occupera-t-il toujours ma pensée ? ne

pourrai-je jamais m'affranchir des liens qui m'attachent à lui. Mais peut-être que je m'alarme mal-à-propos ; la vertu regle tous mes mouvemens, & ils sont tous soumis à la grace. Ne craignez point, cher Abeilard ; je n'ai point ces sentimens qui, tracés dans mes lettres, vous ont causé tant de peine. Je ne tâcherai plus, par le récit des plaisirs que notre amour naissant nous faisoit goûter, de recueillir cette tendresse criminelle que vous aviez pour moi, & qui vous étoit si chere. Je vous dégage de tous vos sermens. Oubliez les noms d'amant & d'époux, mais conservez toujours celui de pere. Je n'attends plus de vous ces protestations tendres & ces billets si propres à entretenir le commerce de l'amour. Je ne vous demande que de pieuses exhortations & des conseils salutaires. Le chemin du salut, tout épineux qu'il puisse être, me paroîtra agréable quand je marcherai sur vos pas. Vous me trouverez toujours prête à vous suivre. Je lirai avec plus de plaisir les lettres où vous me ferez voir les avantages de la vertu, que celles où, avec tant d'artifice, vous cachiez le poison funeste des passions que vous m'inspiriez. Il ne vous est pas permis de garder le silence désormais sans être coupable. Lorsque toute remplie d'un amour violent je vous pressois avec tant d'ardeur de

m'écrire, de combien de lettres falloit-il vous accabler avant que de pouvoir vous en arracher une ? Vous me refusiez dans mon malheur la seule consolation qui me restoit. Vous la pensiez pernicieuse. Vous vouliez à force de rigueurs me contraindre à vous oublier, & je ne pouvois vous blâmer : mais à présent vous n'avez rien à craindre. Une maladie heureuse, que la Providence semble m'avoir envoyée pour me sanctifier, a fait ce que tous les efforts humains & votre cruauté n'auroient pu faire. Je vois la vanité de ce fragile bonheur dont nous jouissions comme si nous ne devions jamais le perdre. Combien d'alarmes, combien d'inquiétudes nous falloit-il souffrir ? Non, Seigneur, il n'est point de plaisir véritable sur la terre que celui que donne la vertu. Le cœur au milieu des délices du monde ressent une certaine amertume ; il est inquiet & agité jusqu'à ce qu'il ait trouvé son repos en vous. Que n'ai-je point souffert, Abeilard, tandis que j'ai conservé dans ma retraite les feux qui m'avoient brûlé dans le monde. Je ne pouvois sans horreur voir les murailles qui me renferment ; les heures me paroissoient de longues années. Je me repentois cent fois le jour, de m'être ainsi ensevelie toute vivante. Depuis que la grace a dessillé mes

yeux, tout eft changé. Ma folitude me paroît toute charmante. La tranquillité que j'y vois, entre jufque dans le fond de mon cœur. Contente de remplir mes devoirs, je fens une douceur que les richeffes, les grandeurs & les plaifirs du monde n'ont jamais pu donner. Que le repos m'a coûté cher! que j'ai eu de peine à l'acquérir! Il faut l'avouer, je l'ai acheté au prix de mon amour. J'ai fait un facrifice violent, & qui paroiffoit au deffus de mes forces. Je vous ai arraché de mon cœur; n'en foyez pas jaloux; j'y ai placé un Dieu qui devoit l'avoir toujours occupé tout entier. Contentez-vous d'être dans mon efprit, vous n'en fortirez jamais. Je me ferai un plaifir fecret de penfer à vous, & une gloire de remplir ces regles de piété que votre main me tracera.

On m'apporte dans ce moment une lettre de votre part. Je vais la lire, & je prétends vous faire réponfe fur le champ. Vous connoîtrez du moins, par mon exactitude à vous écrire, que vous m'êtes toujours cher... Vous me faites des reproches obligeans fur le temps que j'ai laiffé paffer fans vous donner de mes nouvelles. Ma maladie me doit juftifier. Je ne laiffe point échapper d'occafion de vous donner des marques de mon fouvenir. » Je vous remercie des inquiétudes

» que vous dites que vous cause mon silen-
» ce, & de la crainte obligeante que vous
» me témoignez sur ma santé. La vôtre,
» dites-vous, est délicate, & vous avez, ces
» jours passés, pensé mourir. » Avec quelle froideur, cruel, vous m'annoncez une nouvelle si capable de m'affliger! Je vous marquai dans ma derniere lettre l'état où je serois réduite si vous aviez perdu la vie. Et si je vous suis chere, vous modérerez les rigueurs de votre vie austere. Je vous représentai le besoin que nous avions de vos conseils & la nécessité indispensable où vous étiez de vous conserver. Je ne veux pas vous répéter les mêmes choses, de peur de vous ennuyer. » Vous nous recommandez de ne
» vous pas oublier dans nos prieres. » Ah, mon cher Abeilard! vous devez compter sur le zele de notre communauté. Elle vous est parfaitement dévouée, & vous ne sauriez, sans injustice, l'accuser de vous avoir mis en oubli. Vous êtes notre pere; nous sommes vos filles. Vous êtes notre guide; nous nous abandonnons avec confiance à votre piété. Vous nous ordonnez, nous vous obéissons; attentives à nos devoirs, nous exécutons avec fidélité ce que vous nous avez prescrit avec prudence. Nous ne nous imposons point de pénitence sans votre con-

sentement, de peur de suivre plus un zele indiscret qu'une vertu solide : en un mot, rien n'est bien fait, si Abeilard ne l'a approuvé. Vous me demandez une chose qui m'embarrasse. » On vous a dit que quelques-» unes de nos sœurs donnoient de mauvais » exemples, & qu'il y avoit du relâche-» ment parmi elles ». Cela vous doit-il étonner, vous qui avez de l'expérience, & qui savez comment les monasteres se remplissent aujourd'hui ? Les peres consultent-ils présentement les inclinations de leurs enfans pour les établir? La politique & l'intérêt reglent aujourd'hui la plupart des établissemens. Voilà pourquoi il se trouve quelquefois dans les couvens des religieuses qui sont l'opprobre des communautés. Mais je vous conjure de m'apprendre ce qu'on vous a dit du Paraclet, & de m'enseigner le remede que vous jugerez à propos d'y apporter. Le relâchement dont vous parlez, n'a point encore frappé mes yeux, & dès que je m'en appercevrai, j'y donnerai bon ordre. Je fais la ronde toutes les nuits, & je fais brusquement rentrer dans leurs cellules les sœurs que je trouve qui prennent le frais. Je me souviens de toutes les aventures qui sont arrivées dans les monasteres voisins de Paris. Vous finissez votre lettre par vos plaintes

ordinaires contre la fortune, & vous implorez la mort comme la fin d'une vie ennuyeuſe & traverſée. Sera-t-il poſſible qu'un génie auſſi beau que le vôtre, ne ſe conſolera jamais de ſes malheurs paſſés? Que diroit le monde, s'il liſoit comme moi vos lettres? Il s'imagineroit que vous ne vous êtes renfermé que pour pleurer votre impuiſſance. Il croiroit que le ſeul motif qui vous a engagé à vivre dans la ſolitude, a été la honte que vous avez eu de vous voir dans l'état affreux où vous a mis la malice de mes parens. Que diroit de vous cette foule de jeunes gens qui courent ſi loin pour vous entendre, qui préferent vos ſéveres leçons aux douceurs de la vie civile, s'ils vous voyoient en ſecret eſclave de vos paſſions, & reſſentir toutes les foibleſſes dont vos préceptes les garantiſſent? Cet Abeilard, ſans doute, qu'ils admirent, ce rare perſonnage, qui les conduit, perdroit une ſi belle réputation, & ſeroit même mépriſé de ſes diſciples. Si ces raiſons ne ſont pas capables de vous donner de la fermeté dans votre infortune, jetez les yeux ſur moi; admirez la réſolution que j'ai priſe de m'enfermer à votre exemple. J'étois jeune quand on nous a déſunis; & ſi je dois ajouter foi à ce que vous me diſiez tous

les jours, je n'étois pas indigne de l'attachement d'un honnête homme. Si je n'eusse aimé dans Abeilard que le plaisir des sens, mille jeunes gens aimables m'auroient consolé de votre perte. Vous savez ce que je fis ; dispensez-moi de vous le répéter. Souvenez-vous des assurances que je vous donnai de vous aimer avec la même tendresse. J'essuyois vos pleurs par mes baisers ; & comme vous n'étiez plus si redoutable, j'avois beaucoup moins de retenue. Ah ! si vous m'eussiez aimée avec délicatesse, les sermens que je vous faisois, les transports dont ils étoient accompagnés, les caresses innocentes que je vous prodiguois, tout cela ne devoit-il pas vous consoler ? Si vous m'eussiez vu devenir insensiblement indifférente, vous auriez raison de vous désespérer ; mais non, jamais vous ne reçûtes plus de témoignages de ma passion. Que je ne voie plus dans vos lettres, mon cher Abeilard, ces murmures contre la fortune ; vous n'êtes pas le seul qu'elle persécute ; vous devez oublier les outrages que vous en avez reçu. Quelle honte pour un philosophe, de ne pouvoir se consoler d'un accident qui peut arriver à tous les hommes ! Réglez-vous sur moi ; je suis née avec des inclinations violentes ; je combats même encore tous les

jours des mouvemens trop tendres, & il est glorieux pour moi d'en triompher, de les assujettir à l'empire de la raison. Faut-il qu'une ame foible rassure un esprit fort, un jugement solide? Mais où m'emporte une aveugle erreur? Est-ce à vous, cher Abeilard, que mon discours s'adresse? Je ne songe pas que je parle à un nouveau pere des déserts. Vous pratiquez les vertus que vous enseignez; & si vous vous plaignez de la fortune, c'est moins par un ressentiment des coups qu'elle vous a portés, que par le déplaisir de ne pouvoir faire connoître à vos ennemis qu'ils ont tort de songer à vous nuire. Laissez-les, Abeilard, laissez-les épuiser leurs traits, & continuez de charmer tous ceux qui vous écoutent. Découvrez ces précieux trésors que le ciel sembloit avoir réservés pour vous. Vos ennemis frappés de l'éclat de vos lumieres, vous rendront justice. Que j'aurois de plaisir, si je voyois tout le monde aussi bien instruit de votre probité que je le suis! Votre mérite est connu par toute la terre, & vos plus grands ennemis conviennent que vous n'ignorez rien de tout ce que l'esprit humain peut savoir. Ah, mon cher époux! je me sers de cette expression pour la derniere fois, ne vous reverrai-je jamais? n'aurai-je pas,

avant ma mort, la satisfaction de vous embrasser ? Que dis-je, malheureuse ! Sais-tu bien, Héloïse, ce que tu souhaites? Pourrois-tu voir ces yeux vifs, sans te rappeller tous ces regards lascifs qui t'ont été si funestes? Pourrois-tu regarder ce port majestueux d'Abeilard, sans être jalouse de tout ce qui verroit comme toi un homme si charmant? Cette bouche qu'on ne peut regarder sans desirs, ces mains si propres à piller les trésors de l'amour, enfin toute la personne d'Abeilard ne peut être envisagée par une femme sans péril. Ne souhaite donc plus, Héloïse, ne souhaite plus de voir Abeilard : puisque son image, le souvenir qui t'en reste, te troublent, que ne feroit point sa présence? quels desirs n'exciteroit-elle pas dans ton ame? Comment pourrois-tu demeurer maîtresse de tes sens à la vue d'un homme si aimable? Il faut que je vous avoue, Abeilard, ce qui fait mon plus sensible plaisir dans ma retraite ; après avoir passé tout le jour à songer à vous, pleine d'une si chere idée, je me livre la nuit au sommeil qui vient me surprendre. C'est alors qu'Héloïse, qui n'ose qu'en tremblant penser le jour à vous, s'abandonne au plaisir de vous parler & de vous entendre. Je vous vois, Abeilard, & je repais mes yeux d'une

ſi belle vue. Quelquefois vous m'entretenez de vos chagrins ſecrets, & vous m'affligez. Quelquefois auſſi, oubliant l'éternel obſtacle qu'on a mis à nos deſirs, vous me preſſez de vous rendre heureux, & je cede ſans réſiſtance à vos tranſports. Le ſommeil, pour nous ſervir, vous prête ce que vos barbares ennemis vous ont ôté, & nos ames animées de la même ardeur, reſſentent le même plaiſir. Agréables illuſions, douces erreurs, que vous paſſez vîte! A mon réveil j'ouvre les yeux, & ne trouve plus Abeilard. J'étends mes bras pour le retenir, il m'échappe. Je l'appelle, il ne m'entend pas. Que je ſuis folle de vous entretenir de ces ſonges, vous qui êtes inſenſible à ces plaiſirs! Me trompai-je, Abeilard? Voyez-vous quelquefois Héloïſe en ſonge? En quel état ſe préſente-t-elle à vous? Lui tenez-vous un langage auſſi tendre que celui que vous lui teniez quand *Fulbert* la confia à vos ſoins? A votre réveil en avez-vous de la joie ou de la douleur? Excuſez, Abeilard, excuſez une amante qui s'égare. Je ne dois plus attendre de vous cette vivacité qui animoit vos ſoins. Ce n'eſt plus le temps d'exiger de vous une parfaite correſpondance de deſirs. Nous nous ſommes aſſervis à des regles auſteres, nous devons les ſuivre, quoi qu'il nous

nous en puisse coûter. Contemplons nos devoirs dans toutes leurs rigueurs, & faisons, s'il se peut, un bon usage de cette nécessité qui nous retient éloignés l'un de l'autre. Pour vous, Abeilard, vous acheverez heureusement votre carriere : vos desirs & vos mouvemens ne mettent point d'obstacle à votre salut. Héloïse seule est à plaindre. Toujours la triste Héloïse versera des torrens de larmes, sans être assurée qu'elles serviront à l'ouvrage de son salut.

J'allois finir cette lettre sans vous rendre compte de ce qui s'est passé ici depuis peu de jours. Une jeune religieuse, qui étoit du nombre de celles à qui on fait épouser un couvent, sans examiner si ce séjour leur est propre, par une adresse qui m'est inconnue, a trouvé le moyen de se sauver ; & l'on dit qu'avec un jeune homme dont elle étoit aimée, elle est allée en Angleterre. J'ai ordonné à toute la communauté en particulier de garder le secret sur cette aventure. Hé bien, Abeilard, s'il vous étoit permis de vivre avec nous, vous préviendriez ces désordres. Toutes nos sœurs, charmées de vous voir & de vous entendre, ne songeroient qu'à profiter de vos exemples & de vos leçons. La jeune religieuse qui vient de violer ses vœux, n'auroit pas formé un dessein

si coupable. Que n'êtes-vous à notre tête à nous exhorter à vivre saintement ? Si nous avions vos yeux pour témoins de nos actions, elles seroient innocentes. Quand nous tomberions, vous nous releveriez, &, soutenues de vos conseils, nous marcherions d'un pas ferme dans le sentier de l'austere vertu. Je commence à m'appercevoir, ô Abeilard ! que j'ai pris trop de plaisir à vous écrire. Je devrois brûler ma lettre. Elle vous apprend que je suis toujours prévenue pour vous de la plus malheureuse passion du monde, & j'avois dessein, quand je l'ai commencée, de vous persuader le contraire. Je suis incessamment agitée des mouvemens de la grace & de ceux de ma passion : je leur cede tour-à-tour. Ayez pitié, Abeilard, de l'état où vous me réduisez, & faites ensorte que les derniers jours de ma vie soient aussi tranquilles, que les premiers ont été agités.

HELOÏSE.



LETTRES
D'HÉLOÏSE
ET
D'ABEILARD,

MISES EN VERS,

Par M. DE BEAUCHAMPS, *d'après l'excellente traduction des lettres d'*HÉLOÏSE *& d'*ABEILARD, *de M. le comte de* Buffi Rabutin.

Cette Édition a été corrigée fur celle de 1737.

N ij

ÉPITRE.

Vous avez lu mes vers, & l'on vient de me dire
Que vous vouliez encor les voir, & les relire,
Que, touché de mes sons, j'avois eu le bonheur
De m'ouvrir un chemin jusques à votre cœur.
Quelle gloire pour moi! quelle heureuse surprise!
Quoi! vous plaignez les maux de la tendre Héloïse!
Et le triste Abeilard a trouvé près de vous
Un asyle assuré contre tous ses jaloux!
Votre cœur de leur sort partage l'amertume,
Et donne des soupirs au feu qui les consume!
Dieu des vers, si jamais, favorable à mes vœux,
Tu soutins mon génie, & m'inspiras tes feux,
Allume dans mon sein une flamme plus belle;
Viens élever ma voix, & signaler mon zele,
Et que tout l'univers, charmé de mes accens,
S'empresse d'applaudir aux transports que je sens.
Que les siecles futurs, informés de ma gloire,
Apprennent mon bonheur, & ne puissent le croire.

EXTRAIT

DE LA PRÉFACE DE L'AUTEUR.

L'Esprit & la tendresse d'Abeilard, les sentimens & la vivacité d'Héloïse, leurs infortunes, leurs foiblesses, leur pénitence, quelle matiere intéressante pour une nouvelle historique ! Comment est-elle échappée à tant de beaux esprits qui se mettent sur les rangs, & qui, contre le précepte d'Horace, entreprennent tous les jours des sujets stériles à qui l'art ne peut donner les beautés que la nature leur offre dans celui-là ? Peut-être y réfléchiront-ils. Pour moi, je m'en tiens à leurs Lettres*: c'est mon coup d'essai. Si j'ai réussi, le Lecteur en décidera. Lui demander grace, ce n'est plus la mode. Lui dire avec confiance qu'elles sont belles, & qu'il doit les admirer; je laisse ces fanfaronades aux auteurs petits-maîtres du siecle : je n'ai qu'un mot à dire sur mon ouvrage. Je n'ai point suivi l'original latin; les savans le trouveront mauvais : je leur dirai, sans chercher à m'excuser, qu'en 1687, M. le* comte de Bussy, *& en 1695, M..... ne s'y sont point assujettis, & qu'ils s'en sont bien trouvés. Les*

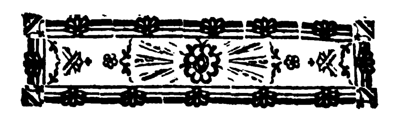
Lettres d'Héloïse & d'Abeilard *ne sont guere connues que de ceux qui les ont lues dans ces auteurs. Les produire sous une autre idée, ce seroit les défigurer, & je ne sais si l'on seroit bien reçu à le faire : au reste, comme ces messieurs ont suivi leur imagination, j'ai cru pouvoir suivre la mienne. La poésie donne encore plus de liberté que la prose.*

EXTRAIT d'une Lettre écrite à M. de BEAUCHAMPS.

MONSIEUR,

*Je viens d'apprendre que madame de *** avoit obtenu de votre paresse & de votre complaisance, une chose que vous devriez avoir faite il y a long-temps. La maniere dont le public avoit reçu vos Lettres* d'Héloïse *&* d'Abeilard, *méritoit un plus prompt remerciment. Vous savez combien peu je goûtois les raisons de votre silence, & combien je vous en ai fait la guerre ; mais enfin vous voilà au point où je vous demandois. J'augure si bien de cette nouvelle édition, & de tout ce que vous y ajoutez, que si l'amitié souffroit les complimens, je vous en ferois d'avance sur le succès que vous en devez espérer.*

*



LETTRES D'HÉLOÏSE ET D'ABEILARD.

PREMIERE LETTRE D'HELOÏSE A ABEILARD.

Une lettre en mes mains l'autre jour fut remise !
J'y reconnus les traits de l'époux d'Héloïse ;
Et me servant des droits que j'ai sur cet époux,
Je crus pouvoir l'ouvrir puisqu'elle étoit de vous.
Je crus que sa lecture, appaisant mes alarmes,
Calmeroit mes ennuis, & sécheroit mes larmes.
Curieuse, je l'ouvre avec empressement ;

Je me flatte, j'espere y trouver mon amant.
Illusion cruelle où l'amour nous entraîne !
Je veux me consoler, & j'irrite ma peine.
D'un ami malheureux soulageant les douleurs,
Votre main à ses yeux exposoit nos malheurs;
J'y trouvai mille fois & mon nom & le vôtre,
Et mille affreux revers entassés l'un sur l'autre.
Chaque ligne à mon cœur porta de nouveaux coups.
Deviez-vous me réduire à me plaindre de vous?
Deviez-vous, pour calmer des disgraces légeres,
Faire un si long récit de toutes nos miseres ?
Non. Vous portez trop loin le zele & l'amitié,
Cruel : & l'amour seul vous trouve sans pitié.
Quelles réflexions vinrent troubler mon ame ?
Je sentis tout-à-coup ressusciter ma flamme.
Ces transports, si long-temps retenus dans mon cœur,
Plus forts que ma vertu, reprirent leur vigueur.
Dans mes yeux agités on lisoit ma tendresse;
Toutes mes actions annonçoient ma foiblesse.
Même aux pieds des autels, trop pleine de mes feux,
De profanes soupirs se mêloient à mes vœux.
Excusez, ô mon Dieu, le trouble qui m'accable,
Malgré ma volonté mon cœur me rend coupable.

Funeste souvenir de mon bonheur passé,
L'absence, ni le temps ne t'ont point effacé;
Tu rappelles encore à ma triste mémoire
Ces momens, où l'amour prenoit soin de ma gloire,
Où le tendre Abeilard me donnoit tous ses soins,
Où nos cœurs de nos feux étoient les seuls témoins.
Je ne t'oublierai point, cher époux que j'adore!
Je t'entends, je te vois, je te possede encore.
Si pour toute la terre Abeilard n'est plus rien;
Héloïse, en lui seul, voit son souverain bien.
Du destin conjuré la fureur impuissante
Ne détruira jamais l'ardeur de votre amante.
Ce n'est pas l'homme en vous qui faisoit mon bonheur.
L'amant, le seul amant possédoit tout mon cœur.
Vous savez que toujours ce cœur plein d'innocence,
Modéra de vos feux la vive impatience;
Et que, fuyant les noms & d'épouse & d'époux,
Les liens de l'amour me paroissoient plus doux.
De la soif des plaisirs Héloïse pressée,
N'a jamais sur les sens arrêté sa pensée;
Et bornant tous mes vœux à la douceur d'aimer,

Cette ſeule douceur eut droit de me charmer.
Hélas ! ſi vos malheurs m'arrachent quelques plaintes,
C'eſt pour vous , non pour moi que j'en ſens les atteintes ;
Votre ſeul intérêt me fait verſer des pleurs ,
Que je refuſerois à toutes mes douleurs.
Eh ! puis-je , ſans frémir , voir un oncle perfide
Animer contre vous une main homicide ?
Puis-je voir, ſans pleurer, vos ennemis jaloux,
Conduits par leur fureur, s'élever contre vous?
Obſcurcir lâchement la gloire la plus pure ,
Et ſans honte mêler le ciel dans leur injure ?
En vain , juſtifiant le ſens de vos écrits ,
Vous voulſîtes fléchir ces ſuperbes eſprits,
L'innocent Abeilard ſuccomba ſous leurs trames ;
Ses ouvrages ſacrés périrent par les flammes.
Lui-même, menacé d'une injuſte priſon ,
N'échappa , qu'en fuyant , à cette trahiſon.
Objet infortuné de la haine publique ,
On ne vous regardoit que comme un hérétique ;
On blâmoit à l'envi le nom de Paraclet ,
Ce nom de votre orgueil paroiſſoit un effet.
Monde injuſte & cruel , que ta plainte eſt frivole !
Tu pourſuis Abeilard , & ſon Dieu le conſole.

Dans le fond d'un désert ce Dieu consolateur,
Malgré tes vains efforts rend le calme à son cœur.
De la chair & du sang esclaves mercenaires,
Traîtres religieux, qui vous dites ses freres,
Pour ternir sa vertu vous avez tout osé,
De crimes & d'erreurs vous l'avez accusé;
Et poussant à l'excès l'insolence & l'envie,
Perfides, vous avez attenté sur sa vie.
Le temps, qui calme tout, ne vous adoucit pas.
Vous voulez, inhumains, vous voulez son trépas,
Et peut-être qu'un jour on vous verra descendre
Au fond de son tombeau, pour y troubler sa cendre.
Siecle injuste! rougis de ton aveuglement,
Et reconnois enfin le prix de mon amant;
Mais plutôt contre lui n'écoute que ta rage,
Son immortalité doit être ton ouvrage.
Que dis-je? Juste Dieu! me faudra-t-il toujours
Redouter ta fureur, & craindre pour ses jours?
Et devenu l'objet des plus vives alarmes,
Ne prononcerons-nous son nom qu'avec des larmes?
Entendrai-je toujours ses filles & mes sœurs,

Soupirer, s'attendrir, partager mes frayeurs ?
Voyez l'état affreux où vous m'avez plongée ;
Seule, foible, incertaine, & sans cesse affligée,
Que deviendrai-je, hélas ! si vous m'abandonnez ?
Puis-je traîner sans vous mes jours infortunés,
Venez, cher Abeilard, soutenir ma foiblesse ;
Venez, ou partager, ou régler ma tendresse ;
Mais si mon fol amour exige trop de vous,
Du moins, cher Abeilard, du moins écrivez-nous.
Eh, ne nous dites point que, menageant vos filles,
Vous n'osez de vos maux faire gémir nos grilles.
Pourquoi nous épargner ? Epuisez tous nos pleurs ?
Nos yeux n'en peuvent trop donner à vos malheurs.
Ah ! si vous attendez que le ciel moins contraire
Laisse à votre vertu désarmer sa colere,
Et que de votre sang, moins fiers, moins ulcérés,
Vos mortels ennemis ne soient plus altérés ;
C'est inutilement attendre des miracles,
Le mérite toujours rencontre des obstacles.
Ce seroit pour mon cœur le plaisir le plus doux

De

De recevoir encore une lettre de vous.
Ainsi lorsque Lucile écrivoit à ce sage (*),
Dont les écrits pour moi sont d'un si grand
usage,
Le transport le plus vif dans son ame excité,
Y rappelloit le calme & la sérénité,
Et sur lui de Lucile une lettre reçue,
Faisoit le même effet que celui de sa vue.
Un portrait de l'absence adoucit la rigueur,
Sa douce illusion passe des yeux au cœur;
Et l'amour dans ses traits renouvelle sans cesse
La maîtresse à l'amant, l'amant à la maîtresse.
De cette erreur flatteuse on aime à s'occuper,
Et sans oser se plaindre, un cœur se sent
tromper;
Mais bientôt le retour détruit cette imposture;
Ce fantôme charmant, cette aimable peinture,
Quand l'objet de nos vœux vient finir nos
douleurs,
N'est plus qu'un peu de toile & qu'un peu de
couleurs.
Une lettre plus vive, & toujours animée,
Nous découvre le cœur de la personne aimée:
Elle parle. On y voit ses moindres mouve-
mens,
Ses craintes, ses desirs & ses empressemens.

(*) *Séneque.*

Interprete éloquente, une lettre rassemble
Tout ce qu'on se diroit si l'on étoit ensemble.
Quelquefois plus hardie, elle sert mieux nos vœux,
Et l'austere pudeur n'y contraint point nos feux.
Ne nous refusons pas, dans notre état funeste,
Un plaisir innocent, & le seul qui nous reste.
Epouse d'Abeilard, vous serez mon époux,
Ce nom sera toujours mon destin le plus doux.
C'est assez qu'à mon cœur vous puissiez le paroître,
Et vous serez pour moi ce que vous voudrez être.
Oubliez vos malheurs, & j'oublierai les miens.
Que l'amour seul préside à tous nos entretiens.
Que vos lettres, sans art, & sans gêne tracées,
Soient pleines de tendresse, & non pas de pensées.
Livrez-vous sans contrainte à toute votre ardeur,
Laissez confusément s'exprimer votre cœur.
Ah ! si vous vous taisez, je ne saurois plus vivre.
Redoutez-vous l'amour, n'osez-vous plus le suivre ?
Ce Dieu, qui fut sur vous si puissant autrefois,
Vous a-t-il fait si-tôt méconnoître ses droits ?

Et cédant, sans combattre, au pouvoir de
l'absence,
N'osoit-il vous blesser, qu'armé de ma présence ?
Ne m'abandonnez pas à ce soupçon affreux ;
Rassurez une amante, & partagez ses feux.
Ce que pour un ami fit un zele sincere,
Pour une épouse en pleurs ne pouvez-vous le
faire ?
Je ne condamne pas votre attendrissement ;
L'amitié peut régner dans le cœur d'un amant.
D'un zele ingénieux j'approuve l'artifice ;
Un supplice plus grand calme un moindre
supplice ;
Mais lorsque vous pouvez suspendre notre
ennui,
Vous devez plus encor à vos filles qu'à lui.
Ce nom respectueux demande un cœur de
pere ;
Et vous devez aimer autant qu'on vous revere.
Ce nom renferme en lui vos devoirs & les
leurs.
Votre cœur est le prix qui doit payer leurs
cœurs.
Elles n'imitent point votre injuste silence ;
Et Dieu même est témoin de leur reconnoissance.
Ce cloître, ces jardins, ce temple, ces autels,

De votre piété monumens immortels,
A nos derniers neveux portant votre mémoire,
Des horreurs de l'oubli sauveront votre gloire:
On saura qu'animé d'un zele généreux,
Abeilard, magnanime autant que malheureux,
D'un antre de voleurs, lieu désert & sauvage,
Dévoué de tout temps au meurtre, au brigandage,
Fit un lieu d'oraison, un asyle sacré,
Où de Dieu, nuit & jour, le nom fut adoré:
On saura que, pour vous, des filles pénitentes,
Y poussoient vers le ciel des prieres ardentes;
On saura que ce temple, & ses superbes toîts,
Sont votre unique ouvrage, & non celui des rois.
Mais ce qui doit encor vous flatter davantage,
On saura qu'Héloïse, & ce jeune héritage,
Chers objets de vos soins, vous doivent le bonheur
D'être un temple vivant, & digne du Seigneur.
Venez donc affermir nos vœux, notre clôture;
Venez fortifier la grace, & la nature.
Héritieres d'Adam, coupables comme lui,
Notre cœur a besoin de secours & d'appui:
Et nous cachons, hélas! sexe foible & fragile,
Un trouble dévorant sous un dehors tranquille.

Tantôt enfans de haine & tantôt de l'amour,
La grace & le péché triomphent tour-à-tour.
C'eſt peu d'aller à Dieu, c'eſt peu de le connoître,
Il faut n'aimer que lui, n'avoir que lui pour maître,
Ne vivre qu'en lui ſeul, s'en laiſſer pénétrer,
S'anéantir ſoi-même, & lui tout conſacrer:
Mais l'homme chancelant s'arrête & perd courage;
Par le moindre plaiſir le monde le rengage;
Et le ſublime effort d'un parfait dévouement,
N'eſt pas pour des pécheurs l'ouvrage d'un moment.
Tu peux ſeul, ô mon Dieu, par ta toute-puiſſance,
Attacher nos deſirs, fixer notre inconſtance,
Et des feux de ta grace, allumant notre foi,
Nous faire déteſter tout ce qui n'eſt pas toi.
Imitez, Abeilard, le zele de l'apôtre;
Dieu bénit ſon travail, il bénira le vôtre;
Paul ſauva les Gentils, vous ſauverez vos ſœurs;
Que cet emploi pour vous doit avoir de douceurs!
Je ſais que votre eſprit, ardent, infatigable,
Ne s'eſt point émouſſé dans un repos coupable;
Mais vous donnez vos ſoins à des cœurs endurcis,

Et vous abandonnez d'innocentes brebis,
Qui, pleines de respect & d'ardeur pour leur
pere,
Mettroient tout leur bonheur à vous suivre,
à vous plaire.
Devez-vous prodiguer à des hommes ingrats
Des mysteres sacrés qu'ils ne conçoivent pas,
Et répandre sans fruit le grain de l'évangile,
A travers des rochers, ou dans un champ
stérile,
Tandis que vous pouvez, le versant parmi
nous,
Produire des moissons qui soient dignes de
vous ?
Mon cœur n'a-t-il donc plus de pouvoir sur
le vôtre;
Dois-je pour vous toucher parler au nom d'un
autre ?
Craignez-vous de m'entendre, & de m'entre-
tenir;
Du crime de Fulbert voulez-vous me punir ?
Et me laissant errer au gré de ma foiblesse,
Détournez-vous les yeux d'une ame péche-
resse ?
Cependant, entre nous, grace à nos ennemis,
Grace aux vœux que j'ai faits, tout commerce
est permis :
Héloïse voilée ! Abeilard insensible !
Quel obstacle à nos feux plus grand, plus in-
vincible,

Ne me fuyez donc point. Cédez à mes desirs ;
Vous n'êtes plus à craindre, écoutez mes soupirs.
Conduite par raison dans ce lieu solitaire,
Faites que par vertu je commence à m'y plaire.
Auteur de tous mes maux, venez les soulager :
Contre vous, contre moi, venez me protéger.
D'une vive tendresse une ame possédée,
En conserve toujours l'impétueuse idée.
Tel qu'un feu dévorant, l'amour laisse des traits
Dont les impressions ne s'effacent jamais.
Vous vous ressouvenez de cette impatience
Où me précipitoit la plus légere absence ;
Que, passant à vous voir & les nuits & les jours,
Je les trouvois trop prompts, & mes plaisirs trop courts.
Quell'que fût votre ardeur, j'étois encor plus tendre.
Qu'un billet me coûtoit pour vous le faire rendre !
Je le suivois des yeux, & mon cœur éperdu
Ne pouvoit se calmer qu'il ne vous fût rendu.
Pour engager quelqu'un dans notre confidence,
Je prodiguois les soins, l'argent, la complaisance.
Que ne faisois-je point pour vous marquer mes feux,

Pour m'occuper de vous, & pour vous rendre heureux ?
Ce funeste récit vous trouble, vous étonne.
Vous plaignez le désordre où mon cœur s'abandonne.
Ah ! ne rougissez point d'entendre les accès
D'une ardeur que pour vous j'ai portée à l'excès.
J'ai renoncé pour vous aux douceurs de la vie;
Je me suis enfermée, & je me suis haïe.
Un amour vertueux produit seul ces efforts ;
Le plaisir fait aimer les vivans, non les morts.
Et lorsque ses attraits peuvent tout sur une ame,
Le même coup détruit son espoir & sa flâme.
Lorsque je vous perdis, je n'avois que vingt ans,
Je recevois par-tout des vœux & de l'encens;
J'avois de la beauté ; la jeunesse riante
Répandoit sur mon teint une fraîcheur naissante :
Un naturel heureux, un esprit cultivé,
Des biens, de la naissance, un cœur grand, élevé ;
J'étois telle, en un mot, qu'il faut être pour plaire,
Et je pouvois changer sans paroître légere ;
Cependant vous savez que, fidelle à ma foi,
De votre volonté je me fis une loi ;

On me vit aux autels, victime obéissante,
Consacrer ma jeunesse, & remplir votre attente.
Pourquoi, libre vous-même, eûtes-vous la rigueur
De disposer de moi ? Doutiez-vous de mon cœur ?
Craigniez-vous qu'un rival, plus tendre & plus aimable,
N'allumât dans mon sein une flamme coupable ?
C'est ainsi que pensoit mon oncle furieux,
Quand il osa tramer son complot odieux ;
Il crut que, de mon sexe imitant la foiblesse,
Le vôtre étoit l'objet de toute ma tendresse.
Ton crime est inutile, oncle dénaturé ;
En vain, barbare, en vain tu l'as défiguré.
Abeilard dans mon cœur sera toujours le même,
Ce que j'aimois en lui, c'est encore ce que j'aime,
Et mon amour plus fort que ta férocité,
Me venge de ta haine & de ta cruauté.
O toi, qui de nos cœurs perces le sombre abyme,
Et qui de la vertu sais démêler le crime ;
Regardes-tu, Seigneur, d'un œil plein de courroux
Les tendres sentimens qu'on a pour un époux ?

Non, d'un lien si fort l'impression sacrée,
Dans un cœur bien épris n'est jamais altérée.
Il respecte son choix, & sait toujours aimer
Ce qui put une fois lui plaire & l'enflammer.
Telle est, cher Abeilard, telle est ton Héloïse,
Fidelle aux mouvemens dont elle fut éprise ;
Des rigueurs de la mort deux fois victorieux,
Son amour épuré la suivra dans les cieux.
Qu'est devenu le temps où, facile à me croire,
Vous vous applaudissiez d'une douce victoire?
Où, content du plaisir de régner sur mon cœur,
Le vôtre n'aspiroit qu'à se voir mon vainqueur ?
Tout cédoit à l'éclat de votre renommée,
Vous charmiez tout le monde, & j'étois seule aimée.
L'épouse la plus sage, empressée à vous voir,
S'arrachoit sans succès aux loix de son devoir.
Par-tout où vous étiez on craignoit votre absence,
Et chacun à l'envi briguoit votre présence.
Les peuples & les grands s'écrioient en tous lieux :
Le célebre Abeilard s'est offert à nos yeux,
Nous avons possédé ce trésor de sagesse !
Heureux qui peut le voir & l'entendre sans cesse !

Vous étiez la terreur des plus heureux époux ;
Je ne pouvois blâmer leurs sentimens jaloux :
L'esprit vif, amusant, aussi tendre qu'aimable ;
Qu'un rival tel que vous paroissoit redoutable!
Cet air noble, touchant, cette bouche, ces traits,
Ces yeux, où de votre ame on lisoit les secrets,
Cette simplicité facile & délicate,
Ce doux je ne sais quoi, qui prévient & qui flatte,
Tout annonçoit en vous un conquérant heureux,
Et vous portiez par-tout & l'amour & ses feux.
Galant, & peu semblable à ces sages austeres
Qu'un savoir orgueilleux rend sombres & séveres,
Esprit universel, vous saviez à propos
Badiner finement, & dire de bons mots.
Comment louer vos vers, ces vers dignes d'Ovide,
Heureux délassemens d'un travail plus solide?
Quand on sait s'exprimer avec tant de douceur,
Le langage des dieux devient celui du cœur.
Fiction délicate autant qu'ingénieuse,
Emblême de l'amour, rose mystérieuse,
Abeilard pénétra dans vos obscurités,
Et fit part à nos yeux de toutes vos beautés.
On chantera toujours ces tendres chansonnettes,

Où vous peignez si bien vos atteintes secrettes ;
L'amant s'en servira pour exprimer ses feux,
La maîtresse crédule en flattera ses vœux.
L'amant les chantera comme son propre ouvrage,
L'amante les prendra pour un nouvel hommage :
Ainsi l'on parlera de nous, de nos ardeurs,
Tant que le tendre amour régnera sur les cœurs.
Combien n'ai-je point vu d'amantes infidelles
Se parer d'un tribut qui n'étoit point pour elles ?
Et dédaignant ailleurs un encens présenté,
D'un triomphe imposteur flatter leur vanité ?
Abeilard, disoit l'une, a célébré mes charmes,
Il est venu me voir, il m'a rendu les armes.
L'autre, de vos chansons vouloit être l'objet ;
Toutes sur votre cœur formoient quelque projet.
Mais se désabusant d'une espérance vaine,
Je me voyois en butte à leur jalouse haine.
Vos vers, de mes appas auteurs officieux,
Faisoient seuls, disoit-on, tout l'éclat de mes yeux.
Sans vous, sans votre esprit, Héloïse ignorée,
Eût vécu dans l'oubli dont vous l'avez tirée.

Je bravois ces discours & cet emportement.
L'amour-propre outragé s'en plaignoit vainement.
Et je m'applaudissois de me voir la maîtresse
D'un homme qui savoit me changer en déesse.
J'aurois même voulu, pour vous plaire toujours,
Etre plus belle encor que celle des Amours;
Et dans la douce erreur dont j'étois prévenue,
Etre telle à vos yeux que j'étois à ma vue.
Ciel! que me reste-t-il d'un état si charmant?
Un souvenir affreux qui fait tout mon tourment.
Mes jours, mes tristes jours se passent dans les larmes.
En perdant Abeilard, j'ai perdu tous mes charmes.
Héloïse n'est plus qu'un objet de pitié.
Calmez votre colere & votre inimitié,
Vous, en qui ma conquête excitoit tant d'envie;
Vos vœux sont satisfaits, le ciel me l'a ravie.
O mortelle pensée! ô regrets superflus!
Abeilard n'est qu'une ombre, *Abeilard* ne vit plus.
Amante abandonnée, épouse malheureuse,
Plus mon bonheur fut grand, plus ma peine est affreuse.

Suſpendez, inhumains, votre aveugle fureur.
Mais c'en eſt fait, grand Dieu! ſouffres-tu
tant d'horreur?
Que n'étois-je avec vous quand on vint vous
ſurprendre?
Contre un lâche aſſaſſin j'aurois ſu vous
défendre.
Aux dépens de mes jours j'aurois paré ſes
coups;
Il m'auroit immolée, ou j'aurois un époux...
Ici l'amour s'irrite, & la pudeur s'offenſe;
Un ſombre déſeſpoir me réduit au ſilence.
Trop ſenſible Héloïſe, étouffe ton ardeur;
Abeilard t'abandonne, imite ſa froideur.
L'ingrat n'eſt point touché des larmes que tu
verſes;
Il craint auprès de toi de nouvelles traverſes.
Il te fuit. Il eſt ſourd à tes gémiſſemens.
Foible Héloïſe, ainſi ſont faits tous les amans;
Leur cœur quitte ſans peine un bonheur qu'il
poſſede,
Et contre leurs dégoûts il n'eſt point de
remede.
Tu devois y ſonger dans ce funeſte jour,
Où ta molle vertu ſuccomba ſous l'amour.
Tu devois y ſonger, quand, par ta réſiſtance
Tu pouvois dans ton cœur arrêter l'innocence.
Que te ſert à préſent un reſte de raiſon?
Ecarte un repentir qui n'eſt plus de ſaiſon.

A ton trifte penchant toute entiere livrée,
Bois encor le poifon dont tu t'es enivrée ;
Et lorfqu'un fort cruel t'arrache tes plaifirs,
Forme encore pour eux de coupables defirs.
Qu'ai-je dit, ô mon Dieu ! Quelle fureur m'agite ?
Ferme, ferme l'abyme où je me précipite ;
Fais répandre à mes yeux de falutaires pleurs ;
Fais-moi pleurer mon crime, & non pas mes malheurs.
Quoi ! l'époufe d'un Dieu, profanant fa tendreffe,
Conferve pour un homme une indigne foibleffe ?
Son cœur eft dévoré d'un feu féditieux ;
Et tu fouffres, Seigneur, ce partage odieux ?
Arme toi, Dieu jaloux, viens venger ton injure ;
Confume mon ardeur par une ardeur plus pure.
Accorde pour t'aimer, & ma bouche & mon cœur ;
Efface, détruis l'homme, & rends le Dieu vainqueur.
C'en eft fait, Abeilard, je renonce à ma flâme ;
Un Dieu pour y régner, te chaffe de mon ame ;
Je te change pour lui : douce infidélité !
Tu feras mon repos & ma félicité.

Je n'éprouverai plus ces troubles & ces
craintes,
Ces regrets, ces langueurs, ces mortelles
atteintes :
Supplice rigoureux d'un criminel amour,
Et dont j'ai reſſenti les traits juſqu'à ce jour.
Oui, mon ame en ſon Dieu toute entiere
abymée,
Ne reſpire que lui, de lui ſeul eſt charmée;
Tout le reſte pour elle eſt une illuſion
Qui ne mérite plus que ſon averſion ;
Jeûnes, auſtérités, ſilence, ſolitude,
Pour un cœur pénitent vous n'avez rien
rude ;
Je me ſoumets à tout; frappe, frappe, Seigneur;
Heureuſe de gémir ſous ta ſainte rigueur.

Vous, que ſcandaliſa mon ardeur criminelle,
Témoins de mes forfaits, ſoyez-le de mon zele,
Compagnes d'Héloïſe, éleves d'Abeilard,
Héloïſe gémit, venez y prendre part.
Vous ne la verrez plus, déshonorant ſa place,
Nourrir ſa folle erreur, réſiſter à la grace :
Elle va détourner, par des tortens de pleurs,
Les maux que ſa foibleſſe attiroit ſur ſes ſœurs;
Et du Dieu qu'elle ſert, déſarmant la ven-
geance,
Egaler, s'il ſe peut, le remords à l'offenſe.
Quel obſtacle fatal s'oppoſe à cet effort!

Abeilard dans mon cœur eſt encor le plus fort.
Je ne ſuis plus à moi. Quel déſordre ! quel
trouble !
Mon feu ſe renouvelle, & ma peine redouble.
Impitoyable amour ! J'oublie en ce moment
Que je dois pour jamais oublier mon amant.
Je ne vois plus que lui ; ma vertu m'abandonne.
Je m'égare & me perds ; je pâlis, je friſſonne.
N'eſt-il point de remede à des maux ſi preſſans,
Et peut-on ſans mourir, ſentir ce que je ſens ?
Que je ſuis malheureuſe, & que je me déteſte !
C'en eſt trop. Je finis cette lettre funeſte.
Adieu ; je vais pleurer le reſte de mes jours ;
Adieu, cher Abeilard, mais adieu pour toujours.

HELOÏSE.



RÉPONSE
D'ABEILARD
A HÉLOÏSE.

J'AI reçu votre lettre, & je n'ose vous dire
Dans quel état funeste elle a su me réduire :
Mon trouble me fait honte, & mon cœur abattu
Veut en vain rappeller sa mourante vertu.
Aussi foible que vous, plus criminel encore,
Je me sens consumer du feu qui vous dévore.
Eh ! comment voulez-vous que je guide vos pas ?
Je m'égare moi-même, & ne me connois pas.
De vos maux & des miens la trop vive peinture,
De mes desirs éteints réveille le murmure.
Déja je commençois, oubliant mon malheur,
A ne plus regretter un frivole bonheur ;
Déja je commençois, moins rempli de vos charmes,
A trouver des douceurs à repandre des larmes :
Et la grace en mon cœur allumant son flambeau,

Effaçoit le viel homme, & formoit le nouveau.
Vous avez tout détruit. Qu'une épouse est puissante !
Eh! qui peut résister aux soupirs d'une amante?
Inutile raison, chimérique devoir !
Rien ne peut de l'amour balancer le pouvoir.
Dans un temple brisé trouves-tu des délices,
Dieu cruel ? Cherche ailleurs de plus doux sacrifices :
Regne sur les vivans ; qu'ils sentent tes transports.
Mais cesse de vouloir les inspirer aux morts :
Assez, & trop long-temps, soumis à ton empire,
J'ai vécu sous tes loix, souffre que je respire.
Terrible contre-temps, où me réduisez-vous?
N'avois-je pas du ciel épuisé le courroux ?
Falloit-il qu'une lettre écrite pour un autre,
Troublât tout à la fois mon repos & le vôtre?
Je l'avoue, Héloïse ; attendri par ses pleurs,
Je voulus d'un ami modérer les douleurs ;
Je crus que de nos maux une fidele image
Contre son désespoir armeroit son courage ;
Et loin d'imaginer qu'un sort capricieux
Dût jamais exposer cette lettre à vos yeux,
Mon cœur, à sa pitié s'y livrant sans contrainte,
Lui peignoit les rigueurs dont je ressens l'atteinte ;

Afin que comparant mes malheurs & les ſiens,
Il oubliât ſes maux, & déplorât les miens.
Ainſi, de nos deſſeins confondant la prudence,
Dieu juſte, tu détruis notre aveugle eſpérance!
Et ta main, où tu veux nous traînant malgré nous,
Accomplit tes arrêts, & ſignale tes coups:
Tu rebutes un cœur profané par le crime,
D'une flamme inſenſée odieuſe victime.
Heureux, je te fuyois, & ſans te conſulter,
Malheureux, dans tes bras j'ai couru me jeter.
Plein de mon déſeſpoir & de mon infortune,
Je ne te conſacrois qu'une vie importune.
Privé de mes plaiſirs, mortel préſomptueux,
Je couvrois ma douleur d'un dehors vertueux.
Et quand je paroiſſois te faire un ſacrifice,
Je me vengeois du monde & de ſon injuſtice.
Caché dans un déſert, je nourris le poiſon
Dont le charme impoſteur offuſque ma raiſon.
Inſenſé que je ſuis, je m'aveugle moi-même,
Je crois n'aimer que Dieu, c'eſt vous ſeule que j'aime.
Que n'ai-je point tenté pour dérober mon cœur
Aux attraits dangereux d'un penchant trop flatteur?
J'ai cherché loin de vous une retraite obſcure;
Mes ſoupirs & mes pleurs y font ma nourriture;

Pâle, défiguré, le ſein meurtri de coups,
Je m'arme contre moi pour m'armer contre
vous.
Privé de la lumiere, enterré ſous la cendre,
Au fond de mon tombeau vous vous faites
entendre.
Je vous trouve par-tout. Attachée à mes pas,
Votre image me ſuit avec tous vos appas.
Quelquefois je ſuccombe aux tranſports qui
m'agitent.
Sur les bords de la mer mes pas ſe précipitent.
Mon cœur à cet objet reprend de nouveaux
feux :
Hélas ! tout renouvelle un amour malheureux.
Si les vents appaiſés, d'une légere haleine
Applaniſſent les flots de la liquide plaine,
Ce calme m'attendrit, & retrace à mon cœur
De nos premiers deſtins le calme & la douceur.
Ma peine ſe diſſipe, & ma gloire paſſée
Vient dans tout ſon éclat s'offrir à ma penſée.
Je vois ces jours heureux, où par mille plaiſirs
Le complaiſant amour prévenoit nos deſirs :
Je vois encor vos yeux pleins de trouble & de
flâme,
S'attacher ſur les miens, pénétrer dans mon
ame.
J'entends de nos ſoupirs le murmure confus...
Douce tranquillité, déja vous n'êtes plus.
La mer gronde, la vague écumante, irritée,

Par le fier aquilon jusqu'au ciel est portée.
Le matelot pâlit, le pilote étonné
Des horreurs de la mort chancelle environné ;
Et tantôt aux enfers, & tantôt sur la nue,
Le vaisseau fracassé disparoît à ma vue.
Alors contre les flots faisant un vain effort,
Je vois des malheureux dévoués à la mort ;
Par l'onde revomis leurs corps sur le rivage ;
Du féroce Neptune assouvissent la rage.
A ce spectacle affreux mon esprit est troublé ;
Mon désespoir s'irrite, & j'en suis accablé.
Votre oncle, mes rivaux, ma disgrace mortelle,
Tout porte dans mon cœur une rage cruelle,
Et mes feux irrités s'échappant malgré moi,
Mes plaintes & mes cris remplissent tout d'effroi ;
Aux plus noires fureurs ma fureur m'autorise ;
A tout ce que je vois, je demande Héloïse :
Je pleure, je m'agite, & jamais à mes maux
Le tranquille sommeil n'apporte de repos.
En vain pour les calmer j'ai recours à l'étude ;
L'étude ajoute encor à mon inquiétude.
Ces hommes pénitens confiés à ma foi,
Se troublent à ma vue, & tremblent devant moi.
Rigide, impérieux, sombre, austere, farouche,

Le fiel & l'amertume exhalent de ma bouche.
Je m'anime contr'eux d'un zele plein d'aigreur ;
Une faute légere allume ma fureur ;
Et loin de soulager leurs dégoûts & leurs peines ,
Ma rigueur inflexible appesantit leurs chaînes.
Ainsi par son orgueil follement entraîné ,
Aux plus honteux excès l'homme est abandonné.
Il profane l'esprit qu'il reçut en partage ,
Et des plus beaux talens il pervertit l'usage ;
Il fait de la nature expliquer les secrets ;
Il va même de Dieu pénétrer les décrets :
Rien n'échappe à sa vue , & lui-même il s'ignore ;
Il est sa propre idole , & c'est lui qu'il adore.
Son délire lui plaît , & par l'erreur conduit ,
Il aime à cultiver tout ce qui le séduit.

Du desir de savoir épris dès mon enfance ,
Je préférai l'étude aux droits de ma naissance ;
Je quittai tout pour elle. Entouré d'auditeurs ,
Bientôt de toutes parts j'eus des admirateurs.
Ce succès me flatta : je commentai les peres ;
Je m'élevai plus haut , j'éclaircis les mysteres.
Aigris par mon mérite , & par lui confondus ,
Devant moi pâlissoient mes rivaux éperdus.

Tant de gloire , Seigneur , étoit ton seul ouvrage ;

Je devois à toi seul en rapporter l'hommage ;
M'abaisser à tes yeux, & régler mes projets
Sur ma propre foiblesse, & non sur tes bienfaits.
Où n'ai-je point porté l'impudence & le crime ?
Un abyme toujours entraîne un autre abyme.
Occupé de plaisirs, & du monde entêté,
J'abandonnai mon cœur à sa malignité.
J'oubliai mon néant, je t'oubliai toi-même,
Et j'osai, faux docteur, enseigner le blasphême.
Abandon rigoureux, plein d'horreur & d'effroi,
Mais digne de tous ceux qui s'éloignent de toi.
Et vous qui me nommez votre époux, votre maître,
Chere Héloïse, hélas ! méritois-je de l'être ?
Je vous montrois le crime ; & lâche séducteur,
D'un profane savoir j'infectai votre cœur.
De vos charmes naissans je ne pus me défendre ;
Pour ne vous point aimer, j'avois un cœur trop tendre.
C'étoit peu : je voulus vous inspirer mes feux ;
Je réussis trop bien, vous comblâtes mes vœux.

Blessés

Bleffés des mêmes traits, & charmés l'un de
l'autre,
Vous faifiez mon bonheur & je faifois le
vôtre;
Et votre oncle lui-même, entrant dans nos
projets,
Sembloit faciliter nos entretiens fecrets.
Bientôt il m'en punit. Heureux, fi ma dif-
grace,
De mes fens dans mon cœur eût fait paffer la
glace;
Et fi de la vertu n'écoutant que la voix,
J'expiois mes horreurs dans le fein de la croix.
Foibles fans fon fecours, nous pouvons tout
par elle;
Elle feule fait naître, & foutient notre zele.
Levons-nous, Héloïfe; & d'un pas affuré
Marchons avec les faints fous ce fardeau facré.
Il en eft temps encore, & Dieu, comme un
bon pere,
Nous tend, pour nous conduire, une main
falutaire;
Mais ne différons point, nous n'avons qu'un
moment.
Ce Dieu va nous livrer à notre aveuglement.
Le tonnerre déja gronde fur notre tête,
Et pour nous écrafer fa foudre eft toute prête.
Gardons-nous de tomber fous fes puiffantes
mains;

Pour nous en arracher nos efforts feroient
vains.
Notre cœur obftiné dans fon impénitence,
Va d'erreur en erreur, & d'offenfe en offenfe.
Nous nous traçons par-tout un chemin pour
pécher :
Rebelles endurcis, rien ne peut nous toucher.
La grace n'a pour nous que de fombres lumieres ;
Nos vœux les plus facrés font de foibles barrieres.
Nous reprenons nos droits, nous difpofons
de nous.
Vous parlez en amante, & je parle en époux.
Vous foupirez pour moi ; vous ofez me le
dire ;
Je foupire pour vous ; & j'ofe vous l'écrire.
Quel monftre ! quelle horreur! Que diront nos
neveux ?
Qu'ils ignorent plutôt nos facriléges feux :
Qu'un éternel oubli les couvre & les efface :
Noyons-en dans nos pleurs jufqu'à la moindre trace.

Soumife à vos devoirs, ne penfez plus à
moi ;
La raifon, votre état, tout vous en fait la
loi :
Du falut de vos fœurs refponfable & chargée,
A les mener à Dieu vous êtes engagée ;

Vous leur devez des ſoins, du zele, de
l'amour.
A toutes les vertus formez-les tour-à-tour :
Faites-les travailler, prier, jeûner, ſe taire,
Et vous-même, Héloïſe, apprenez à le
faire.
Des épouſes d'un Dieu ſoyez la bonne odeur ;
Eclairez leur eſprit, réchauffez leur ardeur.
Contre leurs ennemis cachez-les ſous vos
ailes ;
Devenez, s'il le faut, anathême pour elles.
Ainſi, de l'Eternel appaiſant le courroux,
Son eſprit deſcendra ſur vos ſœurs & ſur
vous.
Et d'un coupable amour ſaintement détrom-
pée,
De lui ſeul déſormais vous ſerez occupée.
Vous goûterez alors les douceurs, les attraits
Que verſent dans un cœur l'innocence & la
paix.
Oh ! qu'il me ſeroit doux qu'à la grace fidelle,
Des cœurs régénérés vous fuſſiez le modele ;
Et que de mes erreurs oubliant les excès,
Le ciel à mes ſoupirs accordât ce ſuccès !
Je ne vous verrois plus incertaine, inconſ-
tante,
Entre le monde & Dieu partagée & flottante,
Vivre encore pour moi quand je ſuis mort
pour vous,

Et regretter des biens qui ne font plus à nous.
Moi-même, dégagé d'un penchant qui vous bleſſe,
Je ne vous ferois plus rougir de ma foibleſſe;
Un feu pur & ſacré ſuccédant à nos feux,
L'amour qui nous perdit, nous ſauveroit tous deux,
Mais hélas! pour atteindre au bonheur où j'aſpire,
Il faut nous oublier. Pouvez-vous y ſouſcrire?
Et le puis-je moi-même? En vain par des diſcours
Je veux de notre ardeur interrompre le cours.
Plus vive que jamais, elle occupe votre ame,
Plus vive que jamais, je ſens qu'elle m'enflâme,
C'eſt trop feindre. Mon cœur n'eſt rempli que de vous.
Sans ceſſer d'être amant, j'ai ceſſé d'être époux.
Je vous aime, & voudrois vous aimer davantage.
Que le ciel irrité puniſſe cet outrage;
Qu'il exerce ſur moi ſes juſtes châtimens.
Il peut m'ôter la vie, & non mes ſentimens.
Oublier Héloïſe! Ah! que plutôt la foudre
Aux yeux de l'univers mette Abeilard en poudre!

Que peuvent contre moi ton crime & ta
noirceur,
Oncle injuste? As-tu cru détruire mon ardeur?
Tu devois tout d'un coup me priver de la vie;
Tu m'as laissé mon cœur : ta fureur est trahie.
Mais que dis-je, insensé? tes vœux sont
satisfaits,
Ma mort n'eût point rempli tes barbares
souhaits.
Tu voulois à loisir te baigner dans mes
larmes,
Et voir de jour en jour augmenter mes alar-
mes.
Ingénieux bourreau, tu savois qu'un amant!
Privé de ce qu'il aime, expire à tout moment.
Tu triomphes, perfide; en proie à ma tris-
tesse,
Je ne puis arracher mon ame à sa tendresse.
Mon amour & mes maux s'irritent tour-à-
tour,
Et de mes maux, hélas! le plus grand, c'est
l'amour.
Mais où vais-je? Et pourquoi moi-même
aigrir ma peine?
Pourquoi me rappeller mon amour & sa
haine?
Ministre des autels, pourquoi dans ce récit
Ecartai-je de Dieu mon cœur & mon esprit?
A lui seul attaché, j'ai dû vous laisser croire

Que sur vous, que sur moi j'ai gagné la victoire.
Qu'avons-nous de commun ? Nos liens sont finis.
Pouvons-nous l'un à l'autre être encor réunis ?
Parlez ; qu'espérez-vous des souhaits que vous faites ?
Songez-vous qui je suis ? Songez-vous qui vous êtes ?
Voulez-vous qu'oubliant mon devoir, mon honneur,
J'aille encore à vos pieds porter ma folle ardeur ?
Ne frémissez-vous point d'un dessein si terrible ?
Nous nous retrouverions, vous foible, moi sensible.
Ah ! si l'amour plus fort que mon éloignement,
Fait sentir à mon cœur un si cruel tourment,
Pourrois-je près de vous soustraire à sa puissance
Ce cœur qui ne sauroit le vaincre par l'absence ?
C'est trop entretenir notre commune erreur,
Nés pour aimer, aimons ; mais aimons le Seigneur.
Il veut être l'objet de l'amour le plus tendre ;
Il demande nos cœurs. Cessons de nous défendre ;

Il les mérite seul. Nous le savons. Hélas !
Malheureux, pourquoi donc ne les donnons-nous pas ?
Quelle excuse apporter à notre extravagance ?
Et que lui dirons-nous au jour de sa vengeance ?
Après tout, vous devez me craindre, & me haïr ;
Et, si je vous cherchois, m'éviter & me fuir.
Ne me demandez point par quelle destinée
Dans un cloître avant moi vous fûtes confinée.
Que vous dire ? J'étois malheureux & jaloux,
Et je voulois que Dieu me répondît de vous.
Qu'un motif si bizarre, & si plein d'injustice,
Vous fasse de mes feux connoître le caprice.
Et si vous ne pouvez vous guérir par raison,
Employez le dépit à votre guérison.
Mais que peut le dépit, où ne peut rien la grace ?
Si vous ne sentez point son attrait efficace,
En vain je vous exhorte ; & mes vœux impuissans
Ne pourront élever votre esprit sur vos sens.
Seigneur, qui la formas si parfaite & si belle,
Ne voulois-tu qu'en faire une fille rébelle ?
Ah ! si pour t'appaiser il ne faut que mourir,
Abeilard à la mort vient lui-même s'offrir.
Il est temps de finir ; adieu, chere Héloïse ;
Tâchez de soutenir votre sainte entreprise ;

Priez pour votre époux ; il va de son côté,
Du ciel sur son épouse implorer la bonté.
Ne me récrivez plus. Que cette déférence
Me marque votre zele, & votre obéissance.
Adieu ; quand du trépas j'aurai senti les coups,
Je ferai transporter mon corps auprès de vous.
Chérissez ce dépôt : quand vous mourrez vous même,
Venez dans le tombeau d'un époux qui vous aime.
Nous ne nous craindrons plus. Victimes de la mort,
L'amour fera sur nous un inutile effort.
J'en serai plus célebre ; & vos cendres glacées
Pourront auprès de moi sans crime être placées.

ABEILARD.





SECONDE LETTRE

D'HÉLOÏSE

A ABEILARD.

Quel nouveau coup de foudre ! & que viens-je d'entendre ?
Je ne vous verrai plus ! Vous pouvez me l'apprendre,
Cruel ! Vous m'ôtez tout, & c'eſt pour votre cœur
Un barbare plaiſir de combler ma douleur.
N'étoit-ce pas aſſez, qu'aux pleurs abandonnée,
A vivre loin de vous je fuſſe condamnée ?
Que, plaintive, mourante, en proie à mes deſirs,
Ce cloître nuit & jour entendît mes ſoupirs ?
N'étoit-ce pas aſſez, qu'à la fleur de mon âge
Vous m'euſſiez impoſé le plus rude eſclavage ?
Pourquoi d'un doux eſpoir m'envier les douceurs,
Et verſer ſur mes jours de nouvelles noirceurs ?

Croyez-vous donc, ingrat, que ma foible
confſtance
Réſiſte encor long-temps à votre indifférence ?
Et que de vos raiſons le frivole ſecours,
De mes vives douleurs puiſſe arrêter le cours ?
Non. Votre changement ne peut rien ſur mon
ame ;
Plus vous êtes de glace, & plus mon cœur
s'enflâme.
Mais enfin, mon amour devient un déſeſpoir ;
C'en eſt fait, & je veux, ou mourir, ou vous
voir.
Que fais-je dans ces lieux ? Malheureuſe &
coupable,
J'aigris d'un Dieu vengeur le courroux re-
doutable.
J'amaſſe des tréſors de crimes & d'horreurs ;
Chaque jour, chaque inſtant ajoute à mes
fureurs.
Je ne ſuis plus, hélas ! cette épouſe facile,
Qui baiſſoit ſous le joug une tête docile ;
Victime de mes feux, je cede à leurs tranſ-
ports,
Et ne conſerve plus d'inutiles dehors.
C'eſt trop jouer le ciel ſous un maſque hy-
pocrite ;
Si mon cœur eſt à vous, tout le reſte l'irrite.
Duſſai-je vous offrir un objet odieux,
Rien ne peut m'empêcher de paroître à vos
yeux ;

Vous ne me fuirez point. Au ſecours de mes charmes,
Au ſecours de mes feux j'appellerai mes larmes;
Mes ſoupirs, mes ſanglots fléchiront votre cœur;
Vous me regarderez avec moins de rigueur;
Et loin de condamner l'excès où je me livre,
Peut-être que ſans moi vous ne voudrez plus vivre.
Vous ſongerez qu'unis par des nœuds éternels,
Nos vœux précipités ſont des vœux criminels:
Que l'hymen a des droits ſacrés, inviolables;
Que vouloir les briſer, c'eſt nous rendre coupables.
Je ne demande pas que, ſenſible à mes vœux,
Votre cœur s'attendriſſe, & rallume ſes feux;
Et que, pour diſſiper la douleur qui me preſſe,
Vous confondiez en moi l'épouſe & la maîtreſſe.
Je ne veux que vous voir & que vous obéir,
Et vous forcer au moins à ne me pas haïr.
Mais, cruel, vous craignez juſques à ma préſence:
Pour un cœur inconſtant l'amour eſt une offenſe.
Et ce qui nous reproche un crime, n'eſt pour nous
Qu'un objet de chagrin, qu'un objet de courroux.

Pourrois-tu soutenir une amante éperdue ?
Non : ses pleurs, son amour, tout blesseroit ta vue.
Ah ! tu consultes moins, pour m'éloigner de toi,
La vertu, que ton cœur & ton manque de foi.
Ce n'étoit pas ainsi, qu'aidant à ma foiblesse,
Tu savois, pour me perdre, allumer ma tendresse.
Rappelle-toi, cruel, ces sermens enflammés,
Ces transports si touchans & si bien exprimés.
Avant, me disois-tu, que je sois infidelle,
On verra sans époux vivre la tourterelle ;
Le tendre rossignol, cessant d'être amoureux,
Ne s'occupera plus de ses chants douloureux ;
On verra le zéphir cesser d'être volage ;
Les fleuves sur les monts s'entr'ouvrir un passage ;
Le soleil obscurci nous refuser le jour,
Et tout périr, enfin, plutôt que mon amour.
Ainsi, pour me tromper, tu chassois de mon ame
Tout ce qui s'opposoit au succès de ta flâme.
Mais qu'il t'en coûta peu ! De concert avec toi,
Mon cœur, mon lâche cœur s'éleva contre moi,
Te peignit à mes yeux tendre, empressé, sincere ;

Tu parlas & tu plus dès que tu voulus plaire ;
Ou tel fut de l'amour le funeste pouvoir,
Que tu me plus peut-être avant de le vouloir.
Peut-être une rivale, objet de ta tendresse,
Te voila quelque temps ma naissante foiblesse;
Et tes distractions, ton trouble, ta langueur,
Paroissoient près de moi pour un autre vainqueur.
Et quand tu t'apperçus de mon extravagance,
Tu ne la partageas que par reconnoissance.
Non, cruel, non jamais tu ne sus bien aimer;
Tu n'étois que sensible au plaisir de charmer.
J'offris à tes desirs un triomphe agréable ;
J'aimois. C'en fut assez pour te paroître aimable ;
Et pourquoi, pouvant plaire à mille autres objets,
Vins-tu troubler mon cœur, en arracher la paix ?
D'un oncle prévenu trahir la confiance ?
Aux dépens de toi-même exciter sa vengeance?
Abuser lâchement de ma crédulité,
Et nous sacrifier tous deux par vanité ?
Talens pernicieux ! esprit que je déteste !
Présens que m'avoit fait la colere céleste ;
C'est par vous que l'amour, séduisant ma raison,
Répandit dans mes sens son funeste poison.
Vain desir de savoir ! dangereuses lectures !

Mon cœur ne s'eſt rempli que de vos impoſtures ;
J'en perdis l'innocence ; & bientôt ma pudeur
Fit place aux noirs tranſports d'une coupable ardeur.
Digne fruit de tes ſoins & de ton imprudence !
Trop aveugle Fulbert ! rends-moi mon ignorance.
Chaſſe loin de ta niece un docteur empeſté,
Qui va dreſſer un piége à ſa ſimplicité.
Tu le crois occupé du deſſein de m'inſtruire ;
Philoſophe amoureux, il ſonge à me ſéduire.
Que dis-je ? ſa foibleſſe a paſſé dans mon cœur ;
Ce maître eſt mon amant, ce maître eſt mon vainqueur.
Mais je ne dois, hélas ! m'en prendre qu'à moi-même.
Vains regrets ! vain dépit ! Tout plaît dans ce qu'on aime.
Séduit par une ardeur pour lui pleine d'appas,
Un cœur tendre ſe livre, & ne raiſonne pas.
Le devoir veut en vain le tirer de ſa chaîne ;
Le ſéducteur amour le faſcine & l'entraîne ;
Tranquille dans ſes fers, & charmé ſous ſes loix,
Ce cœur infortuné s'applaudit de ſon choix ;
Inſenſible à ſes maux, il en craint le remede ;
Et nourrit avec ſoin l'erreur qui le poſſede.

A ce triste portrait, connoissez, cher époux,
Quels sont les sentimens qu'Héloïse a pour vous.
J'aime à voir s'augmenter le feu qui me dévore ;
Je devrois vous haïr, hélas ! je vous adore.
Je ferme à la raison mon oreille & mon cœur,
Et je chéris en vous jusqu'à votre rigueur.
Ne m'aimez plus. Soyez insensible, infidelle ;
Imposez-moi le joug d'une absence éternelle ;
Condamnez mes transports ; réduisez mon amour
A se vaincre, ou du moins à se cacher au jour.
Si ce n'est pas assez, défendez-moi d'écrire ;
J'obéis ; mais souffrez qu'en secret je soupire.
Laissez-moi, par pitié, mes craintes, mes douleurs ;
Laissez-moi vous donner des soupirs & des pleurs.
Vous n'y consentez pas. Votre austere sagesse
Veut moins dissimuler, qu'étouffer ma tendresse.
Je dois vous oublier sans feinte, sans détour,
Vous fermer dans mon cœur le plus foible retour ;
Imiter votre exemple ; & du ciel pénétrée,
Remplir les saints devoirs où je suis consacrée ;
Immoler mon penchant à de plus nobles feux,

Et faire de Dieu ſeul l'objet de tous mes vœux.
Je dois n'aimer que lui, ne ſonger qu'à lui plaire ;
Par mes gémiſſemens déſarmer ſa colere :
Foible Héloïſe ! en vain je ſens que je le dois ;
Mes coupables deſirs s'échappent malgré moi.
La raiſon veut régner, & parle en ſouveraine ;
La foibleſſe réſiſte, & triomphe ſans peine :
Toujours livrée au trouble, aux regrets, au dépit,
Cent fois en un moment mon cœur ſe contredit.
Je veux, je ne veux pas ; j'héſite, je chancelle ;
Quand la grace m'attire, Abeilard me rappelle.
Et toujours plus puiſſant, après de vains efforts,
C'eſt le funeſte amour qui cauſe mes tranſports.
Soupirs impétueux, ceſſez de vous contraindre :
Eclatez, mes fureurs, je n'ai plus rien à craindre.
L'ingrat qui vous fait naître a ceſſé de m'aimer :
Il me fuit ; il me craint.... mais puis-je l'en blâmer ?
Oui, cruel, ta vertu me confond & m'accable.
Coupable, je voudrois que tu fuſſes coupable ;

Quoi ! tu m'auras perdue, & je pourrai te voir,
Triompher de ma peine & de mon déſeſpoir ?
Tranquille, t'applaudir de ton indifférence,
Et peut-être inſulter à ma folle conſtance ?
Je ne ſerai pas ſeule en butte à tant de maux :
Je prétends à mon tour détruire ton repos,
Te faire partager le trouble de mon ame,
Et toutes les horreurs d'une fatale flâme.
Ne crois plus m'adoucir : le ſort en eſt jetté ;
Je ne puis trop punir ton infidélité.
Que n'eſt-il des tourmens pour venger mon injure,
Qui puiſſent égaler ma peine & ton parjure !
J'épuiſerois ſur toi tout ce qu'ils ont d'affreux....
Foibles emportemens d'un amour malheureux,
Que vous me ſervez mal ! Ma fureur déſarmée
Reſpecte encor l'ingrat dont mon ame eſt charmée.
Mon courroux contre lui ne m'offre aucun ſecours,
Et ce n'eſt plus qu'aux pleurs qu'Héloïſe a recours.
Vivez, cher Abeilard, ſans alarmes, ſans craintes,
Et bravez de l'amour les frivoles atteintes.
Goûtez d'un ſaint repos l'éternelle douceur ;

Maître de vos desirs, régnez sur votre cœur.
Du Dieu que vous servez soutenez la querelle ;
Signalez pour son nom l'ardeur de votre zele :
Formez-lui des élus, qui, se réglant sur vous,
Mettent dans son amour le bonheur le plus doux.
Si mon salut vous touche, & si je vous suis chere,
Achevez d'affermir la raison qui m'éclaire.
Je sens que la vertu veut reprendre ses droits :
Aidez une ame foible à pratiquer ses loix :
De ses égaremens mon esprit se dégage ;
Mais votre idée encor affoiblit mon courage.
Divin attrait des cœurs ! charme victorieux !
Grace adorable ! enfin tu dessilles mes yeux :
Tu verses dans mon sein la force & la lumiere :
A l'amour de mon Dieu tu me rends toute entiere.
Tu me fais retrouver l'innocence & la paix :
Tu captives mes sens, & remplis mes souhaits.
Seigneur, c'est ta bonté, c'est ta main secourable
Qui ferme sous mes pas cet abîme effroyable ;
Sans toi je m'y plongeois ; déja même l'erreur
A l'endurcissement avoit livré mon cœur.
J'étois sourde à ta voix ; & bravant ta colere,
J'étouffois du remords le trouble salutaire.
Mon aveugle fureur m'occupoit nuit & jour ;

Et je ne connoissois d'autre dieu que l'Amour.
Mais qui peut avec toi balancer la victoire ?
Nos forfaits les plus grands font éclater ta gloire ;
Et le cœur le plus dur, quand tu veux l'attendrir,
A tes impressions lui-même vient s'offrir.

HÉLOÏSE.

Fin du Tome premier.

TABLE

DES MATIERES

Contenues dans ce premier Volume.

Fin de la Table du premier Volume.

Estate of Prof R. Shackleton
19/12/86
[Volt.]



